

BULLETIN DES
AMIS
DU **VIEUX HUÉ**

ASSOCIATION
DES AMIS
DU VIEUX HUÉ
FONDS A. VALLET

19^e ANNÉE - N° 3.
JUL. - SEPT. 1932.



LETTRES DU CAPITAINE D'INFANTERIE DE MARINE

J. PETITJEAN-ROGET

COCHINCHINE - ANNAM - TONKIN (1880-1885)

Publiées par

H. COSSERAT

Colon.

PRÉFACE

Avant de mettre sous les yeux de mes lecteurs les lettres du Capitaine d'Infanterie de Marine Roget, je crois utile de résumer brièvement dans leur ordre chronologique les faits qui se sont déroulés au Tonkin de 1880 à 1885.

Ce bref résumé éclairera la lecture de ces lettres et servira de lien entre elles, en permettant de rattacher les uns aux autres les divers événements auxquels le Capitaine Roget fait allusion, récits épisodiques, sans réelle liaison entre eux, et racontés au fur et à mesure que le hasard de ses nombreuses mutations en rend l'auteur témoin et acteur



En fin de l'année 1880 (1), notre situation au Tonkin n'était guère brillante, si on en juge par la dépêche ci-dessous de Monsieur Le Myre de Villers, alors Gouverneur de la Cochinchine, à l'Amiral Jauréguiberry, Ministre de la Marine.

« L'année qui vient de s'écouler n'aura à cet égard guère vu que décroître notre influence et notre situation au Tonkin. Dans cet ordre d'idées, je mentionnerai le coup porté à notre crédit par la présence des troupes chinoises et par la facilité avec laquelle on nous a vus accepter cette intervention étrangère sur un sol placé dans une certaine mesure, sous notre protectorat. Li-Young-Tchoi pris (2), l'occupation persiste, et l'armée régulière du Céleste-Empire continue à camper à quelques étapes de nos garnisons. Les irréguliers et les Drapeaux-Noirs restent établis sur le Fleuve Rouge, où ils arrêtent le commerce au détriment de nos Concessions et au mépris des traités. La piraterie désole les côtes de l'Annam et les jonques de guerre chinoises promènent leur pavillon et procèdent à des exécutions sommaires sur mer et sur terre, en l'absence de nos croiseurs. Le riz continue à sortir en contrebande, avec la complicité des mandarins, tandis que l'exportation en reste interdite dans les ports ouverts. Le commerce étranger, dans ces ports, ruiné par la crise des riz, se débat au milieu des plus graves difficultés ; des procès naissent et ne

(1) Je me suis plus particulièrement servi, pour faire le résumé ci-dessus, de l'ouvrage en 2 vol. de Pierre Lehautcourt : *Les Expéditions françaises au Tonkin*. Paris. Au Journal « Le Spectateur Militaire », 39, Rue de Grenelle-Saint-Germain 1888.

Cet ouvrage, d'une documentation rare puisée aux meilleures sources, l'auteur ayant eu à sa disposition les documents les plus officiels, offre toutes les garanties d'authenticité que l'on peut désirer. Dans sa préface, datée de Paris 1^{er} Août 1887, l'auteur reconnaît lui-même qu'« il a été donné rarement de disposer de sources plus nombreuses pour l'histoire d'événements contemporains. » On sait que sous le pseudonyme de Pierre Lehautcourt, se cachait la personnalité d'un officier de notre armée, M. Palat, qui était, en 1901, Lieutenant-Colonel à l'Etat-Major Général de l'armée. (Cf. : *Intermédiaire des Chercheurs et Curieux*, N°953 du 20 Décembre 1901. Col, 931.)

(2) Li-Young-Tchoi était un ancien général des Taïpings qui, passé au service de l'Empire Chinois, avait soulevé une partie du Kouang-Si. Renforcé par de nombreuses bandes de pillards chinois, il pénétra dans le Nord du Tonkin et rallia sous ses ordres tous les pirates qui s'y trouvaient. En peu de temps il fut maître de presque tout le Delta du Tonkin. Poursuivi par les troupes régulières chinoises, il fut pris le 17 Octobre 1879 et exécuté le 8 Janvier 1880. Cf. Pierre Lehautcourt : *Op. cif.*, pp. 164-165 et 174.

peuvent être conciliés ; nos consuls sont obligés d'avouer leur impuissance en fait de juridiction, et le jour approche où les plaideurs, à la recherche d'un tribunal, s'adresseront à leurs gouvernements respectifs pour obtenir la distribution d'une justice quelconque. » (1)

En face de pareille situation et devant les nombreuses difficultés de toutes sortes, que la Chine ne cessait de nous susciter à chaque instant afin d'entraver notre action politique auprès de la Cour d'Annam et par suite au Tonkin, le Gouvernement français avait été amené à reproduire devant les Chambres, le 19 Février 1881, sa demande de crédits de 1.200.000 francs environ du 29 Avril 1880, restée sans résultats, mais en portant cette fois le crédit à 2.487.851 francs.

Voté à la Chambre des Députés par 308 voix contre 32, il fut adopté par le Sénat le 28 Juillet 1881, à une majorité considérable. (2)

Aussitôt après ce vote de crédits, quelques troupes d'Infanterie de Marine furent expédiées au Tonkin pour renforcer les garnisons des deux postes consulaires que nous y avions alors, Haiphong et Hanoi, ainsi que la garnison de **Qui-Nhơn** où également nous entretenions un Consul.

Cependant, la situation ne s'améliorant pas, M. Le Myre de Villers, Gouverneur de la Cochinchine, envoyait le Capitaine de Vaisseau Henri Rivière, commandant de la Division navale de Cochinchine, prendre la direction de nos affaires au Tonkin.

Le 26 Mars 1882, le Commandant Henri Rivière quitta Saigon avec le *Drac* et le *Parseval*, sur lesquels se trouvaient deux compagnies d'Infanterie de Marine, une demie batterie d'Artillerie de montagne et un petit détachement de Tirailleurs cochinchinois, soit environ trois cents hommes sous les ordres du Chef de Bataillon chanu. Il arriva à Hanoi le 3 Avril 1882.

Dès le 17 Avril, il annonçait au Ministre de la Marine qu'il serait probablement nécessaire d'occuper la Citadelle de Hanoi, (3) et en prévision de cette éventualité, il faisait venir des renforts de Haiphong et de la baie d'Along, de sorte que le 24 Avril, le nombre total de combattants sous les ordres du Commandant Rivière se montait à six cent vingt, avec quatre pièces de canons, soit 450

(1) Cf. Pierre Lehautcourt : *Op. cit.*, p. 81.

(2) Cf. Pierre Lehautcourt : *Op. cit.*, p. 191.

(3) Cf. Pierre Lehautcourt : *Op. cit.*, p. 212.

hommes d'Infanterie de Marine, 20 artilleurs, 20 tirailleurs annamites, 130 matelots, 1 pièce de 12 et 3 pièces de 4 de montagne.

Le 25 Avril à cinq heures du matin, un ultimatum était envoyé au **Tổng-Độc** commandant la Citadelle. N'ayant pas obtenu de réponse satisfaisante, le Commandant Rivière fit commencer le bombardement à huit heures quinze, et à midi la Citadelle était prise. Le **Tổng-Độc** s'était pendu pour ne pas survivre à sa défaite.

Après la prise de la Citadelle de Hanoi, la politique de tâtonnements et d'hésitations qui suivit ne fit faire aucun progrès à notre situation au Tonkin, qui même, au lieu de s'améliorer, ne fit qu'empirer, malgré l'arrivée des 500 hommes de renfort débarqués en fin du mois de Février 1883 par le transport la *Corrèze* (1).

Rivière profite de ce renfort pour occuper Hone-Gay et Nam-Định qu'il enlève d'assaut le 27 Mars 1883 et dont il confie le commandement ainsi que l'administration de la province, au Chef de Bataillon Badens. Malgré ces succès, les bandes de Pavillons-Noirs s'infiltraient de plus en plus autour de Hanoi, et, pour se donner de l'air, Rivière décida la désastreuse sortie du 19 Mai 1883, où il trouva une mort glorieuse. (2)

A la suite de ce douloureux échec, le Général Bouet, qui commandait alors en Cochinchine, reçut l'ordre de se rendre au Tonkin en qualité de Commandant Supérieur des troupes et de la Marine. En même temps des renforts quittaient la France et le Contre-Amiral Courbet était désigné pour commander la Division navale créée sur les côtes de l'Annam.

Le 20 Août 1883, l'Amiral Courbet s'empare des forts de **Thuận-An**, et le 25, le Docteur Harmand, notre Ministre Plénipotentiaire, parvient à signer dans Hué, la convention désirée depuis si longtemps par le Gouvernement français.

Pendant ce même mois d'Août, les 15 et 16, eut lieu une forte opération offensive en trois colonnes vers Sơn-Tây, conçue par le Général Bouet. Cette opération, insuffisamment préparée, exécutée avec des forces trop faibles, nous coûta une centaine d'hommes et eut un résultat peu satisfaisant.

Le 25 Octobre 1883, l'Amiral Courbet, qui venait d'être appelé au commandement des forces de terre et de mer au Tonkin, arrivait

(1) La *Corrèze*, partie de France le 28 Décembre 1882, arriva le 13 Février 1883 à Saigon où elle laissa 200 hommes de troupes.

(2) Cf. Pierre Lehautcourt : *Op. cit.*, pp. 287-293.

à Hanoi. Il allait avoir à sa disposition environ 8.500 hommes de troupes, sans compter les auxiliaires du pays.

Le mois de Novembre et la première quinzaine de Décembre sont employés à tout préparer pour une opération décisive sur **Sơn-Tây**, qui tombe enfin entre nos mains le 16 Décembre 1883, après cinq jours de durs combats. (1)

Pendant que ces événements se passaient au Tonkin, le Général Millot était nommé Commandant du Corps Expéditionnaire du Tonkin, avec les Généraux Brière de l'Isle et de Négrier comme brigadiers. Il amenait avec lui de nombreux renforts qui allaient porter l'effectif du Corps Expéditionnaire à près de 17.000 hommes.

Aussitôt arrivé, après avoir réparti les renforts qui lui arrivaient de France, le Général Millot continua la préparation de la marche sur **Bắc-Ninh** déjà amorcée par l'Amiral Courbet, et le 12 Mars 1884, nos troupes victorieuses entraient dans cette citadelle.

Une série d'opérations heureuses fit ensuite tomber entre nos mains les places importantes encore occupées par les Chinois, et dans les premiers jours de Juin 1884 commença la concentration des troupes en vue de la marche sur **Lạng-Sơn**, qui devait avoir été évacué par les Chinois à la suite de la Convention de Tien-Tsin.

Le 24 Juin a lieu le guet-apens de **Bắc-Lê**.

Comme représailles, l'Amiral Courbet détruisit l'arsenal de Fou-Tcheou et s'empara de Kelung et des mines de charbon de Formose, et un peu plus tard des Pescadores.

Fin Août 1884, le Général Millot, rentrant en France, remettait le commandement provisoire du Corps Expéditionnaire entre les mains du Général Brière de l'Isle. A cette époque le Corps Expéditionnaire comprenait un total de 488 officiers, 17.544 hommes de troupes et 485 chevaux.

En Octobre 1884 eurent lieu les importantes opérations de Chu et de Kep.

Enfin, le 4 Décembre 1884, le Général Brière de l'Isle était autorisé à prendre l'offensive sur **Lạng-Sơn**. On lui laissait le choix du moment et des moyens à employer. (2)

Dès la réception de cette dépêche, le Général arrêtait un plan qui consistait à refouler tout d'abord l'ennemi le long du **Sông-Kói** et à établir un nouveau poste au Nord de **Hưng-Hoá**. Ce mouvement

(1) Cf. Pierre Lehautcourt : *Op. cit.*, p. 421 et suivantes.

(2) Cf. Pierre Lehautcourt : *Op. cit.*, p. 176.

exécuté, on se porterait, dès l'arrivée des renforts attendus, sur Lạng-Sơn. Des préparatifs étaient faits dans ce but et on s'occupait aussitôt de réunir l'énorme quantité de moyens de transport nécessaires pour ravitailler une colonne, jetée à 60 ou 90 kilomètres de sa base d'opération, au travers d'un pays sans aucune ressource, où les routes étaient de simples sentiers.

Après les combats des 3 et 4 Janvier 1885, soutenus par la colonne de Négrier, les préparatifs de la marche sur Lạng-Sơn sont poussés encore plus activement, et le 13 Février 1885, après dix jours de combats presque ininterrompus, de marches à travers une série de ravins, de croupes ardues, de bois impénétrables, malgré le poids écrasant de leurs armes, de leurs cartouches, de leurs effets et de six jours de vivres, nos soldats ont montré une endurance, un entrain que récompense un brillant succès : Lạng-Sơn est à nous et l'ennemi fuit en désordre vers la Porte de Chine (1).

Le 3 Mars 1885, Tuyên-Quang était enfin débloqué, après une lutte acharnée, par la colonne du Général Brière de l'Isle. Puis nous arrivons à la néfaste journée du 28 Mars 1885, pendant laquelle le Général de Négrier blessé passe le commandement des opérations en cours au Lieutenant-Colonel Herbingier, qui donne l'ordre de retraite précipité qu'on lui a tant reproché, et abandonne Lạng-Sơn.

Cette retraite de Lạng-Sơn provoqua à la séance du 30 Mars 1885 de la Chambre des Députés, la chute du Ministère Ferry auquel succéda le Ministère Brisson.

Enfin le 4 Avril 1885 paraissait un protocole (2) avec une note explicative qui terminaient d'une manière définitive nos hostilités avec la Chine.



Le Capitaine Jules-Petitjean Roget, dont je présente aujourd'hui les lettres, est né le 1^{er} Février 1858 à Briey (Meurthe-et-Moselle). Après de bonnes études au Lycée de Nancy, il fut reçu la même année à son baccalauréat et à l'Ecole militaire de S^t Cyr. A sa sortie de l'Ecole il fut nommé Sous-Lieutenant au 2^e Régiment d'Infanterie de Marine à Brest.

(1) Cf. Pierre Lehautcourt : *Op. cit.*, p. 206.

(2) Cf. Pierre Lehautcourt : *Op. cit.*, p. 372-374.

Il fit deux séjours en Indochine :

1° de Septembre 1880 à Décembre 1882,

2° de Septembre 1883 à Août 1885,

soit environ deux ans pour chacun des séjours, le temps de la traversée étant compris dans le décompte du temps de séjour.

Comme on le voit, sauf pendant un intervalle d'un peu plus d'un an, s'étendant du mois de Septembre 1882 au mois de Novembre 1883, pendant lequel il se trouve embarqué ou en garnison en France, le Capitaine Roget a la bonne fortune, en deux séjours coloniaux de deux ans, d'être un des témoins et souvent un des acteurs de presque tous les événements dont j'ai donné ci-dessus une rapide esquisse.

On peut diviser ses lettres en deux séries, chaque série se rapportant à un séjour en Indochine.

1^{er} séjour en Indochine. — 1^{ère} série, composée de 32 lettres s'étendant du 12 Novembre 1880 au 15 Décembre 1882. Ce premier séjour se passa d'abord en Cochinchine, particulièrement au poste de Baria, et ses lettres sont pleines de récits de la vie qu'on menait à cette époque dans ces petits postes de province de la Cochinchine, vie tranquille, mais surtout agréable pour le grand chasseur qu'était le Lieutenant Roget, car le pays extrêmement giboyeux permettait des chasses agréables, relativement faciles, avec des tableaux superbes.

Après environ sept mois de cette vie qui ne manquait pas de charmes, il est désigné pour faire partie du détachement d'Infanterie de Marine envoyé en renfort au Tonkin, où il arrive dans les premiers jours de Septembre 1881. Ses lettres sont toujours très intéressantes en ce qu'elles contiennent une quantité de détails sur le Hanoi de cette époque qui était encore le vieil Hanoi et dont nous n'occupions que ce qu'on appelait la Concession Française, vaste terrain rectangulaire de 600^m de long sur 200^m de large (1), située sur la rive droite du Fleuve Rouge, complètement en dehors de la ville indigène.

Neuf mois se passent d'une vie quelque peu monotone, et deux lettres, l'une à sa mère datée du 27 Avril 1882, et l'autre à son frère Charles, sans date, mais paraissant avoir été écrite en Mai ou en Juin 1882, donnent des détails assez précis, avec croquis à l'appui, sur la prise de la Citadelle de Hanoi par le Commandant Rivière, à laquelle il prend part.

(1) Cf. *Bulletin de Société des Etudes Indochinoises*. Janvier-Juin 1931. *La Marine française au Tonkin, de Rivière à Courbet*, par le Capitaine de Corvette Vidil, p. 33.

Puis la vie reprend son petit train-train comme auparavant, et dans la dernière lettre de cette première série, datée de Hanoi 15 Août 1882, il écrit à sa mère que c'est fini au Tonkin et qu'il est heureux de rentrer en France, son séjour colonial de deux ans étant terminé, et qu'il compte y être en Décembre 1882.

2^e séjour en Indochine. — 2^e série, composée de 36 lettres, s'étendant du 29 Août 1883 au 16 Juin 1885.

La première lettre de cette série, datée de Brest le 29 Août 1883, est adressée à sa mère. Il lui annonce son prochain départ pour l'Indochine et lui dit qu'il ne pense pas devoir rester longtemps absent, maintenant que Hué vient d'être prise. En écrivant ceci, le Capitaine Roget commet une erreur. Ce n'est pas Hué qui venait d'être prise, mais bien les forts de Thuận-An, enlevés d'assaut le 20 Août 1883 par le petit corps expéditionnaire de l'Amiral Courbet.

En Novembre 1883 il arriva à Hanoi, qu'il ne reconnaît plus. La ville est complètement brûlée. Il y a 5 ou 6.000 hommes de troupes de toutes armes. Tout a renchéri, il fait froid. Puis, dans une lettre datée de Hanoi 4 Février 1884, à son frère Charles, il raconte en détail, avec deux croquis, la prise de Sơn-Tây après 5 jours de durs combats, sa proposition pour une citation, et de plus, qu'il est proposé le premier de son bataillon comme capitaine.

Ensuite période relativement calme pour lui, pendant toute l'année 1884. Grâce à sa connaissance de la langue annamite il est désigné pour servir aux Tirailleurs Annamites et ensuite aux Tirailleurs Tonkinois en formation.

En Novembre il est reversé contre son gré dans l'Infanterie de Marine à Hanoi, mais peu de temps après, Janvier 1885, il est replacé à la 10^e Compagnie du 1^{er} Régiment de Tirailleurs Tonkinois à Bắc-Ninh.

Puis, dans une longue et très intéressante lettre écrite à son frère Charles et datée de Lạng-Sơn le 17 Février 1885, il raconte en détail, avec croquis à l'appui, l'occupation de Lạng-Sơn qui venait d'avoir lieu le 13 Février précédent, et dans une autre lettre à sa mère datée aussi de Lạng-Sơn, du 16 Mars 1885, il dit qu'on vient de délivrer Tuyên-Quang le 3 Mars 1885, et que lui est surtout employé avec ses Tirailleurs Tonkinois à faire un service d'escorte.

Une autre lettre très détaillée à son frère Charles, datée de Bắc-Ninh le 11 Avril 1885, raconte comment nous en sommes venus à évacuer Lạng-Sơn.

Enfin, dans une dernière lettre à sa mère datée de Hanoi le 16 Juin 1885, il la prévient que quand elle recevra cette lettre, il ne sera pas loin de la France.

Hélas ! la note manuscrite ci-dessous, de la main même de sa mère, jointe à ses lettres jaunies par le temps, note dont l'écriture tremblée remplit d'une sainte émotion, nous apprend que ce loyal et vaillant soldat est rentré en France juste pour y rendre le dernier soupir !

Voici cette note si émouvante dans son laconisme :

« Le grand transport *Vinh-Long* a ramené mourant notre malheureux Jules de l'Extrême-Orient à l'hôpital de Saint Mandrier le 13 Août 1885.

« Décédé le 11 Septembre 1885. (1) »

Le corps fut ramené de Toulon à Briey, où son inhumation, quelques mois plus tard, donna lieu à une grande manifestation patriotique.

Le Capitaine Jules-Petitjean Roget appartenait à une vieille famille militaire de la Lorraine. Il signait toujours Roget.

Le nom de famille était à l'origine simplement Petitjean. Le nom de Roget a été ajouté au XVIII^e siècle. Il y avait à cette époque cinq frères Petitjean servant comme officiers dans un régiment dont l'uniforme était rouge. Ils furent présentés à S. M. Louis XV qui s'écria en les voyant : « Voilà de beaux rougets ! »

Les frères Petitjean ont demandé alors et obtenu l'autorisation d'ajouter à leur nom celui de Rouget qui, dans la suite, se transforma en Roget. Ainsi s'explique ce nom de Roget accolé au patronyme Petitjean.

Les lettres du Capitaine Roget m'ont été aimablement communiquées par M^{me} Chariot, sa nièce, fille de son frère aîné Charles.

Qu'elle veuille bien recevoir ici mes respectueux remerciements. (2)

H. COSSERAT.

(1) Sur sa maladie, voir *infra*, la lettre de son frère Charles datée de Toulon 21 Août 1885.

(2) Nous donnons dans le texte, à titre purement documentaire, quelques gravures reproduisant des types de soldats de la conquête, tels que les voyait, que les commandait le Capitaine Roget. Elles sont tirées de : *Au Tonkin et dans tes mers de Chine, souvenirs et croquis (1883-1885)*, par Rollet de l'Isle, un compagnon du Lieutenant Roget. — Page 259 : Soldat d'Infanterie de Marine. — Page 258 : Tirailleur Tonkinois à la formation. — Page 317 : Tirailleur annamite. — Page 316 : Soldat d'Infanterie de Marine. — Les autres gravures dans le texte sont la reproduction de dessins du Capitaine Roget

LETTRES DU CAPITAINE D'INFANTERIE DE MARINE

J. — PETITJEAN ROGET

I^{ère} SÉRIE

du 12 Novembre 1880 au 13 Décembre 1882.







LETTRES DU CAPITAINE J.-PETITJEAN ROGET

Saigon, le 12 Novembre [1880] (1)

Ma chère mère,



Je prends mon courage à deux mains et je me mets à t'écrire, le courrier va partir demain, et je tiens à ce que tu reçoives ma lettre le mois prochain. Me voici donc arrivé depuis quinze jours, toujours en excellente santé. Pas la plus petite indisposition. Saigon est une jolie ville mais qui ne ressemble pas du tout à une ville française. Les maisons sont toutes isolées les unes des autres, à 100 ou 200 mètres au moins, et bâties dans des bosquets très touffus.

De sorte que quand tu entres en ville après avoir quitté les quais, tu crois entrer dans un parc ; les rues sont de grandes routes, à droite et à gauche tu vois de beaux arbres, de belles plantes et des fleurs, et de temps en temps tu aperçois la façade blanche d'une villa derrière

(1) La lettre originale ne porte pas le millésime de l'année, mais il est facile de le déduire d'après celui de la deuxième lettre qui porte la date du 14 Novembre 1880 et qui par conséquent a été écrite seulement deux jours après celle-ci.

les arbres. Et voilà ! Il y a deux ou trois grandes places avec des palais superbes : le palais du Gouvernement, celui du Général, le mess des Officiers. Là où nous mangeons c'est un palais superbe, nous avons des domestiques chinois en quantité pour nous servir à table et au cercle. Ils sont tous habillés en blanc avec une grande queue qui leur pend jusqu'aux talons, tout à fait comme des Chinois de paravent. Je suis logé tout au bout de la ville en pleine campagne. Le matin je prends mon fusil au petit jour, vers cinq heures, et je vais à la chasse au bout de mon jardin, car j'ai un jardin où il y a des cocotiers, des bananiers, des pamplemousses, des orangers, des cactus et généralement toutes les plantes les plus bizarres ; j'ai aussi un singe qui s'appelle Boubou, une loutre, une tortue, un cochon (sauf votre respect), un coq superbe, une dizaine de poules (des vraies cochinchinoises celles là), et des oiseaux bleus, verts, rouges, de toutes les couleurs. Je ne te parle pas des moustiques, cancrelats, lézards dits margouillats, pous de bois, crapauds, petits serpents longs de deux mètres, etc., dont la cagna (lire : maison) est pleine ; dans les premiers temps ça vous embête, on n'ose pas sortir la nuit pour aller faire ses besoins, à cause de l'énorme quantité de bêtes invisibles qui vous passent dans les jambes de tous les côtés. Il y en a qui rampent, d'autres qui sautent, etc., etc., mais on s'y habitue vite, les serpents ne sont pas d'ailleurs dangereux. La première nuit que je me suis couché, j'avais à peine soufflé la bougie que j'entends des beuglements épouvantables à la porte de ma chambre. Je réveille mon voisin et je lui dis : Qu'est-ce que c'est que ça ? — C'est le gecko — Qui ça, le jecko ? — C'est un lézard. — Bon ! moi j'avais pris ça au moins pour une panthère.

Le lendemain, je vais à la chasse, avec un ami. Je vois devant moi une bête énorme, toute grise, grosse comme un petit éléphant, avec

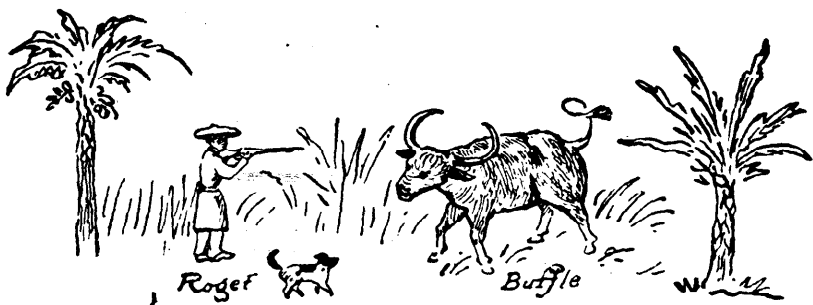




Planche XXIIIbis. — Le Capitaine Petitjean -Roget à son départ de France (Photographie communiquée par Mme Chariot).

une paire de cornes gigantesques ; je mets des balles dans mon fusil. et j'allais tirer, quand mon ami me crie : Ne tirez pas, c'est un buffle domestique ! — Bon ! Je continue ma chasse. Un instant après, je vois des poules ; naturellement je n'y fais pas attention, alors mon ami me crie : Mais tirez donc ! mais tirez donc ! ce sont des poules sauvages ! Et en effet, en entendant crier, les voilà qui s'envolent au diable. Heureusement qu'il y en avait une qui n'était pas posé loin, je vais la retrouver et je lui colle un coup de fusil. Bon ! Et ainsi de suite. Pour chercher du gibier c'est dans l'eau qu'on va, et quand on veut du poisson, on fait un trou en terre pour le pêcher. Enfin, je ne suis pas encore revenu de mes étonnements. Dans les maisons il y a des portes partout, et point de fenêtres. Par exemple, toutes les portes sont à deux battants ; en revanche, elles ne ferment pas. Les meubles ne brillent que par leur absence ; jusqu'ici j'ai une table, un lit et une chaise longue en tout et pour tout. Par exemple, j'ai des malles, beaucoup de malles. Il faut s'acheter tout, et tout coûte très cher. J'avais besoin d'une cuvette et d'un pot à eau, je vais chez un marchand français. Une dame très aimable me reçoit. Un pot à eau et une cuvette en faïence tout à fait ordinaire, combien Madame ? — Trois piastres, Monsieur (la piastre vaut 5 f. 20). Ça faisait donc un peu plus de quinze francs. Alors je lui réponds : Merci, Madame, à ce pris là je préfère ne pas me laver. J'ai perdu mes illusions sur le commerce français. Alors je suis allé chez un marchand chinois qui m'a reçu très bien, m'a offert une cigarette, une tasse de thé, et au bout d'une demi-heure de discussion, j'ai eu les deux objets pour quatre francs ; il m'a juré qu'il y perdait et que c'était pour avoir ma pratique ; alors je lui ai acheté un grand salacco ou chapeau en paille, pour aller à la chasse, pour 2 f. 60, les bords ont un mètre de long au moins. Quand j'ai montré mon acquisition, les camarades se sont moqués de moi et m'ont dit que le Chinois m'avait encore volé. Voici le nom de mes fournisseurs :

M. A-hi, tailleur.

M. A-tchi, cordonnier.

MM. At-ho et Queng-suan, négociants en gros et en détail de tout généralement ce qui se vend et s'achète.

Sais-tu comment je m'habille pour aller à la chasse, eh bien ! c'est bien simple, je me déshabille : j'ôte ma chemise, mes chaussettes, mon pantalon, ma vareuse, mon casque, mes souliers, tout, tout ; alors je mets un petit veston en coton blanc, un petit jupon en coton

une paire de cornes gigantesques ; je mets des balles dans mon fusil. et j'allais tirer, quand mon ami me crie : Ne tirez pas, c'est un buffle domestique ! — Bon ! Je continue ma chasse. Un instant après, je vois des poules ; naturellement je n'y fais pas attention, alors mon ami me crie : Mais tirez donc ! mais tirez donc ! ce sont des poules sauvages ! Et en effet, en entendant crier, les voilà qui s'envolent au diable. Heureusement qu'il y en avait une qui n'était pas posé loin, je vais la retrouver et je lui colle un coup de fusil. Bon ! Et ainsi de suite. Pour chercher du gibier c'est dans l'eau qu'on va, et quand on veut du poisson, on fait un trou en terre pour le pêcher. Enfin, je ne suis pas encore revenu de mes étonnements. Dans les maisons il y a des portes partout, et point de fenêtres. Par exemple, toutes les portes sont à deux battants ; en revanche, elles ne ferment pas. Les meubles ne brillent que par leur absence ; jusqu'ici j'ai une table, un lit et une chaise longue en tout et pour tout. Par exemple, j'ai des malles, beaucoup de malles. Il faut s'acheter tout, et tout coûte très cher. J'avais besoin d'une cuvette et d'un pot à eau, je vais chez un marchand français. Une dame très aimable me reçoit. Un pot à eau et une cuvette en faïence tout à fait ordinaire, combien Madame ? — Trois piastres, Monsieur (la piastre vaut 5 f. 20). Ça faisait donc un peu plus de quinze francs. Alors je lui répons : Merci, Madame, à ce pris là je préfère ne pas me laver. J'ai perdu mes illusions sur le commerce français. Alors je suis allé chez un marchand chinois qui m'a reçu très bien, m'a offert une cigarette, une tasse de thé, et au bout d'une demi-heure de discussion, j'ai eu les deux objets pour quatre francs ; il m'a juré qu'il y perdait et que c'était pour avoir ma pratique ; alors je lui ai acheté un grand salacco ou chapeau en paille, pour aller à la chasse, pour 2 f. 60, les bords ont un mètre de long au moins. Quand j'ai montré mon acquisition, les camarades se sont moqués de moi et m'ont dit que le Chinois m'avait encore volé. Voici le nom de mes fournisseurs :

M. A-hi, tailleur.

M. A-tchi, cordonnier.

MM. At-ho et Queng-suan, négociants en gros et en détail de tout généralement ce qui se vend et s'achète.

Sais-tu comment je m'habille pour aller à la chasse, eh bien ! c'est bien simple, je me déshabille : j'ôte ma chemise, mes chaussettes, mon pantalon, ma vareuse, mon casque, mes souliers, tout, tout ; alors je mets un petit veston en coton blanc, un petit jupon en coton

rouge, sur ma tête le grand chapeau qui a deux mètres de long, et me voilà parti avec de petites semelles en bois sous les pieds. J'ai un boy (petit gamin) qui porte les cartouches, un qui porte le gibier, un qui porte le tabac, deux ou trois qui se mettent dans l'eau pour le faire lever, et deux ou trois autres qui viennent pour le simple plaisir de me regarder faire. Quand je veux être généreux, je leur jette une poignée de sapèques, il en faut dix pour faire un sou, alors ils se jettent à genoux devant moi et ils frappent la terre avec leur tête pour me remercier. Sans eux on ne pourrait rien faire. La chaleur n'est pas trop forte sauf de 10 heures à 3 heures où personne ne bouge, on ne fait rien ni exercice ni manœuvre, rien du tout, on fait la sieste, c'est sacré à cette heure là ; personne ne reçoit, personne ne sort, les boutiques sont fermées à 9 heures du matin, les clairons sonnent la retraite, à 3 heures de l'après-midi le réveil. Défense de sortir pendant ce temps là. Tout le monde dort ; moi, je ne puis pas m'y habituer, alors je vais chez les Chinois marchander des bibelots et je n'achète rien, vu que je n'ai pas d'argent et que tout ce qui est beau coûte très cher.

Je vais quitter probablement Saigon à la fin du mois pour le poste de Baria. A Baria, c'est le meilleur climat de la Cochinchine et le plus beau pays de chasse ; des paons, des cerfs énormes, grands comme des chevaux, des coqs et des poules sauvages, des perdrix, des cailles, tout, tout. Aussi je suis bien content de m'en aller de Saigon où la vie est beaucoup trop chère. Chaque fois qu'on sort on va en voiture tout le temps. Il n'y a que les Annamites qui vont à pieds ; il est vrai qu'ils vont nu-pieds, ce qui économise la chaussure. Je n'aurai bientôt plus de munitions, et on n'en trouve pas ici pour calibre 16 ; dis donc à Charles (1) de m'acheter 200 douilles percussion centrale calibre 12, avec des amorces de rechange ; ici je trouve des bourres et aussi une petite boîte de 20 balles explosibles cal. 12 système Pertuiset. Je lui rembourserai cela et de plus je lui enverrai pour Isabelle des plumes de marabouts et des queues d'aigrettes, et pour lui du thé 1^{er} choix. Il n'a qu'à mettre tout cela dans une

(1) Charles, son frère aîné, né à Vollmunster, sur les bords du Rhin, en 1850. Sorti également de Saint-Cyr en 1869, il fit la campagne de 1870 comme Saint-Cyrien et fut fait prisonnier à Metz d'où il fut envoyé en captivité à Posen. En 1880 il était capitaine au 69^e de Ligne à Nancy. Mort comme Lieutenant-Colonel à Agen en 1905.

petite caisse et à regarder dans ton journal des Deux Charentes (1), à l'article mutations, le nom d'un lieutenant ou sous-lieutenant qui part en Cochinchine par le premier transport. Il se chargera de cela volontiers ; on n'a donc qu'à lui envoyer cela par le chemin de fer à Toulon avec un petit mot pour le prévenir. Pour les journaux et les livres on envoie cela par la poste sous bande, cela ne coûte presque rien. Envoie moi tout ce que tu trouveras, *Figaro*, journaux illustrés, n'importe quoi, tant plus il y en aura tant plus ça vaudra. J'ai oublié sans doute bien des choses à vous dire. J'espère recevoir une grande lettre de Charles à qui je n'écris pas puisque tu fais passer mes lettres. J'espère que mon neveu est arrivé à bon port, que le père et la mère et l'enfant se portent bien. Il ne me reste plus qu'à vous souhaiter à tous une bonne année, souhaite la pour moi à tous nos amis de Briey et d'ailleurs et ne m'oubliez pas tout à fait. Montrez le moi en m'envoyant des journaux et des livres à Baria où je vais aller ; ça manque absolument et ça me fera d'autant plus plaisir. Fais bien penser à Charles de faire ma commission pour le transport du 20 Janvier, parce que ce serait terrible pour moi de manquer de munitions à Baria, le plus beau pays pour la chasse. C'est en outre le seul moyen de manger de temps en temps un plat autre que du bœuf ou des conserves. Le mouton coûte ici un prix fou, il faut le faire venir de très loin ; le gigot se paie 25 frs, ou 5 piastres ; un plat de gibier fait toujours beaucoup de plaisir. Ici à Saigon on a tout ce qu'on veut, mais à Baria ce n'est pas la même chose. Je t'envoie un menu pour te faire voir que la table est bonne, mais on paie cher, 120 frs, 130 frs, quelquefois.

Je vous embrasse bien tous et vous recommande de m'envoyer par la poste tout ce que vous pourrez.

ROGET.

Ne pas oublier calibre 12, percussion centrale. J'oubliais pour Charles : m'envoyer aussi deux percuteurs de rechange et deux ressorts avec un tourne-percuteur.

J'ai été dîner avec Leloup.

(1) *Les Tablettes des Deux Charentes*, journal très lu dans l'Infanterie de Marine et dans la Marine parce qu'il donnait en détail toutes les mutations et promotions de la Marine.



Saigon, 14 Novembre 1880.

Mon cher Charles,

J'ai écrit à maman une longue lettre que tu verras (1), mais à toi je veux envoyer spécialement en outre un petit mot pour te prier de ne pas m'oublier. Je serais bien content que tu m'envoies un bout de lettre de temps en temps pour me donner de tes nouvelles et aussi, ce qui te coûtera encore moins, quand il paraîtra quelque chose d'intéressant mets le sous bande et adresse le moi. Voici aussi la liste d'une petite quantité d'objets qui ont été perdus par moi en route :

un tourne-percuteur,
2 percuteurs de rechange avec ressorts,
un moule à balles cal. 12.

Achète-moi ça et envoie le moi par le transport du 20 Janvier, avec 2 ou 300 douilles, percussion centrale, cal. 12, et quelques boîtes d'amorces de rechange. Mets ça dans une caisse et adresse la à Toulon à un camarade qui va partir, avec un bout de lettre, tu verras dans les *Tablettes* (2) les mutations. Par les Messageries il y en aurait pour 30 ou 40 frs de port plus cher que ça ne vaut. J'ai brûlé trop de cartouches depuis que je suis ici. Dans un matinée, de 6 à 8, j'ai tué 39 bécassines et 3 poules sauvages. Il faut rentrer à 9 heures au plus tard ici, car de 10 h. à 3 h. du soir ce serait vouloir se tuer que d'aller au soleil. J'espère qu'Isabelle (3) se porte bien et je vous souhaite tous les bonheurs possibles pour l'année 1881, qui ne sera pas loin quand vous arrivera ma lettre. J'espère que tu ne te feras pas tirer l'oreille pour me répondre et que tu ne seras pas négligent pour ma commission. De mon côté, dès que je serai arrivé à Baria, le poste où je vais à la fin du mois, je vais commencer un bouquet de plumes d'aigrettes et de marabouts pour Isabelle, et tâcher d'avoir du bon thé pour toi.

Je vous embrasse bien tous les deux.

ROGET

(1) La lettre précédente du 12 Novembre 1880.

(2) Les *Tablettes des Deux Charentes*.

(3) Isabelle, la femme de son frère Charles. C'était une demoiselle Bouvier de Lamotte que son frère avait épousée en Janvier 1879.



Baria, le 7 Décembre 1880

Ma chère mère,

Je suis à Baria (1) depuis 6 jours et je m'y trouve très bien. Nous sommes là 5 officiers et 200 hommes. C'est un joli endroit plein de forêts et de montagnes, sur un cours d'eau. Nous avons là en abondance le poisson, le gibier, etc. Il n'y a que les légumes qui nous manquent, et nous en semons des quantités en ce moment. Ça poussera en arrosant ferme. Le climat est bon. Il ne fait pas par trop chaud ; il y a toujours de la brise et le matin il fait même frais au point de se couvrir. Les officiers avec lesquels je me trouve sont de braves garçons et la vie avec eux sera facile. Je vais à la chasse tous les jours et je reviens avec ma charge chaque fois, surtout de cailles, de bécassines et de poules sauvages, gibier délicieux. Baria est un tout petit trou où il n'y a pour ainsi dire personne. Le curé, le percepteur, l'employé du Télégraphe, un marchand de bois et deux administrateurs, voilà tout ce qu'il y a comme Français. Il n'y a que deux dames françaises et les bonnes sœurs. Voilà toute la société, et puis le village annamite, deux ou trois cents âmes, si ces gens là en ont une. Je vais demeurer là six mois, mais j'aurai mes occupations. La chasse, la pêche, le jardinage, les cours que je fais aux sous-officiers qui veulent arriver, et puis je vais me mettre à empailler les oiseaux. Il y en a des milliers, tous plus jolis les uns que les autres. Avant-hier j'ai tué un faisan rouge, bleu et or, je n'ai jamais rien vu d'aussi beau ; les merles surtout et les martins-pêcheurs sont de toute beauté. Quand je n'ai pas le temps de les empailler je leur coupe les ailes et je les conserve dans le camphre et le poivre. Quand j'en aurai de quoi faire une caisse je vous les enverrai. Je ne reçois pas de journaux du tout, sauf deux ou trois. Il faut en faire un paquet, le mettre sous bande et me l'adresser. Ça vous coûtera trois ou quatre sous. Je vais écrire une lettre à Charles pour ma nièce. J'espère qu'elle va se porter comme un charme et qu'elle sera déjà une grande personne raisonnable quand je reviendrai. Je pense que je ne vais pas tarder beaucoup à passer lieutenant, et au reçu de ma lettre tu pourras déjà regarder attentivement les nominations dans les *Tablettes des*

(1) Province, de Baria, chef-lieu Baria, à 78 kilomètres au Sud-Est de Saigon.

Charentes, ce sera l'affaire d'un mois au plus. Je suis encore à court d'argent parce que j'ai été obligé de m'acheter un mobilier, table, chaise, lit, bureau, fauteuils, etc., ainsi qu'une gamelle, assiettes, verres, plats, marmites, et tout ce qui s'en suit, ce qui fait que je n'ai pas pu rien acheter encore de bibelots pour envoyer pour les étrennes ; mais d'ici quelque temps j'en aurai et alors je vous enverrai de jolies petites choses avec des incrustations de nacre. Voilà un Annamite qui vient me chercher pour aller à la chasse, mais il est encore trop tôt, ce n'est qu'à trois heures du soir que l'on peut sortir, autrement on risque une insolation ou au moins des migraines atroces à cause de l'ardeur du soleil. Hier le Docteur a tué une biche et un sanglier ; nous devons aller retrouver les sangliers. Je vais faire des cartouches et je t'embrasse mille fois.

ROGET



Baria, 7 Décembre 1880.

Mon cher Charles,

Je commence d'abord par t'envoyer toutes mes félicitations et tous mes souhaits de bonheur pour ma petite nièce Margot, si je n'étais pas si pauvre en ce moment j'aurais voulu y joindre aussi quelque chose, mais ce sera par le premier transport.

J'espère que la petite mère est contente et qu'elle se portera tout à fait bien. Quant à toi je suis sûr que tu dois faire une nourrice admirable.

J'ai quitté Saigon il y a six jours. Nous avons pris le bateau Roque qui nous a conduit au Cap S'Jacques d'abord, puis à Baria, le pays de mes rêves. C'est le deuxième poste de la Cochinchine pour la chasse, le premier c'est Tâi-Ninh (1). Figure-toi des montagnes un peu plus hautes que les Vosges et toutes couvertes de forêts ; une rivière là dedans, sur le bord de la rivière un fort carré, 200 hommes et cinq officiers, 6 ou 7 employés français et une trentaine de cases annamites, voilà ma résidence. Le climat est très bon, de 22 à 30

(1) Province de Tâi-Ninh, chef lieu Tâi-Ninh, à 100 kilomètres au Nord de Saigon.

degrés en ce moment ci ; le matin il fait frais. Tous les jours que Dieu fait, je chasse et je reviens avec des charges d'oiseaux de toutes espèces, les uns pour la cuisine, les autres pour empailler ou préparer les peaux. Je n'ai pas encore pu aller au gros gibier, faute de temps et de compagnons. Une seule fois nous sommes sortis à cinq, et c'est le Docteur qui a eu la veine ; il a tué une biche haute comme un poulain d'un an, et un sanglier, moi je n'ai tué qu'un grand singe. Nous sommes infestés de tigres en ce moment, voilà trois nuits de suite qu'il vient prendre un Annamite à Tio-ben, petit village à 2 km. du fort, et toutes les nuits on l'entend dans la montagne, aussi quand nous sommes obligés de nous écarter pour la chasse, nous n'y allons guère qu'en bande, et nous emmenons avec nous nos ordonnances avec des fusils Gras. C'est pourquoi, tu comprends, j'attends avec impatience que tu m'envoies les balles explosives que je t'ai demandées, il n'y a qu'avec cela que l'on soit à peu près sûr d'arrêter net un tigre. Le curé de Long-Than en a tué un il y a huit jours qui pesait 350 livres au moins. Il était gros comme un bœuf. Je tue tous les jours pour vous des geais bleus, des merles métalliques et des martins à qui je coupe les ailes. Quand j'en aurai une petite caisse je vous enverrai cela. Il y aura de quoi monter de jolis chapeaux. J'ai tué des aigrettes et des marabouts, mais ils n'ont pas encore leurs belles plumes. Tu sais ou tu ne sais pas que Baria est un poste frontière de l'Est. Nous avons à 19 km. la frontière de l'Annam et le pays des Moïs ; les Moïs sont des sauvages qui vivent tout nus, qui ne connaissent pas les armes à feu et ne mangent que du gibier et des racines. Le Docteur du fort et moi, sitôt que j'aurai les balles explosives, partirons là-bas passer une quinzaine. C'est le pays de l'éléphant et du rhinocéros qui y est surtout très abondant. Nous emporterons du vin et du pain biscuité et nous y chasserons 15 jours. Je ne veux pas revenir sans mon éléphant ou mon rhinocéros ; mon calibre 12 porte admirablement la balle jusqu'à 120 mètres. Nous avons fait construire quatre pièges à tigre sur le territoire du fort et le premier que l'on prendra, la peau sera pour toi. Je te ferai aussi monter une griffe pour ma nièce. Les Annamites les mettent au cou de leurs petits gn'ios (les enfants) et prétendent que ça porte bonheur. Tu ne m'envoies pas de journaux. Pourquoi ? Tu n'as qu'à les mettre sous bande et un timbre de 0 f. 15.

Je vous embrasse bien tous les trois.

ROGET.



Baria, 7 Janvier 1881.

Ma chère mère,

Voilà la nouvelle année commencée, et pour nous elle n'a pas commencé trop tristement quoique nous soyons loin de la France et du monde civilisé. Nous avons dîné le soir chez l'administrateur (sous-préfet) et nous avons bu quelques bouteilles de Champagne à votre santé.

Je ne m'explique pas ce qui est arrivé de ton avant-dernière lettre. Je suis resté un mois sans en recevoir, mais tu ne m'envoies pas assez de journaux — Deux ! qu'est-ce que tu veux que je vois dans deux journaux ! J'en voudrais un paquet de 20 ou 25 à chaque courrier. Charles ne m'envoie rien du tout, du tout.

Le jour de l'an ici, les Annamites savent aussi bien qu'en France venir demander leurs étrennes. Ils sont venus se mettre à genoux devant moi au moins dix et ils ont fait les grands laïcs en tapant le front par terre trois fois, Tu comprends que je n'en ai pas été quitte à moins de 2 piastres. Ils m'ont apporté des bananes, des mandarines et des noix de cocos, de quoi nourrir mon singe tout le mois. A propos de singe, tu ne me parles plus de Marius, est-ce qu'il est toujours content ? Ça ne durera pas. Je suis allé faire les fêtes de Noël au Cap (1), à 10 heures d'ici avec un bon cheval. C'est un poste au bout de la mer où j'ai des amis officiers. C'est là que passe le télégraphe sous-marin qui vient d'Angleterre ; il y a une douzaine d'employés anglais. Nous avons fait la Noël ensemble. En allant, j'ai tué un paon qui pesait au moins 20 livres, les Anglais ont apporté de leur côté 20 livres de truffes qu'ils font venir de France à 20 francs la petite boîte. A minuit nous sommes montés à cheval et nous sommes allés à la messe de minuit chez les Pères de la Mission, et ensuite nous avons réveillé. Nous avons mangé le paon truffé qui était délicieux. Avant-hier soir j'ai tué un cerf gros comme un cheval. Hier matin nous sommes allés le chercher, mais le tigre avait mangé les deux cuissots de derrière.

Enfin tu vois que je ne m'ennuie pas trop.

Je t'embrasse bien, raconte-moi beaucoup de choses.

ROGET.

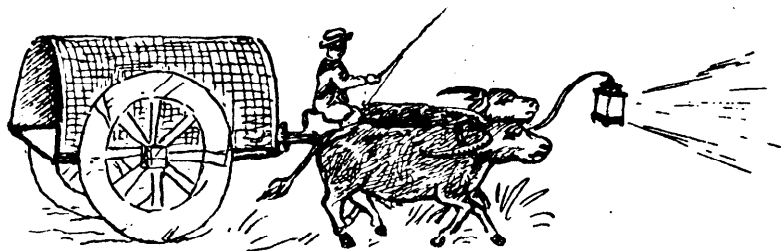
(1) Cap situé à l'entrée de la rivière de Saigon et qu'il faut reconnaître avant d'entrer dans la rivière pour monter à Saigon.



Baria 20 Janvier [1881]

Chère mère,

Aujourd'hui ma lettre sera courte car je viens d'arriver juste à temps de voyage pour la mettre à la poste. Je suis allé passer deux jours à Fuo-Kiai aux bains de mer. Nous sommes partis une petite bande de Baria, le capitaine, moi et les administrateurs et leurs femmes. Il n'y a pas d'Européens à Fuo-Kiai ni d'auberge bien entendu, de sorte que nous logions tous dans la pagode, c'est l'église de Bouddha, qui sert de caravansérail pour les voyageurs. Nous avons apporté des petits matelas qui se replient et nous avons campés là dedans. Pendant que ces messieurs allaient pêcher des huîtres, ces dames se sont amusées à faire la cuisine elles-mêmes et moi j'ai été à la chasse. Et on a mangé des perdreaux rotis et du civet de ma façon, du civet de lièvre, entends-tu ? Car il y a des lièvres en Cochinchine, c'est très rare, mais il y en a, et j'ai eu la veine d'en tuer un. Ils ne sont pas bien gros par exemple, les perdrix sont très jolies, mais petites, tout cela est très bon. En revenant, notre voiture à buffles s'est démolie dans la forêt sur un tronc d'arbre et nous sommes restés en plan ; il a fallu la raccommoder sur place, de sorte



que j'ai failli arriver après le départ du courrier. Je suis obligé de me presser un peu pour cela. Je voudrais écrire à Charles pour le remercier de ses journaux qu'il m'a envoyés, mais ce n'est pas encore assez. Envoyez- moi tout ce que vous trouvez dans les coins.

Ici à Baria, je n'ai que le *XIX^e Siècle* qu'on me prête. Je t'embrasse bien et ne m'oublie pas près des bons amis.

ROGET

Je me porte toujours mieux, je ne souffre que de la faim quand le déjeuner se fait attendre.



Baria, 21 Janvier 1881.

Mon cher Charles,

Je t'envoie à la hâte un petit mot pour te remercier de tes journaux et t'engager à persévérer dans cette voie. Tu ne saurais croire le plaisir que cela fait. J'arrive des bains de mer où j'ai passé trois jours ; j'ai tué un lièvre, ce qui est très rare ici, et des perdrix en masse ; nous avons fait un civet et l'avons arrosé de vieux Volney. Inutile de te dire que ce n'est pas le chasseur qui payait, mais nous avons pour administrateur en 1^{er} un Bourguignon et sa femme, tous deux charmants. Des huîtres, des langoustes, voire même, l'eau m'en vient encore à la bouche, *un chou* !

Tu ne saurais croire comme on devient gourmand ici, mais tu comprends que lorsque depuis trois mois on ne mange que de la viande, volaille ou gibier tout le temps, le moindre légume fait plaisir. Mes camarades qui ont plus de séjour aux colonies que moi, sont tellement dégoûtés de viande que souvent ils s'asseoient à table, mangent la soupe, et après, leur dîner est fini, ils me regardent faire. A la chasse dernièrement, j'ai trouvé très loin du cresson dans une mare. Tous les matins à présent, on envoie un homme ou deux (le fusil chargé, bien entendu) chercher du cresson à 4 kilomètres. Nous avons fait un jardin et nous avons des choux qui sont bien levés, des salades, des petits pois, des tomates et des haricots ; pour le mois prochain on en mangera. Tout cela pousse avec une rapidité prodigieuse, mais il faut arroser en masse ; c'est une rude corvée d'aller chercher l'eau. En ce moment je fais faire le tir aux deux compagnies, de sorte que je n'ai pas le temps d'aller à la chasse, j'attends avec impatience les munitions que je t'ai demandées, je serai bientôt à court. J'ai déjà pour Isabelle des oiseaux bleux bien empaillés et des ailes *idem*. Je les réussis assez bien maintenant, mais j'en ai beaucoup gâché. Quant à la peau de tigre, j'aurai du mal, car le propriétaire y tient joliment, et quelles dents il a, mes bons amis ! Je vous envoie ci-joint le portrait de mon petit domestique annamite qui me sert d'interprète ; il a écrit sur la feuille : " Bonjour, Madame ", pour Isabelle, et signé. Quoique je dessine très mal, on l'a trouvé ressemblant. Le curé de Dag-Dao a tué une belle tigresse avant-hier. Elle a trois mètres de long du museau au bout de la queue. J'ai été la voir à cheval et le cheval ne voulait pas passer là où on l'a écorchée.

J'embrasse bien ma nièce et vous deux aussi.

R.S.V.P.

ROGET.



Baria, 12 Février [1881]

Chère mère,

C'est un fils justement indigné qui t'écrit. Comment, cette fois ci avec ta lettre, je ne reçois pas un seul journal ! Rien ! pas même le « Voleur » ! Alors qu'est-ce que tu veux que je devienne ? Les cinq officiers du poste sont navrés de ne pas voir la suite de « La main coupée ». Et moi donc !!! Je te dirai que tu me juges trop peu sérieux pour lire *le Temps*. Veux-tu bien vite te dépêcher de me les envoyer tous. Tu sauras que je suis tellement sérieux ici, que j'apprends l'annamite et l'anglais, que j'étudie mes cours de S^t-Cyr pour me présenter à l'Ecole de Guerre à ma rentrée en France, et que je travaille tous les jours de 10 h. à 5 h. dans mon bureau, car j'ai un bureau magnifique. J'ai levé déjà les environs du poste, sur une jolie petite carte que je donnerai à l'Inspection Générale. Tu vois que je ne reste pas à rien faire et cela m'empêche de m'ennuyer. Il faut bien travailler ici, qu'est-ce qu'on ferait sans cela ? Je suis chargé de faire les cours aux sous-officiers du poste et j'en ai quatre qui veulent arriver officiers, de sorte que je les pousse aux mathématiques et par la même occasion cela m'oblige à les revoir pour mon compte personnel. Voilà mes occupations. La chasse ne marche plus en ce moment faute de cartouches. J'attends ton envoi avec une grande impatience. Ce que je crains c'est l'arrivée de ma nomination de lieutenant, qui pourrait me faire changer de poste, et je suis si bien ici que cela m'ennuierait beaucoup de m'en aller avant d'y avoir fait mes six mois, surtout pour rentrer à Saigon où on est ennuyé et où la vie coûte si cher. Tandis qu'ici on vit pour rien ; ce qui nous coûte le plus c'est le pain et le vin. Le pain est ici plus cher que la viande. Le bœuf coûte 12 sous le kg. et le pain 14 sous. Seulement nous sommes obligés de tenir table ouverte ; tout le monde qui passe vient s'installer chez nous, boit, mange et s'en va comme à l'auberge en nous disant : « Merci bien ». C'est l'habitude ; quand nous voyageons nous faisons de même. Du reste, Baria est un des plus beaux pays de la Cochinchine et le plus sain. Nous n'avons pas un seul malade en ce moment sur deux compagnies.

Il paraît qu'il n'y a que cinq capitaines de nommés, alors je ne passerai pas lieutenant cette fois ci encore. Ce sera pour la prochaine fois. Tant mieux, rien ne presse et je suis bien ici. Je suis allé voir un village près d'ici hier et j'ai été invité à dîner par un Chinois qui

est agent de la ferme d'opium, car tu sais qu'ici les Annamites fument l'opium comme chez nous le tabac, et il y a une régie et des entrepôts, et la contrebande est très surveillée par le Gouvernement. Ce Chinois a l'entrepôt de l'opium. J'ai mangé des cuisses de rat tapées au sel et au sucre, des pois germés, des crevettes toutes vivantes enivrées dans un vin de Bordeaux, et au moins de soixante plats différents, avec du riz en guise de pain et du vin de riz pour boisson. Tu penses si je me suis régalé. J'avais pour m'essuyer les mains une jolie petite serviette en papier de soie grande comme du papier à lettres, et pour manger, une belle petite cuiller en porcelaine, parce que j'étais trop maladroit pour manger avec les petits bâtonnets qu'on m'avait donnés, et en partant on a fait porter chez moi les petits bâtons comme souvenir et une langouste dans une belle tasse. Chez les Annamites on mange beaucoup moins proprement que chez les Chinois, aussi je n'ai pas pu encore me décider à y goûter (1). C'est le poisson, le poulet et le riz qui font les frais de leur festin. Pour 20 sous, six personnes de chez eux peuvent se régaler à mort. Un poulet coûte de 2 sous à 12 sous suivant sa taille, une perdrix 10 sous, un beau faisan 20 sous, un lièvre 30 sous, un chevreuil 7 ou 8 francs.

Tu vois que l'on peut se régaler de gibier, pour deux sous tu as ta charge de petites huîtres, une belle langouste vaut 8 sous. Mais en dehors de cela le reste coûte un prix fou ou plutôt tu n'en trouves pas, les légumes surtout. Enfin nos choux commencent à pommer dans le jardin, il y a un mois qu'on les a semés. J'ai repiqué des laitues il y a quinze jours et de l'escarole ; tout ça va être bientôt bon à manger et il faudra que tu m'envoies des graines de France ; tout pousse ici comme par enchantement, mais il n'y a que nous qui cultivions les légumes, pour les Annamites ils sont trop paresseux, le riz pousse tout seul, c'est ce qui leur convient.

Je t'embrasse bien.

ROGET

Remercie bien la famille de Kessel et M. de Givrey.

Il y a ici un lieutenant nommé Buvignier, c'est le fils du fameux Buvignier de Sarreguemines que tu connais.

(1) Ce n'est pas l'avis de tout le monde et personnellement j'ai toujours constaté une aussi grande propreté dans la confection des plats de la cuisine annamite que dans celle des plats de la cuisine chinoise.



Baria, le 1^{er} Mars 1881.

Chère mère,

J'ai reçu ta bonne lettre aujourd'hui avec un paquet de journaux, cela m'a fait bien plaisir et je ne puis que t'engager à continuer ainsi que Charles. Je t'envoie un petit croquis de la maison que j'habite au fort pour te donner une idée de ce que c'est que ces maisons qu'on appelle des cases. C'est tout en bois et en briques, le mur ne rejoint pas la toiture pour laisser circuler l'air. Je vais aussi recevoir les munitions que tu m'as annoncées et cela me fait bien plaisir car je ne puis plus aller à la chasse faute de capsules. Elles sont toutes gâtées, ce qui les fait rater. C'est l'humidité du pays qui en est cause. J'ai raté des coups superbes à cause de cela et dernièrement encore sur un bœuf sauvage mes cartouches ne sont pas parties. Ma santé est toujours très bonne, peut-être meilleure qu'en France. J'ai une vie tellement réglée, se coucher de bonne heure, manger toujours la même chose, boire du vin et de l'eau seulement, c'est très bon pour la santé. Mais on s'ennuierait beaucoup si on avait des goûts mondains car ici les soirées dansantes sont très rares, ainsi le Mardi-Gras nous n'avons pas eu de bal masqué à Baria, il n'y aurait eu que 4 danseuses et 6 danseurs, et sur les 4 danseuses il en a trois d'enceintes. A moins d'inviter les trois sœurs de S'Vincent de Paul tu vois qu'il n'y a pas moyen de danser. Mais à Saigon il y a bal à chaque instant, tu peux voir que je suis invité à tous, je t'envoie une carte d'invitation.

Je t'embrasse bien ainsi que Charles, Isabelle et la nièce.

Jules ROGET

J'ai écrit une grande lettre à René. Toutes mes amitiés à la famille de Kessel et aux amis Waltriny, de Crevoisier et M. de Givrey.



[Baria], 15 Mars 1881.

Mon cher Charles,

Au reçu de ta dernière lettre, je me suis trouvé dans un grand embarras. Je ne voulais pas t'expédier des saletés, et d'un autre côté, je me suis dit : si je ne lui envoie rien il va me traiter de sale carottier.

Or, quoi envoyer ? Baria est un village qui ressemble pour les ressources à Moûtiers ou à Homécourt. Par conséquent je ne puis t'envoyer aucun de ces jolis bibelots que l'on trouve pour rien à Saïgon, Cholon, Mytho ou Biên-hoa, tels qu'éventails, coffrets, ivoire travaillé, etc. Il y en a bien ici, mais cela ne se vend pas et cela ne se trouve que dans la maison des mandarins à qui on en a fait cadeau. Des oiseaux ici il n'en manque pas, mais voilà seulement qu'ils ont leur beau plumage (au mois de Mars) et tu penses qu'avant de réussir à les empailler convenablement j'en ai gâché bigrement. En outre comme je suis le seul chasseur des quatre officiers du poste, les premiers échantillons de faisans, d'argus, de paons ou de geais bleus m'ont été enlevés vivement. Je te dis tout cela pour t'expliquer que je ne t'envoie que des échantillons et que ce n'est pas ma faute. Laisse-moi le temps et je t'enverrai une caisse sérieuse de jolies choses que je ne puis me procurer dans ce pays sauvage. J'ai bien quelques jolis oiseaux, mais je ne puis te les envoyer, ils sont trop encombrants, et j'ai été pris à l'improviste par ta lettre. Je t'envoie quelques morceaux de geai bleu, coq sauvage, argus, martin-pêcheur, paon, une griffe de tigre (je ne peux pas la faire monter ici, il n'y a pas de bijoutier), un dent de rhinocéros, du thé mandarin, de l'odeur que les Chinois regardent comme souveraine contre les maux de tête, de l'encre de Chine 1^{ère} qualité, 2 cuillères à soupe chinoises, des petites tasses à liqueur pour boire le vin de riz, et des feuilles d'arbres enluminées. C'est tout ce que mon ami A-tho a voulu me céder, quoiqu'il n'en vende pas et seulement parce que nous sommes grands amis. J'aurais pu t'envoyer autre chose de plus grand, des cornes par exemple, voire même une tête d'éléphant ou un caïman empaillé, un vautour à tête chauve, un paon ou un calao, mais pense que je suis obligé d'envoyer cela à 18 kilomètres par un homme à cheval qui le remet lui-même à un bateau pour Saïgon. Réfléchis que je suis dans un pays tout à fait sauvage sur la frontière de l'Annam, du Bin-thuan et du pays des sauvages Moïs et Stiengs, loin des centres. Par exemple ce que je vais t'envoyer à la prochaine occasion c'est une collection de cravaches inusables en queues de raie et peau de rhinocéros, tu en auras jusqu'à la fin de tes jours, car cela ne s'use jamais.

Dis-moi quelles sont les plumes qui ont paru jolies pour que je les collectionne toutes pareilles. Les marabouts commencent à avoir des plumes ce mois ci.

Je t'embrasse ainsi qu'Isabelle et ma nièce.

ROGET.



[Baria], le 28 Mars 1881.

Ma chère mère.

Je crains bien que ma lettre du dernier courrier ne te soit pas parvenue à temps car je l'ai écrite un jour trop tard. Je me suis beaucoup amusé ce mois ci. J'ai tué un boa de 6 mètres de long, mais malheureusement je suis resté 3 jours absent et je n'ai pu le préparer tant il puait, il était pourri. Ta lettre de la dernière fois me faisait prévoir un malheur qui est arrivé. Ce pauvre Leloup ne pouvant payer ses pertes de jeu s'est empoisonné. Tout le monde en a été désolé à Saigon et des tas d'imbéciles qui ne lui auraient pas offert 20 francs pendant sa vie, protestaient de leur dévouement et disaient que s'il s'était adressé à eux ils lui auraient prêté cet argent. Il avait perdu 12.000 frs. Quand tu m'as dit qu'il s'adressait à ses parents, j'ai pensé qu'il devait être à bout tout à fait. Charles m'a écrit pour me demander des bibelots, je n'ai pu lui envoyer que des bêtises. Je suis dans un village où on ne trouve pas plus de jolies choses qu'on ne peut à Mouliers par exemple se procurer des articles de Paris, et je ne lui ai envoyé que quelques plumes. Voilà seulement le moment où les oiseaux ont leur beau plumage. Remercie bien M. Waltriny de sa lettre et dis-lui que par le prochain courrier il recevra une longue lettre de moi. J'ai été passer trois jours chez un pays, le Père Combalbert (1),

(1) R. P. Combalbert (Jean-Ferdinand), né le 3 Décembre 1852 à Lafrançaise (Tarn-et-Garonne). Ordonné prêtre le 22 Septembre 1877. Parti en Cochinchine Occidentale le 27 Décembre 1877. Décédé à Saigon le 22 Juin 1906.

C'est certainement par erreur que le nom du P. Combalbert est cité ici. Le P. Combalbert n'était pas, comme on peut le voir, un compatriote du Lieutenant Roget, il n'était pas originaire de Mirecourt, et il n'était pas en Cochinchine depuis dix-sept ans. Les compatriotes du Lieutenant Roget, et par la j'entends les missionnaires originaires des diocèses de Nancy et de Saint-Dié, étaient très nombreux à cette époque dans la Mission de Saigon. Mais celui que le Lieutenant veut désigner est certainement le Père Errard, Jules-Jean-Baptiste, né à Vomécourt (Vosges), le 21 Novembre 1838, parti de Paris le 16 Juillet 1863 pour la Cochinchine ("Voilà 17 ans qu'il est ici"),... «il s'entendait à la construction ;... en 1865, il fut chargé du district de Biên-Hoà et y bâtit trois églises ; ... transféré à Ba-ria, où il devait rester de 1884 à 1887, il y éleva encore une belle église...» Obligé de revenir en France pour cause de santé, y mourut le 15 Août 1891, à Forcelles (Meurthe-et-Moselle,) (D'après *Mémorial de la Société des Missions Étrangères*, par A. Launay, 2^e partie, p. 228) [Note du Rédacteur du Bulletin].

à la mission de Dag-Dao. Il est de Mirecourt. Voilà 17 ans qu'il est ici. C'est le plus beau pays de chasse d'ici. J'ai tué deux cerfs le même jour, le plus petit exigeait quatre hommes pour le porter. Je lui ai porté une boîte de beurre salé, il n'en avait pas mangé depuis 3 ans, mais lui m'a fait manger des fruits délicieux qu'il cultive dans son jardin. Des mangues surtout qui surpassent comme goût tout ce que tu peux imaginer de bon. Je suis fourré ici en plein dans les curés, au grand scandale de mes amis les républicains ultrà, mais je me moque pas mal de ce qu'ils peuvent dire. Ce sont les seuls individus intelligents et c'est par eux seulement que l'on peut arriver à connaître un peu les mœurs du pays, car tous les Annamites qui nous entourent sont des gens civilisés par notre frottement. Je commence à parler un peu, assez pour me faire comprendre d'eux, je sais manger convenablement avec les deux petits bâtons qui remplacent la fourchette et la cuiller ; je mange le riz avec cela très bien, je connais la politesse annamite. Ainsi quelque chose qui les choque c'est de nous voir entrer chez eux avec nos souliers, alors maintenant je retire toujours mes bottines à la porte (1), je m'assois sans rien dire, j'avale ma tasse de thé et je fume ma cigarette en silence ; au bout d'un quart d'heure seulement je dis : Comment vas-tu ? — Bien Merci ! — Et ton père ? — Bien aussi. Jamais on ne doit parler des femmes de la maison. Elles sont censées ne pas exister, on ne leur parle pas et on ne les regarde pas, à moins qu'on ne soit leur parent, ce serait grossier. Et puis je mange de tous leurs plats sans avoir l'air dégoûté. Cela leur fait plaisir. Du reste dans les maisons riches tout est beau et propre. Je couche par terre sur les nattes et je m'endors avec un petit morceau de bois sous la tête, ce qui dans ce pays chaud est bien plus sain que le lit qui vous fait dormir dans un bain de sueur. Ma santé est toujours la même ; j'attribue cela au grand exercice que je prends, bains, cheval, marche, etc. J'ai

(1) Les Annamites ne se servent pas de chaises. Ils s'assoient à la façon des tailleurs, sur une estrade en planches recouverte d'une natte, ou, si le bois est de prix, laissée toute nue. Mais, d'une façon ou de l'autre, avant de s'asseoir et de remonter les pieds sur l'estrade, ils laissent à terre, quand ils en portent, les légères babouches ou les socques en bois qui leur servent de chaussures. C'est à cet usage que doit faire allusion le Lieutenant Roget. L'usage de porter des chaussures européennes est venu bousculer ces vieux usages. Mais il est encore impoli de marcher avec des chaussures sur un endroit recouvert de nattes. Les Annamites, arrives là, quittent leurs babouches [*Note du Rédacteur*].

toujours un appétit féroce et je mange mon bifteck d'une livre à déjeuner sans le sentir passer. Aussi c'est à peine si j'ai maigri et je suis plus vigoureux qu'en France. Je marche comme un dératé et quand je rentre éreinté, après que j'ai bien mangé, je dors 24 heures sans broncher. J'étonne tous mes camarades qui ne peuvent pas se promener 10 minutes sans être forcés de rentrer pour changer de chemise.

Ainsi, ma bonne mère, rassure-toi sur mon compte, je suis aussi bien qu'il est possible, et si ce n'était l'éloignement de tous ceux que j'aime, je voudrais rester dix ans ici.

Je t'embrasse bien.

ROGET



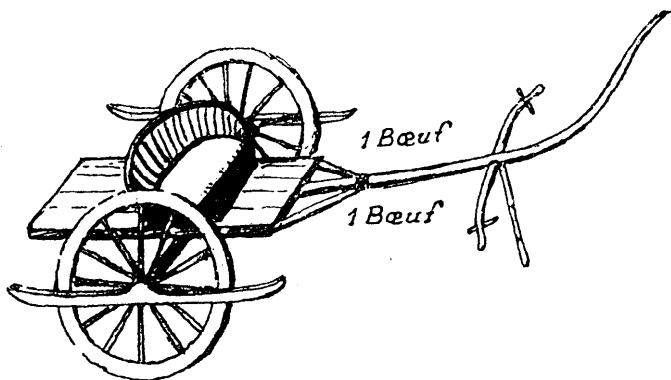
Bària, Mardi 12 Avril.

Jour de la S^t Jules 1881.

Chère mère,

J'ai écrit ces jours-ci une longue lettre à M. Waltriny. Tu vois que j'ai fait des efforts pour vaincre ma paresse, huit pages ! Pense un peu ! Je me porte toujours comme le Pont-Neuf ; du reste depuis le 1^{er} Décembre il n'y a qu'un homme de mort dans tout le régiment, sur 1.900 hommes, tu vois que ce n'est rien. Il n'y a que mon ami Tas-sart qui ait eu un peu les fièvres depuis notre arrivée. Tu te rappelles ce lieutenant blond à qui tu trouvais l'air si distingué. Hyppolyte est toujours mon fidèle serviteur. Le Caporal Demefve, qui est de Joeuf, se porte aussi très bien. Tu pourras le dire aux Kieffer qui le diront chez lui. Ainsi tu peux te rassurer. Je viens d'acheter deux bœufs pour 60 francs la paire. Ils trottent très vite et j'ai une petite voiture qu'on me prête avec laquelle je vais faire des tournées. J'aurais bien acheté des chevaux, mais c'est 150 frs pièce au moins, et les bœufs je les vendrai quand je voudrais ; en outre ils ne me coûtent rien à nourrir, je les lâche dans le fort, ils mangent l'herbe des remparts et je les attelle avec deux bouts de corde. Tu vois que ce n'est pas

compliqué. Je me fais faire des petites voitures eu miniature, des joujoux que je rapporterai en France comme curiosité. Elles sont tout à fait pareilles aux grandes dont on se sert.



Voilà ce que c'est que le tilbury à bœufs, tu vois, il n'y a qu'un petit siège pour deux personnes, le conducteur annamite s'assoit à vos pieds sur le timon. Dans tout cela il n'y a pas un clou, rien que du bois.



Baria, 25 Avril 1881.

Chère mère,

J'allais laisser partir le courrier sans t'avoir écrit, quand heureusement on m'a prévenu que c'était ce soir la dernière levée. Je n'ai pas grand' chose à te raconter cette fois-ci, je n'ai pas bougé du fort depuis quinze jours, à chaque instant on nous écrivait que le Général venait, qu'il était sur le point de faire une visite dans les postes. Alors je n'osais plus m'absenter, mais il a changé d'idée, paraît-il. Les seuls événements ont été la désertion de deux mauvais sujets de troupiers et leur capture deux jours après. Ces malheureux étaient sur le point de franchir la frontière de la Cochinchine et de s'engager dans un pays absolument sauvage, sans armes, sans argent ni provisions, quand je les ai rattrapés, heureusement pour eux. Si je n'étais pas arrivé à temps ils auraient infailliblement péri de misère, à moins qu'ils n'aient été dévorés par le tigre ou assommés par les sauvages Moïs

qu'ils auraient insultés ou volés pour manger. Ils se sont sauvés de la prison où ils étaient enfermés, à 10 heures du matin, et à 8 heures du soir ils étaient arrivés à un village de la frontière, à 45 km. de Baria. Faire une trotte pareille sous le soleil de midi, de braves soldats en seraient morts vingt fois, mais ces canailles ont l'âme chevillée au corps. A 2 heures du matin un Annamite est venu à cheval m'en prévenir. J'ai enfourché un cheval et à 7 heures du matin j'étais là. Ils n'ont pas voulu m'obéir naturellement, sans cependant me manquer de respect, mais la rivière était là et pas de bateau pour filer de l'autre côté. Du reste j'avais mon revolver, s'ils m'avaient insulté ; je les fait empoigner par les Annamites qui se sont mis à trente contre eux, et après une bataille acharnée, force est restée à la loi. Je les ai fait ficeler comme des saucisses et on les a rapportés à Baria attachés par les quatre pattes et suspendus à des bâtons comme des veaux qu'on mène au marché, puisqu'ils refusaient de faire un pas. Les malheureux, ils croyaient faire fortune au Tonkin ou dans l'Annam. Je puis dire que je leur ai sauvé la vie bien malgré eux. Et voilà tout. La chaleur devient plus accablante tous les jours, c'est signe que la saison des pluies s'avance ; je crois que je resterai encore deux mois ici, du reste, je m'y trouve toujours très bien et ne demande qu'à y rester le plus longtemps possible. Je ne sais plus quoi donner à manger à mes bœufs, l'herbe est sèche comme de l'amadou, les arachides sont hors de prix, deux piastres la voiture. On attend la pluie avec impatience. Six mois sans en voir, c'est long. La vie est toujours la même. Le Capitaine s'en va à l'hôpital le 1^{er} Mai, nous allons rester au fort tous seuls, Raynaud et moi, comme officiers. A propos, ils ne se décident pas vite au Ministère à faire une promotion de lieutenants, depuis le mois d'Août dernier il n'y en a pas eu de nommés. Ils font de fameuses économies ; aussi je compte passer à la première qui va être très forte. On parle d'une quantité énorme de projets de lois sur nous, on veut augmenter la solde, ils feront rudement bien. J'ai reçu la photographie de ma nièce. Elle me ressemble d'une manière extraordinaire, comme un chou à un navet, tous légumes, tous Roget. J'ai écrit à M. Waltriny et aux de Kessel, aussi j'étais bien en retard avec ces bons amis qui veulent bien s'intéresser à mes nouvelles.

Je t'embrasse bien.

ROGET



[Baria], 1^{er} Juin 1881.

Mon cher Charles,

Je suis nommé lieutenant à la 5^e C^{ie} 4^e Régiment, qui est en ce moment à bord de l'*Annamite* à destination du Tong-Kin. Tu penses si je suis content d'aller voir ce pays entièrement neuf, où si peu d'Européens ont pénétré jusqu'ici. Le point de vue pécuniaire seul m'ennuie, parce que là-bas on a beaucoup de dépenses à faire. On vit encore plus luxueusement qu'en Cochinchine et il paraît que le gibier de là-bas ne connaît pas le bruit du fusil. Quelles nopes ! Ici malgré les pluies je chasse beaucoup ; j'ai tué deux bœufs dont un à bosse et à queue de cheval. Mon capitaine qui est en ménage est au désespoir de me perdre, je lui fournissais au moins 10 kgs de viande par semaine. Pour moi j'en suis dégoûté et donnerais tous les chevreuils de Baria pour un gigot de mouton. Trop de gibier, trop, trop ! Maintenant je connais la chasse et les bons endroits, j'ai ma voiture à bœuf, mon boy de chasse et tout ; aussi je tue tout ce que je veux. Je rentre souvent avec un chevreuil ou deux et 3 ou 4 coqs et poules sauvages, après 24 ou 36 heures d'absence, mais je suis tout à fait Annamite, je mange comme eux et je marche comme eux, avec 36° de chaleur à l'ombre et mon fusil sur le dos avec 30 cartouches, et ça pèse dans ce pays ci, faut voir ! Tandis qu'au Tong-Kin il y fait très bon, on voit de la neige et on fait du feu dans des cheminées, on mange des fraises tout comme en France. C'est Nice en un mot (1). Et puis j'aurai vu deux pays, la Cochinchine et le Tong-Kin. Je ne voulais t'écrire que quatre pages parce que c'est ma dernière feuille de papier à lettres, mais l'abondance des matières me force à continuer. Toute ma promotion est passée du même coup à la lieutenance. Les uns au choix, les autres à l'ancienneté ; moi qui avait le n° 12 au choix je suis passé à l'ancienneté ; celui qui avait 14 est passé au choix deux rangs après moi. Beaucoup se sont trouvés avoir le tour au choix et à l'ancienneté en même temps. C'était une vraie farce. Le hasard a tout fait. Nous avons été proposés presque tous d'après notre numéro de sortie de l'Ecole, sauf 4 ou 5 qui ne l'ont pas été du tout, et nous sommes passés tous

(1) Le Lieutenant Roget s'apercevra plus tard que son enthousiasme des premiers jours était quelque peu exagéré.

ainsi. Je ne crois pas qu'il y ait de mes camarades de la guerre qui soient déjà sur le tableau. Je serai d'autant plus content d'être au Tong-Kin que l'année prochaine on dit qu'au printemps la conquête se fera et alors pour le coup de chien je serai des premiers à marcher, et comme je vais rester maintenant encore 24 mois là-bas je pourrais être proposé pour capitaine en rentrant si j'ai de la chance, sinon je crois que je ne resterai guère lieutenant plus de quatre ans, surtout si on dédouble les régiments (1). Mais tout cela ce ne sont que des châteaux au Tong-Kin (ou en Espagne, comme tu voudras). Je t'ai envoyé une botte de petites saletés, mais tu ne sais pas que le Tong-Kin est le pays où l'on fait ces jolis bois incrustés de nacre si artistement. Alors, attention à toi, je t'en rapporte pour 10.000 frs, surtout si on fait campagne, mais tu paieras la Douane. Je te donnerai mon adresse par le prochain courrier, je ne suis pas encore sûr d'aller là-bas et en outre il y a trois postes : Ha-noï, la capitale ; Hai-phong et Qui-nhon (2). Envoie toujours des journaux à Saigon où je vais aller attendre le bateau. Je suis tout couvert de petits boutons rouges qu'on appelle des bourbouilles et j'en jure comme un damné, tant cela démange. Oh, les moustiques ! Quelle race !

J'ai tué une petite panthère noire qui m'a étranglé un chien et j'ai tiré mais en vain trois coups de fusil Gras à un rhinocéros qui se roulait dans la vase de l'autre côté de l'arroyo de Baria. J'ai touché 50 frs pour la panthère. Mais je les ai distribués aux Annamites qui m'avaient conduit, aussi on vient me chercher à tout moment. Je t'embrasse, toi, Isabelle et ma nièce.

ROGET.



Baria, le 1^{er} Juin [1881.]

Ma chère mère,

Me voilà donc lieutenant et qui plus est nommé lieutenant dans une compagnie qui vient de partir de Toulon pour le Tong-Kin ; comme ils sont obligés de passer à Saigon, je les prendrai là et je les suivrai

(1) Le dédoublement des 4 régiments d'Infanterie de Marine n'eut lieu qu'en 1890 (Décret organique du 1^{er} Mars 1890).

(2) Nous entretenions à cette époque deux consuls au Tonkin, un à Haiphong et un à Hanoi, et un en Annam à Qui-Nhon.

au Tong-Kin. Quelle chance j'ai ! Vois-tu un peu : aller dans un beau pays où il ne fait guère plus chaud qu'à Nice, au lieu de la Cochinchine où l'on commence à cuire dans la vapeur comme un canard dans son jus et où il pleut tout le temps à présent, tandis qu'au Tong-Kin on y voit quelquefois de la neige et on y mange des fraises. Il faut m'envoyer de la graine de radis et des pois ridés. Ici depuis le mois dernier les jardins sont finis. Il pleut tout le temps. On fait les semis en Novembre pour récolter en Février. Nous n'avons plus que des tomates et des haricots, les choux et la salade sont finis. Mais les ananas et les mangues sont dans leur plein ; j'en mange toute la journée. Un gros ananas coûte deux sous, un petit un sou. Si je pouvais t'en envoyer, je t'en enverrai un sac plein. Mais tout cela se gâterait en route. Il y a aussi des letchis, espèce de prune dans une coquille, et des pommes-canelles. Tout ça est délicieux, mais l'eau tombe constamment à seaux, aussi tout est vert comme un plat d'épinards. En huit jours des endroits secs comme un balai de chiendent ont poussé de l'herbe plus haut que les genoux. Ça s'est fait comme par miracle. Tout le monde m'appelle veinard d'aller au Tong-Kin. Moi je suis content de ne plus avoir si chaud, car j'ai des petits boutons par tout le corps qui me démangent ! C'est pis que la gale. Tous les Français en ont. On est rouge comme un homard cuit, excepté à la figure et aux mains. Il paraît que ça dure deux ou trois mois, et je gratte ! je gratte ! On appelle cela ici des bourbouilles. C'est le sang qui est bon, dit-on, il paraît que c'est signe de santé et qu'on n'est pas anémié. Tu dis que tu n'es pas contente que je sois passé à l'ancienneté, mais toute la promotion de St-Cyr est passé ensemble et comme nous étions presque tous proposés au choix, on a pour ainsi dire tiré au sort. C'est mon rang de sortie de St-Cyr qui m'a fait passer à l'ancienneté, si j'avais eu un plus mauvais rang je serais passé au choix, parce que j'aurais été moins ancien. Cela ne signifie rien du tout, puisque j'ai été proposé avec le N° 12, c'est l'essentiel. Tu vas voir mes camarades de la Ligne tirer la langue après leur galon de lieutenant et moi dans quatre ans je serai capitaine, s'il y a encore une Infanterie de Marine, et ce n'est que justice. Il faut bien qu'on nous dédommage des dangers que nous courons et des souffrances que nous éprouvons. Voilà ce qu'il faut dire aux nigauds, maman, mais pour ton compte personnel n'en crois rien du tout, nous sommes ici dans un des plus beaux pays du monde, où la santé est actuellement très bonne, où la vie est confortable, grâce à notre solde qui est plus forte — 333 frs. par

mois, — où j'ai des plaisirs de chasse et d'excursions comme ils n'en auront jamais, d'où je rapporterai des souvenirs pour le restant de ma vie, et où enfin j'aurai vu ce qu'on ne voit ni dans les belles garnisons de Brives-la-Gaillarde ni à Pont-à-Mousson. Quant à mes souffrances, j'en ai une : c'est que le dos me démange et que je n'ai personne pour me gratter, parce que mon petit boy est couché à cette heure ci. Il est onze heures du soir et on commence à respirer un peu, ce qui me permet de t'écrire plus longtemps. Il paraît que Maurice de Bazelaire se marie ; si je savais où il est je lui écrirais, car c'est un charmant garçon que j'aime beaucoup. Si tu peux le lui faire dire, fais-le. Je n'ai plus de papier à lettre, alors je suis obligé de t'écrire là-dessus, car il n'y en a pas à Baria. J'ai encore tué deux bœufs sauvages, et le jour où j'ai su que j'étais lieutenant, nous avons mangé un superbe filet de bœuf sauvage au Madère et bu le Champagne. Et voilà ! Philippe est désolé que je change de régiment, je ne peux pas l'emmener comme ordonnance, car je suis maintenant à la 5^e Compagnie du 4^e Régiment. Ecris-moi toujours à M. Roget, lieutenant au 4^e Régiment d'Infanterie de Marine, Saigon. Je te donnerai ma nouvelle adresse au Tong-Kin, quand je saurai où je vais, si c'est dans la capitale Ha-noï, ou à Hai-phong, ou à Quinhone, ce sont nos trois postes. Il y a deux compagnies à Ha-noï et une dans chacun des deux autres. Je pense donc m'embarquer à Saigon dans les premiers jours de Juillet et huit jours plus tard être arrivé au Tong-Kin. Le Tong-Kin touche au grand empire de la Chine, comme le duché de Luxembourg à la France. C'est un très beau pays moins chaud et moins marécageux que la Cochinchine et nous allons probablement l'occuper définitivement l'année prochaine. Jusqu'ici nous n'y avons que 3 postes, à peu près 500 hommes, sur le bord de la mer. Seulement tu n'auras plus qu'une lettre par mois car la poste ne passe qu'une fois par mois. Mais il y a beaucoup d'occasions par les navires de commerce.

Je t'embrasse de tout coeur.

La suite à bientôt.

ROGET



Baria, 30 Juin [1881].

Chère mère,

C'est demain matin définitivement que je quitte Baria. Ce n'est pas sans regret, j'ai passé là neuf bons mois que je me rappellerai toujours avec plaisir. J'ai manqué le dernier courrier parce que je suis allé passer huit jours dans le pays des Moïs. Je crois qu'après tes chasses que j'ai faites là, cela ne m'amusera plus guère de tirer des alouettes en France. Je suis tombé avec la voiture et j'ai cassé un chien de mon fusil. Mais comme je vais au Tong-Kin où je crois qu'il n'y a guère de chasse, je ne m'en inquiète guère, du reste je serai demain soir à Saigon où je pourrai le faire réparer. Grâce à t'exercice que j'ai pris je suis toujours fort et très bien portant tandis que mes camarades ont la fièvre et peu d'appétit. Cependant quand je suis revenu de la chasse, l'autre jour, ils ont ouvert des yeux, en voyant la voiture pleine de gibier, et pendant deux jours ils se sont régalez. Mais ici le gibier pourrit au bout de 24 heures, il a fallu donner un grand cerf et un chevreuil aux troupiers qui se sont régalez. On a salé un sanglier presque entier et j'avais encore un lièvre (rare ici), trois paons, dont on s'est bien régalez, on a acheté des truffes pour les farcir. Enfin toute la ville a eu de quoi se régaler. C'était l'évènement du jour. Le Capitaine Châtelain qui vient d'arriver pourra le dire en écrivant à sa famille. Il y avait aussi pas mal d'éléphants et de rhinocéros là-bas. Mais je crois qu'ils ont la peau trop dure pour mes balles, je n'ai pas pu en abattre quoique je les ai approchés de près dans ma voiture, mais ne crains plus que je ne me fasse dévorer. C'est fini, je pars demain. Jamais je n'oserai raconter en France les chasses que j'ai faites ici, on me traitera de menteur. Cependant le deuxième administrateur inscrivait hier sur son carnet de chasse la 139^e grosse bête qu'il a tuée ici, et il n'y est que depuis deux ans. C'est mon ami et de plus mon compatriote. Il est de la Meuse et sa femme aussi. De bien charmants amis et qui m'ont bien reçu, *M. Lebrun*. Le Tong-Kin où je vais est tout près de la Cochinchine, 6 jours de mer avec un bateau à vapeur et on y est. Il y a un bataillon actuellement et d'ici peu il y en aura deux ou trois, car on va l'occuper définitivement. C'est le pays de ces beaux meubles en bois noir incrustés de nacre que tu peux voir chez les marchands de bibelots, mais cela coûte horriblement cher. Cependant je tâcherai de m'en procurer quelques échantillons pour ton salon et pour celui

de Charles. En ce moment je règle mes affaires ici. Je vends tout mon bibelot et je paye les Chinois qui sont nos fournisseurs. Quand je me serai remonté à Saigon de pantalons blancs, de chaussettes et de bottines, je n'aurai plus le sou. On est bien payé ici mais on dépense énormément. Sauf la nourriture tout est d'un prix fou. J'ai acheté ce matin un petit pot de colle, des clous et de la corde, il y en avait pour une piastre (5 frs 35). Tout de même ! Une bouteille de bière 2 frs, aussi je n'en bois guère. Et ce ne sont pas les Chinois les plus voleurs, ce sont les Français établis ici. Chez eux on ne trouve rien et tout est mauvais et hors de prix. Il n'y a pas un seul négociant consciencieux et bien monté. Se faire couper les cheveux et raser à Saigon, 2 frs 50. C'est un vol organisé. Aussi nous qui sommes les moins payés dans ce pays où le dernier commis venu ou garde-forestier touche 500 frs par mois, nous sommes obligés de compter, tandis qu'eux roulent carrosse et font des magots. Il faut voir comme ce pauvre pays est au pillage et mis en coupe réglée par tous ces diminutifs de fonctionnaires. Cela vous soulève le cœur et dégoûte des colonies. C'est la forêt de Bondy. Tous filous !

Je t'écirai de Saigon avant mon départ qui sera vers le 20 Juillet.

Je t'embrasse bien.

ROGET.

*
* * *

Saigon, le 19 Juillet [1881].

Ma chère mère,

Je suis en ce moment à Saigon, je ne dois prendre le bateau pour le Tong-Kin que le 26. Je vais à la capitale *Ha-noï*, ainsi maintenant c'est là qu'il faudra m'écrire. Depuis que je suis à Saigon je ne cesse de mouiller des chemises, aussi je regrette bien Baria. Ici il y a eu un très beau 14 Juillet ; la fête a été très gaie pour tout le monde, sauf pour moi qui ai été commandé pour le piquet de surveillance de la ville et qui ai passé tout mon temps à envoyer des patrouilles au lieu d'aller au bal du Gouvernement. Enfin je n'ai plus que huit jours à passer ici et ce sera fini pour la Cochinchine. J'ai un nouveau capitaine très gentil, M. Guilloteau, 31 ans, charmant homme, très affable avec moi. Ici il y a beaucoup de service à faire. J'ai été voir juger aujourd'hui au conseil de guerre ; les deux malheureux qui ont

déserté ont passé en jugement et ont été condamnés à 5 ans de travaux forcés.

Tu vois qu'on ne plaisante pas ici avec la discipline. Je vais à l'exercice, je n'ai pas le temps de t'en écrire plus. Mais je t'écirai par le courrier anglais.

Je t'embrasse.

ROGET.

* * *

Saigon 28 Juillet 1881.

Ma chère mère,

Aujourd'hui 28 Juillet j'embarque sur le bateau le *Drack* (1) pour Ha-noï au Tonquin. Je t'envoie vite un petit mot au milieu du tracas des malles pour te dire que je me porte admirablement et que je vais embarquer à 7 heures. J'ai été logé ici tout le temps par mon ami Tassart qui a été très gentil. Je lui ai donné de belles cornes de bœuf et de cerf et des arcs. Je voudrais bien que tu m'envoie des chaussettes par la poste comme échantillon. Je n'en ai pas encore assez. A partir d'aujourd'hui tu n'auras plus guère mes lettres qu'une tous les mois. Il ne faut pas t'étonner.

Adieu je n'ai pas le temps d'en dire plus.

ROGET.

* * *

Hanoï, le 10 Août 1881.

Ma chère mère.

Nous voici arrivés à Hanoï après un voyage des plus curieux que je vais te raconter en détail, car il y a bien longtemps que tu n'as reçu une longue lettre de moi. Nous sommes donc partis de Saigon le 28 à midi et nous avons pris avec le navire la même route que pour aller en France, mais nous avons tourné du mauvais côté et

(1) Le *Drac* (et non *Drack*), transport de 175 chevaux, armé de 4 canons et monté par 117 hommes d'équipage. Le *Drac* est un affluent de la rive gauche de l'Isère.

nous nous sommes dirigés sur les côtes de l'Annam. Avec notre petit navire de guerre (1) les soldats étaient couchés les uns sur les autres comme un troupeau de moutons et nous-mêmes n'étions guère mieux. Pour comble de bonheur la mer s'est mise à grossir et nous à danser comme dans une balançoire. Tout le monde a le mal de mer. Enfin après deux jours nous arrivons à Qui-nhon (2), port de l'Annam où on avait du monde à débarquer, moi je n'avais pas eu le mal de mer, mais la chaleur était si forte que j'étais ravi à l'idée de prendre un bain de mer. Nous sommes descendus à terre dans un bien vilain endroit. J'ai été voir là les deux officiers du poste qui s'embêtent, et M. et M^{me} de Verneville (3), la pauvre petite femme est enceinte et c'est 12 seule Européenne du poste. Elle doit s'en-nuyer à périr, quant à son mari il tue des éléphants et des tigres en quantité, et ça l'occupe. Nous avons à bord 36 degrés de chaleur dans nos chambres. Et à terre 38, tu vois d'ici. J'ai fondu littéralement. Mes pauvres petits chiens faisaient peine à voir, ils tiraient des langues comme le bras. Le lendemain matin nous repartons et après deux jours de beau temps nous entrons dans le golfe du Tong-Quin. Les deux postes que nous avons ici sont Haiphong et Hanoï tous les deux sur les bords d'un grand fleuve qu'on appelle le Fleuve Rouge parce que son eau est aussi rouge que de la brique. A son entrée dans la mer il y a, à un endroit, une barre qui est très difficile à passer même à marée haute, nous nous lançons dessus à toute vapeur, mais il n'y a pas assez d'eau, nous nous enfonçons dans la boue, il faut faire machine en arrière, et on remet notre entrée dans le fleuve au lendemain quand il y aura plus d'eau. Une journée de perdue. Quoi faire ? Il est six heures du matin, alors au lieu de nous arrêter là nous allons dans une jolie petite baie où il y a toujours des pirates chinois qui montés sur de gros bateaux pillent continuellement les pauvres pêcheurs et habitants de la côte. Ils prennent les femmes et les enfants pour en faire des esclaves. Si nous pouvions en pincer quelques-uns et leur envoyer quelques obus avec nos gros canons, ça serait une bonne affaire, mais notre bâtiment est déjà signalé et quand nous arrivons dans la baie ils ont tous disparu dans tous les

(1) Le *Drac*.

(2) Port de l'Annam où nous avons à cette époque un Consul avec une garde d'une compagnie d'Infanterie de Marine.

(3) M. de Verneville, à cette époque Consul de France à Qui-Nhon, Devint plus tard Résident Supérieur au Cambodge.

petits recoins de la terre, et il ne reste que quelques barques qui n'ont pas de canons et qui ont l'air tout à fait honnête. Nous descendons dans un village et nous prenons un bon bain de mer en admirant le paysage qui est des plus curieux. Ce sont des rochers dans la mer qui ressemblent à des champignons et il y en a des rangées à perte de vue, jamais je n'avais rien vu d'aussi pittoresque. Enfin le lendemain nous repartons et nous arrivons à passer la barre, notre navire s'arrête à quelques cents mètres d'Haiphong. Là on mouille car le *Drack* ne peut aller plus loin. La Concession française se compose d'une vingtaine de maisons blanches, je retrouve là des amis et même des dames de ma connaissance, la femme du Docteur, celle du Commissaire de Marine, etc. Nous faisons un bon dîner avec les officiers du poste qui sont contents de rentrer en France, nous laissons là la compagnie et les 5 officiers qui viennent les relever, et mon capitaine, mon sous-lieutenant et moi, sommes embarqués avec la compagnie sur une petite chaloupe chinoise qui va nous remonter le fleuve. Tout l'équipage est chinois et, je suppose, un peu pirate, le capitaine est un Grec, un vieux Frère de la Côte qui est resté ici après l'expédition de Dupuis. (1) Enfin après avoir remonté le Fleuve Rouge pendant douze heures nous voici arrivés à Hanoï le 4 Août. La Concession est devant nous. On aperçoit une caserne au bord de l'eau et de grandes maisons blanches perdues dans la verdure. C'est le Consulat, la maison des officiers, la Douane, les maisons des employés, etc.

Ça a très bonne mine, c'est bien plus joli qu'en Cochinchine et il fait beaucoup moins chaud. Ici nous n'avons guère que 30° et 25° le matin, et il y a les quatre saisons comme eu France, en Décembre et en Janvier on fait du feu, il y a des cheminées dans les maisons. Comme il n'y a pas assez de place dans la maison des officiers pour me loger je suis chez un Chinois, un gros négociant en riz et en thé. Je demeure au premier. C'est M. Koaoki, mon propriétaire, un homme très aimable et qui a très bonne mine avec ses beaux habits de soie bleue et sa belle queue qui lui descend jusqu'aux talons. Il est très

(1) Probablement M. Georges Vlavianos qui avait servi dans le corps franco-chinois de Tche-Kiang sous MM. Giquel et d'Aiguebelle, et qui plus tard se mit sous les ordres de Dupuis. Cf. Hippolyte Gautier : *Les Français au Tonkin*, p. 84, note (2).

Il fut autorisé par le Général Bouët à lever une troupe de Pavillons-Jaunes qui forma bientôt un petit bataillon. Malheureusement ces Chinois auxiliaires devaient rendre des services à peu près négatifs. — Cf. Lehautcourt : *Op. cit.* p. 319.

riche. Ici il y a un commandant, c'est M. de Vouigny, il nous a très bien reçus, mais je suis le seul St-Cyrien sur huit officiers. J'ai été voir le consul, M. de Kergaradec, (1) et sa charmante femme, une vraie beauté, et très distinguée. Jusqu'ici c'est la seule Européenne de Hanoï. Je viens d'aller visiter la ville annamite, elle est immense, il y a au moins deux cent mille habitants, mais c'est bien plus curieux que la Cochinchine. Les mœurs ne sont pas changées du tout, car ici les Français ne sont pas les maîtres, ils sont chez eux, et nous ne sommes ici que pour surveiller le commerce, et il n'y en a pas avec la France, et pour protéger notre Consul. Mais j'espère que nous nous emparerons bientôt de tout cela. C'est bien plus sain et bien plus riche que la Cochinchine, à ma première lettre de grands détails sur la ville, les crépons de soie, les belles incrustations de nacre, etc., etc.

Je t'embrasse bien.

ROGET.



Ha-noï, 6 Septembre 1881.

Mon cher Charles,

Voilà bien longtemps que je n'ai donné signe de vie pour toi, il est vrai que de ton côté tu ne t'es pas mis en frais de timbres-poste, mais enfin, malgré la température de 33 degrés dont je jouis en ce moment (9 heures du soir), je me décide à t'envoyer des nouvelles du Tonquin et puisque j'y suis (et qu'il fait trop chaud pour dormir), je vais t'envoyer un petit volume. Me voici donc dans un vrai pays sauvage, oh ! mais là, tout ce qu'il y a de plus sauvage, ce n'est plus ici comme en Cochinchine où les petits Annamites chantaient « l'Amant d'Amanda » (2) dans les rues et où les jeunes beautés se parfumaient à l'oppoponax. Ici c'est du vrai sauvage, on y voit des vrais mandarins, des vrais

(1) M. Le Jumeau de Kergaradec, Lieutenant de vaisseau, né en 1841, était Consul à Hanoï. Il fut un des premiers qui étudia la navigabilité du Fleuve Rouge dans une reconnaissance faite à bord d'un canot à vapeur, en Novembre 1876, et le 1^{er} Janvier 1877 il parvenait à Laokay.

(2) Chanson de café-concert datant du Second Empire, qui se chantait encore à cette époque.

pirates, des vraies pagodes, des vrais lépreux, enfin tout ce qui peut constituer la sauvagerie en Asie.

Je ne veux pas te raconter mon voyage de Saïgon ici ; une traversée de huit jours qui n'a eu d'autres incidents qu'une chasse aux pirates où on n'a trouvé aucun pirate, et la rencontre d'un de tes anciens camarades du fort de Villers, M. Sorel, Capitaine du Génie, qui te dit bien des choses. Tu sais, ou tu ne sais pas, que Ha-noï la Capitale du Tonquin se trouve sur un très grand fleuve, le Sông Koï ou Fleuve Rouge, c'est la fameuse route du commerce pour le centre de la Chine : la province de Yu-nan. Nous n'avons ici qu'une petite concession avec quelques maisons, la nôtre (Mess des officiers), celle du Consul, la Douane et l'Hôpital. Voilà tout. Le commerce se compose de deux maisons allemandes, une anglaise et une centaine de Chinoises. Quant à la France, elle est représentée, comme dans toutes les colonies, par deux infimes mastroquets. Le commerce français dans tous ces pays ci donne une piètre opinion de lui, il n'envoie que des Frères de la Côte (1) qui font tous un trou dans la lune quand ils ont fait assez de dupes, ou qui se livrent à une foule d'industries plus ou moins licites. Ainsi dernièrement encore il en est passé trois dont l'un s'appelle M. de Villeroi (2), s'il te plaît, et qui allaient au Yunan rejoindre les rebelles chinois avec une pacotille d'armes et une bande de Malais, dans le but avoué de faire une petite opération de piraterie au milieu de ces troubles. Espérons qu'ils y laisseront leur peau. Et cependant si une maison sérieuse voulait envoyer ici un individu intelligent avec des capitaux, quelle fortune il y aurait à faire ! Et

(1) Frère de la Côte. — Nom générique par lequel on désignait aux XVI^e et XVII^e siècles les bandes de flibustiers et de boucaniers qui écumaient la mer des Antilles et faisaient surtout la chasse aux riches galions espagnols. Ces bandes composées d'Européens de toutes nations s'étaient établies à l'île de la tortue au Nord de l'île de Saint Domingue.

(2) Déjà en 1870 MM. Villeroy d'Augis et Courtin avaient remonté la Rivière Claire jusqu'auprès de Vang-Giam, avec l'intention d'aller au Yunnan, mais les Pavillons-Noirs les forçaient à la retraite après avoir blessé un de leurs hommes d'escorte, et M. Courtin succombait pendant le retour vers le Sông-Koi. (Cf. Lehautcourt : *Op. cit.*, vol. 1, p. 197.)

Le Villeroi dont il est question ici est le même qui mourra dix ans plus tard sur l'île de Tioman auprès de Marie I^{er}, Roi des Sedangs le 15 Sept. 1890.

Villeroi, qui se paraît du nom d'Horace Villeroy d'Augis (qui était celui de sa mère), vint au Tonkin comme sergent d'Infanterie de Marine. Il était né le 7 Août 1855 à Lille (Nord). Cf. B. A. V. H. — 1927. Sean Marquet : Marie I^{er}, Roi des Sédangs (1888-1890), pp. 98 à 101.

pour des colons, quel sol fertile ! Tout y pousse tout seul, le riz donne deux récoltes par an et les indigènes ne sont pas paresseux. Ils travaillent courageusement quand on leur donne quelques sous. Mais j'en suis à me demander si c'est la peine d'occuper ce beau pays, quand nous l'aurons et qu'on s'y sentira protégé, il y viendra des Allemands, des Anglais, des Américains, beaucoup de Chinois, mais de Français point. Si, peut-être quelques banqueroutiers chassés de Cochinchine, et voilà tout.

Dans ces conditions, est-ce bien la peine de faire l'occupation ? Malgré la chaleur excessive il y a peu de malades chez les Européens, on a un hiver de quatre mois avec du feu dans sa cheminée et huit ou dix degrés au-dessus de zéro seulement. C'est ce qui empêche que l'on s'anémie.

Aussi le type est-il plus beau qu'en Cochinchine, la taille est plus élevée, le teint plus blanc et les traits plus réguliers. Il y a ici des femmes avec de beaux yeux noirs qui seraient beaux partout même en France, et ce qu'il y a de charmant, c'est que pour une modique somme variant de 50 à 500 francs tu peux les acheter et les épouser en toute propriété : ce qui est plus charmant encore, c'est que lorsque vous faites mauvais ménage, tu peux la revendre et quelquefois à bénéfice !

Un de mes prédécesseurs, mandarin à deux galons (1), comme on dit ici, n'avait pas moins de trois femmes. Son épouse légitime, la bonne de son épouse, et la bonne de la bonne. Il ne dépensait pas moins de 60 francs par mois pour son ménage, aussi avait-il un train de maison vraiment magnifique.

Un Annamite riche dépense ici 100 francs par mois pour sa maison en menant grand train ; 4 ou 5 domestiques, cheval, etc. Tu vois combien la vie est bon marché. Pour nous, c'est autre chose, il nous faut du vin, des conserves de France, des légumes, etc., toutes choses coûtant fort cher. Je me suis déjà promené quelque peu dans le pays qui est peuplé au delà de toute expression. C'est un vaste village, tu ne perds jamais de vue les habitations. Il y en a partout.

(1) Les Annamites désignent nos officiers par les deux mots « ông quan », qui veulent dire littéralement : M. le Chef, qu'ils font suivre du nombre de galons qu'ils portent. — Ainsi les expressions « ông quan **một** », « ông quan hai », ou « ông quan **năm** », « ông quan sáu », se traduisent par : chef à un, sous-entendu galon, sous-lieutenant ; chef à deux galons, lieutenant ; à cinq galons, colonel ; à six galons, général.

Dernièrement je suis arrivé dans une petite ville forte. J'étais le premier Européen que l'on voyait. L'effet a été instantané. La garde a abandonné le corps de garde à toutes jambes en jetant sabres et lances pour mieux courir ; les habitants se barricadaient dans leur maison, les chiens devenaient fous de terreur, et je suis resté maître de la place, mais fort en peine de ma personne au milieu de la rue, ayant très soif et très faim. Enfin à force de gesticuler et surtout grâce aux vociférations de mon boy, est arrivé un petit mandarin qui a consenti à me remorquer dans une pagode et à m'apporter du thé, du riz et quelques victuailles. Moins d'une heure après, j'avais devant la porte au moins deux à trois cents indigènes qui voulaient me voir à tout prix. Si j'avais voulu me montrer pour de l'argent ma fortune était faite. Cependant tous les notables ont défilé sous prétexte de me faire un petit cadeau (œufs ou bananes), j'avais de quoi faire des omelettes pour le restant de mes jours. Je me suis laissé examiner complaisamment pendant quelque temps, j'ai daigné leur adresser quelques paroles bien senties, en annamite, pour leur dire que j'étais très fatigué et qu'ils feraient bien de me laisser dormir ; à la fin, j'ai tout de même été obligé de les flanquer à la porte à coups de rotin, sans quoi ils ne m'auraient plus quitté. Le lendemain matin, j'ai eu une escorte de 300 gaillards qui couraient derrière mon cheval au moins pendant quatre lieues. Te dire les questions baroques dont j'ai été accablé, tu ne le croirais pas. Ce qui les étonnait beaucoup, c'était que je n'avais pas d'œil dans le dos, ni rien de pareil. Ils n'en revenaient pas. Mais ce sont de bonnes gens, bien inoffensifs, sauf les mandarins auxquels il ne faut pas se fier. J'espère partir bientôt, pour 15 jours ou un mois, lever la route de Hué.

Ici la topographie est à l'ordre du jour. Dès que la belle saison sera revenue et que le thermomètre redescendra, nous allons nous mettre en route. Mon Commandant nouveau est M. Berthe de Villers (1), il arrive dans deux mois et il paraît qu'il va nous envoyer dans toutes les directions. Il n'existe aucune carte du pays. Si encore on nous

(1) Commandant Berthe de Villers, né en 1844. Neveu par sa femme de l'Amiral Ribourt. Venait de se marier en 1881 lorsqu'il fut envoyé au Tonkin. Blessé mortellement le 19 Mai 1883 à l'affaire du Pont du Papier où fut tué le Commandant Henri Rivière. Il avait eu le ventre traversé par une balle et pendant que le caporal-clairon l'emportait vers la voiture du Commandant Rivière une seconde balle lui cassait le bras droit. Il survécut à peine quatre heures à ses blessures. Cf. Hippolyte Gautier : *Les Français au Tonkin*, p. 350, et Lucien Huard : *La Guerre au Tonkin*, pp. 11 et 15.

donne 25 frs par jour ou même 12 frs, cela ira, mais je crains bien que nous n'ayons rien du tout. Ici j'ai déjà visité toutes les boutiques, il y a des bibelots charmants en ébène incrusté de nacre. Mais dame ! cela se paye, quand c'est beau : un plateau 60 frs, un bahut 300 frs, et les prix augmentent tous les jours. Je ne te parle pas des bibelots, éventails en plumes, parasols, boîtes, etc., ce n'est pas cher mais c'est commun en diable. Cependant il y en a plus de rares qu'à Saigon. Il y a aussi des espèces de soies écruées et tissées à jour. Je ne sais pas trop à quoi cela pourrait servir. Ici c'est la robe de dessus des dames, celle de dessous n'est pas transparente, naturellement.

Il y a encore de très beaux tapis brodés avec de la soie sur de la laine ; mais d'un prix fou, 100 frs, 200 frs, pour peu qu'ils soient beaux. Les chevaux ne sont pas chers, à Hanoi c'est 100 frs, mais à la campagne 30 frs et 40 frs. Du reste ils commencent déjà en ville à nous connaître et conséquemment à nous exploiter. Cependant en ne me pressant pas j'arriverai à acheter de tout sans trop me faire plumer. Je touche ici 333 frs par mois, mais on n'est jamais bien riche à la fin du mois. Tout ce qu'il faut acheter est d'un prix fou en fait d'objets européens, souliers ou vêtements surtout.

Pour la chasse, rien que des canards, oies, bécasses, bécassines par milliers en hiver. Mais elles ne sont pas encore arrivées à présent. Je me promène, j'apprends l'annamite et je visite les pagodes, les seuls monuments qu'ait le Tonquin. Il y en a de très anciennes qui sont véritablement curieuses à voir, pleines de statues, grandeur naturelle, quelques-unes sont très bien faites, entre autre un Bouddha en bronze qui a, assis, cinq mètres de haut. Il est en bronze plein : la légende annamite prétend qu'il est plein d'or au milieu ; aussi, il y a quelques années, les pirates chinois ont essayé de le pétarder mais en vain, ils n'ont pas même pu l'ébranler. Nous sommes ici huit officiers, un médecin et 200 hommes. C'est assez au point de vue de notre sécurité, ce serait même assez pour se promener en maître d'un bout à l'autre du Tonquin. Mais pour l'occuper il faudrait au moins trois bataillons.

Pense que c'est un pays de 20 millions d'habitants. Leurs soldats ne sont pas bien redoutables mais ils ont à leur solde des brigands chinois, les Pavillons-Noirs, qui pourraient être plus redoutables. Ce sont eux qui ont coupé la tête au Lieutenant Garnier en 1874 (1).

(1) Plus exactement le Dimanche 21 Décembre 1873.

Voilà que je m'aperçois que j'ai couvert trois feuilles de bavardages incohérents, je me dépêche de vous embrasser tous, surtout Made-moiselle Marguerite qui doit déjà être une bien jolie personne.

Jules ROGET

Réponds-moi donc un peu et envoie-moi quelques journaux illustrés, *Triboulet*, *Vie Parisienne*, j'ai le *Figaro* régulièrement.

Ecris moi : M. Roget, Lieutenant à Ha-noï (Tonquin).

Vià Hong-Kong.

* * *

Ha-noï, le 8 Octobre 1881.

Ma chère mère.

Je t'écris sous le coup d'une émotion assez forte que nous venons d'avoir la nuit dernière. Un typhon terrible s'est abattu sur Ha-noï et d'une violence telle que les plus vieux habitants du pays ne se souviennent pas avoir vu le pareil. Mais tu ne sais peut-être pas ce que c'est qu'un typhon. C'est un coup de vent mêlé de pluie et tellement violent qu'il renverse tout sur son passage, coule les bâtiments sur mer, sur terre arrache les arbres et renverse les maisons. Ça s'est mis à souffler vers dix heures du soir ; j'étais au lit en train de lire, quand tout à coup mes fenêtres qui étaient fermées ont toutes été enfoncées du même coup à travers les persiennes qui ont tenu bon, les vitres ont volé jusque dans mon lit, et puis aussitôt les tuiles ont commencé à s'envoler une à une de la toiture, et l'eau arrivait à seaux. Justement ma chambre n'est pas plafonnée. Un arbre gros trois fois comme moi qui était dans la cour devant la porte a été coupé net au ras de terre et en tombant a renversé la porte d'entrée. Cela a duré trois heures, j'ai cru plus de vingt fois que la maison s'en irait. Aussi tu penses que je n'ai pas été long à m'habiller. La toiture s'envolait tuile par tuile et on entendait au milieu de la tourmente les Annamites crier quand leur maison leur tombait sur le dos. Mais comme tout est en bois il n'y a pas eu beaucoup de malheurs. Il n'y a guère qu'une centaine de morts dans une ville de 100.000 habitants, où ils se fourent par 20 et 30 dans les maisons. Ce n'est pas, beaucoup. J'ai voulu sortir pour aller

voir le sous-lieutenant qui demeure au même étage que moi, mais il n'y avait pas moyen de faire un pas. Pour faire dix pas j'ai été jeté à terre et roulé deux fois. Nous avons dû renoncer à nous en aller à la caserne qui est à deux cents mètres, nous aurions été certainement tués en route. Il ne faisait pas nuit du tout à une heure du matin, et on voyait tout qui s'effondrait et qui s'envolait, c'était effrayant. Il fallait s'abriter les yeux avec la main, car le vent vous envoyait de la terre et des pierres plein la figure. Ma maison était pleine de Chinois et d'Annamites qui venaient se réfugier là parce qu'ils croyaient que ça ne tomberait pas et que leur maison avait été jetée dans le fleuve, mais c'est le matin que c'était le plus affreux. Dans la ville des rues entières ne présentaient plus que l'aspect d'un monceau de débris. Des poutres grosses comme la cuisse étaient cassées comme une allumette, pas une maison annamite n'était intacte, les plus heureux étaient ceux dont les maisons étaient effondrées sur place. Il n'y avait qu'à les relever, mais d'autres moins chanceux avaient vu la leur enlevée et dispersée au loin. Dans la Concession les grosses maisons en pierres et briques avaient tenu bon, mais les toitures étaient parties et une compagnie qui était baraquée sous la planche avait vu son casernement démoli. Mais ce qu'il y avait de plus désolant, c'était de voir les beaux jardins avec les arbres fruitiers qu'on cultivait avec amour depuis six ans ; tout cela rasé comme une pelouse. Sur le fleuve tous les bateaux coulés à fond et brisés en morceaux. C'est un vrai désastre. Eh bien ! la première chose que les Annamites ont fait le matin en se retrouvant en vie au milieu de tout cet amas de décombres, c'est de se mettre à rire, après quoi de faire des salutations à leur dieu Bouddha pour le remercier de leur avoir laissé la vie, et ensuite, tout en fumant leur cigarette, ils reconstruisent peu à peu. C'est l'affaire d'une quinzaine pour que tout le monde soit rentré dans son logis, c'est si vite fait, quatregros bambous et une toiture de grandes feuilles sèches et les quatre murailles en cannes tressés. Toutes les maisons se ressemblent. Seulement celles des riches sont plus grandes, voilà tout. Pour les meubles et les ornements cela viendra plus tard, mais ce qui ne viendra pas aussi vite ce sont les grands arbres de cent et de deux cents ans et l'ombre qu'ils donnaient. Les récoltes de riz sont perdues partout et les pauvres diables pourraient bien avoir à pâtir de la famine cette année. Bien entendu qu'ici le Gouvernement Annamite les laisse crever de faim sans s'en occuper autrement. C'est alors que les pauvres apportent leurs enfants aux missionnaires quand ils ne peuvent plus les nourrir, mais autrement ils les aiment bien et ne les

donneraient jamais sans cela, ils croient que les Pères en tuent pour faire des sortilèges.

Depuis ce temps il pleut constamment et je suis obligé de prendre mon parapluie et d'ôter mes bas et mes souliers pour me promener chez moi où j'ai un pied d'eau ; j'ai fait une petite tente pour m'abriter dans mon lit et sauver mes effets de l'eau. Je n'ai perdu que des livres qui ont été roulés dans la pluie et dans la boue, plus heureux que les pauvres diables de commis de la Douane qui ont été complètement inondés dans leurs logements et ont perdu à peu près tous leurs effets.

Notre Commandant va partir, il est remplacé par le Commandant Berthe de Villers. Demande donc aux de Crevoisier s'ils ne connaissent pas sa famille, il me semble leur en avoir souvent entendu parler. Je me porte toujours très bien et vais à la chasse à présent tuer des bécassines. Elles sont arrivées et en France je pense que Charles a fait des massacres cette année, à présent qu'il connaît son terrain il peut manœuvrer à coup sûr.

Ici les oies et les canards vont arriver. Il faudra nous contenter du salmis et du rôti de volailles. Pour les bonnes grillades de bœuf sauvage et les cuissots de cerf, c'est fini. Je vais bientôt écrire à Gaston pour le féliciter. Il n'est jamais trop tard pour bien faire.

Je termine ma lettre car les gouttes de pluie me tombent sur le dos, je crains d'être débordé et de perdre tout mon travail comme hier. Je t'embrasse bien. Envoie plus de journaux. Ici il n'y en a pas.

ROGET

J'ai écrit à Charles une grande lettre, il faut qu'il réponde.

* * *

Ha-noï, [Octobre 1881] (1).

Ma chère mère,

Selon ma promesse voici une deuxième lettre qui va suivre la première de bien près et dans laquelle je vais te donner quelques dé-

(1) Lettre non datée.

tails sur la ville. (Je reprends ma lettre après 15 jours). J'ai visité à présent tout. Ha-noï est une très grande ville annamite. Il y a 100.000 habitants au moins, mais ce n'est pas comme en France, dans cette grande ville les maisons sont plus nombreuses mais ne sont pas plus belles que les maisons des villages. Seulement il y en a beaucoup de plus grandes. Et surtout beaucoup de commerce. On vend ici absolument de tout ce qu'il y a en Chine et partout dans ces pays. Mais le moindre objet français coûte des prix exorbitants. Ce sont les Chinois surtout qui tiennent ce commerce d'objets français et anglais. J'ai vu des chaussettes, cela coûte 45 frs la douzaine en vilain coton. Maintenant, en revanche, pour 15 frs j'ai deux vestons et deux pantalons annamites de soie écrue. Mais cette soie n'est pas bien jolie. C'est très léger et assez solide.

En France cela ne pourrait guère faire que des chemises de nuit. Le beau crépon de Chine coûte encore assez cher et il n'y a pas de largeur du tout. On a 15 mètres pour 33 ou 34 frs de crépon noir, le bleu vaut 40 frs la pièce de 17 mètres. Le crépon écru vaut 25 francs la pièce de 17 mètres sur 45 centimètres de large. Je t'envoierai des échantillons et tu me diras ce qu'il faut acheter, car je ne m'y connais guère. Ce qu'il y a de bien joli ce sont des meubles en bois d'ébène incrustés de nacre. Mais si c'est beau cela coûte cher. Un joli guéridon vaut 60 francs, un coffret à bijoux vaut 40 frs, un plateau pour mettre des verres vaut 25 frs, une petite armoire de 80 frs à 300 frs, mais en France cela vaudrait des prix fous, c'est très joli et un ouvrier met deux ou trois mois de travail après une petite boîte qu'il te vend 40 frs. La journée d'un bon ouvrier est de 9 sous. Un domestique coûte 4 frs par mois et il se nourrit, moi j'ai deux domestiques, mon ordonnance en a un. Quand je sors j'ai un petit domestique qui me suit avec un grand éventail en plumes pour m'éventer tout le temps sans s'arrêter. Un autre porte le feu et les cigarettes, je ne me sers pas d'ombrelle, sans cela j'en aurais une troisième qui me porterait mon ombrelle. Il fait en ce moment ici bien plus chaud qu'en Cochinchine. Nous avons à la maison 33 degrés le jour et la nuit, cela va jusqu'à 35 à midi. Ceux qui transpirent beaucoup sont obligés de changer le drap de leur lit qu'ils traversent. On se couche habillé ici d'un petit pantalon et d'une veste en étoffe légère et sans chemise, sur une natte de paille que l'on met sur le lit. Mais en revanche, s'il fait bien chaud à présent, dans deux ou trois mois nous aurons froid et nous ferons du feu tandis qu'en Cochinchine ils auront toujours chaud. Ici la vie

est à bien meilleur marché qu'à Saigon et les officiers qui m'entourent sont économes. Le mois dernier la pension (café, thé, cognac compris) n'était que de soixante-trois francs, nous sommes logés pour rien. Voici les officiers de Ha-noï.

39 ans — Paul de Vouigny, Commandant,

5^e Compagnie

Capitaines : Guilloteau, 31 ans ;
Lieutenants : Roget, 23 ans ;
Sous-Lieutenants : L'Hermite, 25 ans ;
Lieutenant Bouin : 36 ans, Officier-Payeur.

8^e Compagnie

Bouchot, 36 ans.
Reybaud, 39 ans.
Ambayrac, 27 ans.

Tu vois que je suis le plus jeune de tous ces messieurs, et le seul qui sorte de St-Cyr, il y a en outre le Docteur Hamon 38 ans, le Consul, de Kergaradec, Lieutenant de vaisseau, marié avec une charmante femme, et 6 ou 7 civils employés des Douanes ou autres. Il y a aussi deux négociants allemands, M. Von der Hien et M. Schneider, et un Anglais, Johnson. Et le reste ce sont des Chinois qui font le commerce, les Annamites ne tiennent que les petites boutiques. J'ai été dans les pagodes voir leurs cérémonies religieuses ; ce qui m'a frappé c'est la ressemblance avec les nôtres. Costumes, cierges allumés, chants, tout y est, on se croirait dans une de nos cathédrales, seulement au lieu de statues de la Vierge ou des saints, tu vois de gros bonshommes ventrus et moustachus, c'est Bouddha, à sa gauche le diable tout noir, à sa droite le génie du bien, un beau jeune homme à face blanche, et puis des centaines de statues de jeunes gens grandeur naturelle agenouillés et les mains jointes, ou encore des vieilles femmes en train de prier. On fait des génuflexions et des gestes se rapprochant beaucoup de ceux que font les prêtres pendant la messe. Il y a réellement une ressemblance frappante entre leur religion et la nôtre, aussi se font-ils Catholiques assez facilement. Cela ressemble assez à la Cochinchine, mais c'est pour ainsi dire moins

français, moins civilisé, la langue n'est plus tout à fait la même, je recommence à apprendre sur nouveaux frais. Je ne suis cependant pas trop dépaysé et j'ai déjà quelques connaissances. Il n'est pas si facile ici qu'en Cochinchine de pénétrer chez eux. Ils ont plus peur de nous et se défient davantage de ce qu'ils appellent nos sorcelleries car nous sommes tous pour eux des sorciers plus ou moins. Ce qui m'ennuie c'est qu'il n'y a pas moyen d'aller à la chasse. On ne saurait trouver une bête sauvage à moins de 40 kilomètres d'ici. En hiver nous aurons des oies et des canards sauvages, bécasses et bécassines par milliers, mais dans deux mois seulement. Maintenant c'est tout au plus si l'on peut trouver une malheureuse sarcelle, et la chaleur est réellement terrible, on ne peut pas sortir le jour. La nuit par exemple c'est autre chose, dans leur petit jardin de derrière les Chinois font la noce toute la nuit, pour eux Ha-noï est une ville de plaisir, mais un Européen n'est jamais admis à aucun prix à assister à ces petites fêtes intimes qui, paraît-il, sont de véritables orgies. Mon propriétaire, l'honorable chinois Koaiki, qui est un très brave homme cependant, n'oserait pas m'y conduire, car, me dit-il, tout le monde lui tournerait le dos. Nous sommes tenus par les Chinois systématiquement à l'écart. Ils racontent sur notre compte aux Annamites les histoires les plus baroques. Ainsi les Pères de la Mission recueillent beaucoup de petits enfants dans les années de famine. Les Chinois leur font croire que c'est pour les manger. Ils leur disent que nous mettons des habits depuis les pieds jusqu'à la tête parce que nous avons une queue au bas du dos comme les singes, ou d'autres monstruosité du même genre que nous voulons cacher, etc., etc., des tas de bêtises. Mon propriétaire m'invite à dîner quelquefois, mais à son magasin à la Concession Française, jamais en ville. Je mange avec le plus bel appétit des côtelettes et des gigots de chien, des ailerons de requin, des vers de palmier frits dans la graisse, des tiges de bambou, du gingembre confit, du piment au sucre, et autres friandises chinoises dont on n'a pas idée à Briey. On arrose cela avec du Bordeaux et du Champagne qui n'ont jamais vu la France, du pale-ale et du thé de Chine qui, ici même, vaut quatre cents francs la livre. Mais mon propriétaire est un homme très riche, ce qui ne l'empêche pas, après m'avoir offert un déjeuner à 30 frs par tête, de me carotter deux sous en me vendant des plats de faïence. Je n'ai ici que deux animaux, un chien chinois sans queue qui est bien la bête la plus baroque que l'on puisse voir, quand je l'appelle il saute par la fenêtre du premier plutôt que de prendre l'escalier, et un oiseau vert-

jaune qui pousse les jurons annamites les plus épouvantables, il terrifie les vieilles femmes qui passent dans la rue en leur prédisant les accidents et les malheurs les plus terrifiants. Il leur dit : Ka nha may di luë. (1) Le feu est à ta maison ! Et elles courent y voir ; ou bien : « Que la lèpre te ronge jusqu'au nez », ce qui les fait trembler de peur. A propos de la lèpre, un spectacle que l'on rencontre ici à chaque pas dans la rue et qui est bien la chose la plus abominable que l'on puisse voir, ce sont les lépreux. Je ne sais rien de plus hideux.

Quand on a vu ces malheureux se traîner dans les rues avec leurs membres tout rongés par la maladie et leurs plaies encore saignantes enveloppées dans des feuilles d'arbres, on a vu je crois le comble de l'horreur. Je ne puis pas m'y faire. Il y en a des villages entiers, et ce qui est plus abominable, ils se marient entre eux et font des enfants lépreux comme eux. Ils vivent d'aumônes et par la frayeur qu'ils inspirent et le dégoût sur lequel ils savent très bien spéculer, ils se font donner tout ce qu'il leur faut en le touchant avec les mains ; on ne peut plus le vendre, on le leur donne, au marché tous les jours je vois cela.

A bientôt une autre lettre, chère mère, je t'embrasse et t'envoie quelques fleurettes du pays.

ROGET

Ecris-moi à Ha-noï, Tong-kin, voie anglaise aussi bien que voie française. Les deux m'arrivent aussi vite.



Ha-noï, 18 Décembre 1881.

Ma chère mère.

Tu as dû rester bien longtemps, avant de recevoir ma lettre. Le dernier courrier s'est perdu avec le navire sur lequel il était. Pendant la nuit ils ont touché sur un rocher et le bateau a coulé. Les hommes se sont sauvés mais nos lettres ont été à fond. Ensuite j'ai été faire une autre tournée de onze jours dans l'intérieur pour la carte géographique

(1) Sans doute : *Cái nhà máy bĩlữa* [Note du Rédacteur].

du pays. Toujours à pied, mais les inondations sont tellement fortes que les chemins sont noyés presque partout, et que j'en suis revenu éreinté avec des plaies aux jambes, et que j'ai manqué le courrier suivant. Maintenant c'est fini, je suis guéri et je ne retournerai pas en route de sitôt, car il fait trop froid pour se mettre à l'eau à présent, ce matin nous n'avions que 14 degrés de chaleur avant le lever du soleil, aussi tous les gens du pays sont malades, nous autres nous sommes comme le poisson dans l'eau, tu penses bien. Tu me demandes comment nous vivons, mais nous vivons très bien, beaucoup mieux qu'en France. Nous avons du pain très bon que le boulanger de la troupe fait exprès pour nous, du vin que nous faisons venir nous-mêmes de Bordeaux, et de la viande de bœuf très bonne, d'autant plus que nous mangeons toujours le filet, le bœuf étant tué tous les jours pour les soldats. Il n'y a que du mouton que nous n'avons pas et de laitage. Du reste voilà le déjeuner d'aujourd'hui si tu es curieuse de le savoir.

Beurre, anchois, pâté de canards sauvages, kari de poulet, filet de bœuf aux champignons, œufs brouillés aux pointes d'aréquier, bécassines rôties, beignets d'ananas. Cela ne nous coûte guère plus de 100 francs par mois, café et cognac compris. Un de mes amis, L'Hermitte, et moi, nous ne laissons jamais le garde-manger vide de gibier, il y a toujours des bécassines ou des canards à se faisander. Ainsi ne nous plains pas trop, au point de vue matériel nous sommes très confortablement installés. Noire commandant est changé, M. de Vouigny est remplacé par M. Berthe de Villers, le départ de l'ancien a eu lieu ce matin. Je fais du feu depuis 15 jours, il fait vraiment froid, aussi nos choux, nos carottes et nos salades poussent à force, nous mangerons dans 15 jours des pommes de terre nouvelles. Mais malgré cela on s'ennuie faute d'occupation, à 6 heures il fait nuit régulièrement et les soirées sont longues, heureusement que je sais le whist et je fais des parties interminables à 1/2 sou la fiche. A ce pris là je gagne toujours 10 ou 20 francs par mois. On demande pour moi 10 frs par jour pour le temps que j'ai travaillé à la carte, mais je crois que c'est refusé à Saigon, ce qui fait que j'en serai de ma poche. J'avais avec moi quatre porteurs de bagages et de vivres qu'il a fallu nourrir et payer à raison de 20 sous par jour, ce qui est excessivement cher dans un pays où le meilleur ouvrier ne gagne que 9 sous dans sa journée, mais il y a quelque temps que, un officier étant allé en route, un de ses porteurs est mort, et à cause de cela personne ne voulait venir avec moi, disant que c'était les diables qui étaient avec nous qui les feraient

mourir. Je parle assez annamite à présent pour me faire comprendre partout, et je me suis amusé énormément en route à causer avec tous ces gens là. J'étais en beaucoup d'endroits le premier homme blanc qu'on voyait et mes habits, mon fusil, mes instruments et toutes mes affaires excitaient leur étonnement au plus haut point. Le premier effet est toujours le même, quand j'arrivais quelque part ils allaient tous s'enfermer chez eux en se sauvant à toutes jambes. A force de les appeler ils revenaient et puis bientôt ils devenaient tellement familiers qu'ils en étaient embêtants. Le pays en ce moment est tout à fait agréable, il n'y fait plus une chaleur qui vous empêche de vivre. On se promène, on va, on vient en plein midi, ce qui nous paraît bien bon, alors qu'en Cochinchine on est toujours obligé de se cacher du soleil. Sur mes lettres vous mettez Hanoi, (environs de Saigon). Ha-noï est aussi loin de Saigon que Paris de S^t-Pétersbourg ou de Constantinople, il y a plus de 250 lieues, tu vois que ce n'est pas tout près. Envoie-moi donc des mouchoirs par la poste, je reçois absolument tout ce que tu m'envoies, sois bien tranquille, rien ne reste en route. Voilà le nouvel an qui approche, dans ma dernière lettre je te souhaitais une bonne année, je recommence dans celle-ci, en t'embrassant de tout mon coeur, l'année prochaine je serai en congé de trois mois près de toi et nous pourrons faire le réveillon ensemble, même à Noël probablement.

Je n'ai plus de cartes de visite ; dis bien des choses de ma part à tous nos amis, M. de Kessel, Waltriny et de Crevoisier.

ROGET

J'espère que Charles me fera voir un de ces jours la couleur de son encre, jusqu'ici il n'y a que cette bonne Isabelle qui m'écrit.

Je voudrais bien un ou deux des volumes qui ont paru en France depuis mon départ.



Hanoï, le 12 Avril, S^t Jules 1882.

Chère mère,

J'espère que tu recevras cette lettre pour le courrier, car tu as dû entendre parler des bruits d'expédition au Tong-Kin. Rassure-toi bien vite car rien n'est plus faux, on a bien envoyé deux compagnies

de plus ici (1), mais avec l'ordre de ne pas tirer un coup de fusil, et il n'y a pas de danger que les Annamites nous attaquent puisque lorsque nous n'étions que 200 hommes ils n'ont pas osé le faire, ainsi tu n'as rien à craindre. Tout se réduit à une espèce d'intimidation dans un but politique. Il y a en ce moment ici au moins 25 officiers du Génie, de Marine, d'Artillerie et d'Infanterie, et environ 500 soldats. Ces derniers temps j'ai été écrasé de travail pour lever des plans, etc. A présent je souffle un peu mais on n'a guère le temps d'aller à la chasse, cependant l'autre jour j'ai tué un oie et 16 canards, de quoi faire un édredon. J'ai lu avec beaucoup de plaisir la description de la toilette d'Isabelle, je suis sûr qu'elle devait être charmante. Charles ne m'écrit pas souvent, ni Gaston, cependant j'ai écrit deux fois à Gaston, j'ai aussi écrit à Lucien Chatelin et à René, je m'étonne qu'ils n'aient rien reçu. Il est vrai qu'ici le service de la poste se fait d'une façon tellement fantastique que bon nombre de lettres ne parviennent jamais. En ce moment il commence à faire une chaleur épouvantable et la pluie a tombé aujourd'hui pour la première fois depuis le mois de Novembre. Tu vois qu'ici pendant six mois on n'a pas besoin de prendre de parapluie pour sortir se promener et de plus pendant ces six mois on n'a pas non plus besoin d'ombrelles car il ne fait pas trop chaud, alors c'est charmant comme climat. Malheureusement, maintenant, c'est le revers de la médaille. Comme santé je suis toujours florissant, je suis gros et gras, je compte bien maigrir un peu cet été, sans quoi pour rentrer à la fin de l'année en France je ne serais pas présentable. Pour toute maladie je n'ai eu que le ver solitaire et on me l'a fait passer du jour au lendemain avec de la racine de grenadier. Tout le monde ici se porte parfaitement. Depuis huit mois il n'y a pas eu un mort sur deux cents hommes et pas de malades pour ainsi dire.

Je t'embrasse bien.

ROGET.

(1) Le Commandant Henri Rivière était arrivé à Hanoi le 3 Avril 1882 avec deux compagnies d'Infanterie de Marine. Il est assez bizarre que le Lieutenant Roget dans cette lettre datée de Hanoi le 12 Avril 1882, ne signale pas d'une façon plus précise cette arrivée du Commandant Rivière comme Commandant en Chef.



Ha-noï, le 27 Avril [1882].

Chère mère,

Nous venons de prendre la citadelle de Ha-noï, ça a été l'affaire de trois heures. Nous avons commencé par la bombarder avec les trois canonnières, (1) et ensuite nous avons donné l'assaut. Je suis entré avec mon peloton par une porte que nous avons fait sauter d'abord à l'aide d'une torpille, et là mes soldats ont fait un massacre épouvantable à la baïonnette, je n'en ai eu chez moi que quatre blessés et pas un de mort. Le Commandant de Villers a été blessé au genou, moi je n'ai rien eu qu'un coup de brique sur mon casque. Comme leurs fusils chinois sont trop longs à charger, au moment où nous étions dans le fossé ils nous jetaient de grosses pierres sur la tête.

C'est ce qui a rendu mes soldats si furieux, il a fallu que j'en prenne deux ou trois à la gorge pour les empêcher de massacrer tous ces pauvres Annamites qui se rendaient. Dans la demi-lune où nous sommes entrés je n'avais guère plus de 20 hommes et ils en ont tué ou blessé une cinquantaine à coups de baïonnette. En tout nous n'avons eu que 7 hommes blessés. Les Annamites nous ont laissés une centaine de morts. En se sauvant ils ont emporté les blessés. A présent que nous avons pris la Citadelle nous avons l'air d'en être bien embêtés. Elle a six kilomètres de tour, ce n'est pas avec nos 400 hommes que nous pouvons la garder. Aussi je crois qu'on va la démanteler. Il y avait dedans environ cinq ou six mille Chinois ou Annamites qui après la prise de la Citadelle se sont répandus partout et pillent tout à leur aise. Hier soir j'en ai pincé deux en train de mettre le feu dans des cases et je les ai fait fusiller *illico*. A présent je crois que tout est fini, ces pauvres gens ont compris qu'ils ne peuvent pas nous résister et ils vont se résigner à obéir à tout. Je me porte toujours très bien et j'espère que tu ne seras pas inquiète. Je t'envoie un petit dessin (2) qui a été fait par un de mes amis, c'est la porte du Nord que j'attaquais, ça n'est pas très bien fait, mais c'est ressemblant.

Je t'en écrirai bientôt plus long.

ROGET

(1) D'après Lehautcourt : *Les expéditions françaises au Tonkin*, Vol. 1, p. 215 note (1), il y avait devant Hanoi la Fanfare et la *Surprise*, canonnières armées chacune de 2 canons, et montée par 62 hommes, et la *Massue*, chaloupe canonnière armée de 1 canon, et montée par 26 hommes.

(2) Ce dessin manque.



Temple de l'Esprit du Roi [Hanoi] (1)

Mon cher Charles.

Depuis longtemps je voulais t'écrire la prise de la Citadelle, mais je n'ai réellement pas eu le temps. Sous prétexte que je connais le pays mieux que les nouveaux arrivés on me met à toutes les sauces. Courir après les brigands chinois qui sont aussi insaisissables que les Kroumirs (2), aller faire des reconnaissances à cheval, à pied et en bateau, voilà mon existence depuis un mois. Maintenant, mon tour de garde dans la Citadelle étant venu, me voilà pour huit jours de repos et j'en profite aussitôt pour te raconter notre aventure. Voici toute l'histoire. On avait envoyé à Ha-noï deux canonnières et deux compagnies d'Infanterie pour tâcher de pincer les brigands chinois qu'on appelle soldats du Pavillon-Noir et qui se mettent en cas de guerre à la disposition de l'Annam contre une bonne solde. Le mandarin annamite de Ha-noï avait de ces pirates dans sa Citadelle et les soutenait ouvertement contre nous. Il faut te dire que ce sont ces Pavillons-Noirs qui, par leurs pirateries sur le Fleuve Rouge, nous ferment la route commerciale du Yun-nan. Et quand nous avons voulu parler affaire avec le mandarin annamite, il nous a envoyé faire fiche, en se contentant comme réponse de mettre en batterie sur ses remparts des masses de canons et de monter de jolis parapets en terre avec créneaux pour fusils, très bien installés. On les laissait faire d'abord ; mais nous avons vu le moment où il nous aurait tiré dessus dans la Concession, si bien que le 25 Avril on s'est décidé à attaquer. La Citadelle est construite à la Vauban, tous les revêtements extérieurs sont en maçonnerie avec fossés pleins

(1) Cette lettre n'est pas datée. D'après son contexte elle paraît devoir être placée entre la lettre du 27 Avril et la lettre du 6 Juillet 1882.

Le Temple de l'Esprit du Roi, d'où le Lieutenant Roget date sa lettre, est à la Pagode Royale, édifice d'une certaine ampleur quoique dépourvu de tout cachet original, auquel on accède par un escalier d'une dizaine de marches, décoré de dragons emblématiques. » Extrait de : *En Colonne. Souvenirs d'Extrême-Orient*, L. Huguet, p. 10. C'était le seul point de la Citadelle de Hanoi que le Commandant Rivière avait décidé d'occuper d'une façon permanente après la prise de la Citadelle. Cf. Lehautcourt : *Op. cit.*, Vol. 1, p. 219.

(2) Peuplades pillardes de la Tunisie dont les méfaits motivèrent en 1881 notre intervention armée qui aboutit à l'établissement de notre Protectorat sur la Tunisie.

d'eau, etc. S'il y avait eu là dedans comme on le craignait pour l'avenir, deux ou trois aventuriers européens, nous aurions fait des pertes énormes. Mais tout s'est passé comme sur des roulettes. A huit heures un quart les canonnières ont commencé à bombarder avec leurs pièces de 14, et nous avec nos petites pièces de 4 nous avons démoli tant bien que mal les pièces annamites qui flanquaient la porte de la demi-lune. Puis avec un peloton de Tirailleurs, je suis allé m'établir en face la porte de cette demi-lune et nous avons tiré sur les artilleurs annamites jusqu'à ce qu'ils renoncent à servir leurs pièces. C'est en venant me parler que le Commandant de Villers a été blessé à la cuisse, parce qu'il était à cheval, mais pour nous autres tous les coups passaient au-dessus de notre tête, vu que ces pauvres diables n'osaient pas se découvrir pour faire feu. Voyant qu'ils ne réussissaient pas à nous faire du mal comme cela, ils ont imaginé un autre truc pour nous déloger. Nous étions dans les maisons des faubourgs toutes couvertes en paille ou en feuilles sèches, alors ils ont fait tomber sur nous une grêle de fusées incendiaires. En moins d'une demi-heure tous les faubourgs flambaient, mais il y avait les jardins et les bouquets d'arbres où nous nous sommes logés au frais, quoique derrière nous il y eût un incendie terrible. Trois cents maisons qui flambaient ensemble.

A 10 h. 1/4, au moment où le bombardement a cessé, j'étais en face de la porte, à dis pas du pont, et j'avais avec ma pièce envoyé deux ou trois obus dedans sans résultat, quand le Capitaine du Génie (1) est arrivé avec un artificier et un pétard qu'on a mis contre la porte. L'explosion a brisé la porte et a disjoint les madriers qu'on avait entassés derrière, alors avec mon peloton nous avons sauté dans la demi-lune tout de suite. C'est là que j'ai eu deux hommes qui ont reçu chacun une balle dans la tête et ils n'en sont morts ni l'un ni l'autre. Il s'est passé là dedans quelques petites scènes qui n'étaient pas gaies. Il y avait une soixantaine de soldats de la garde de Hué, et malgré ce que j'ai pu faire, ils ont été à peu près tous passés à la baïonnette, sauf ceux qui ont eu le bon esprit de se jeter du haut en bas dans le fossé. Au bout d'une minute c'était fait et tous ces malheureux là étaient par terre. Maintenant ils n'avaient pas voulu se rendre, croyant que nous allions leur faire souffrir des supplices atroces après les avoir pris. Il y a eu la-dedans une mêlée épouvan-

(1) Le Capitaine du Génie Dupommier.

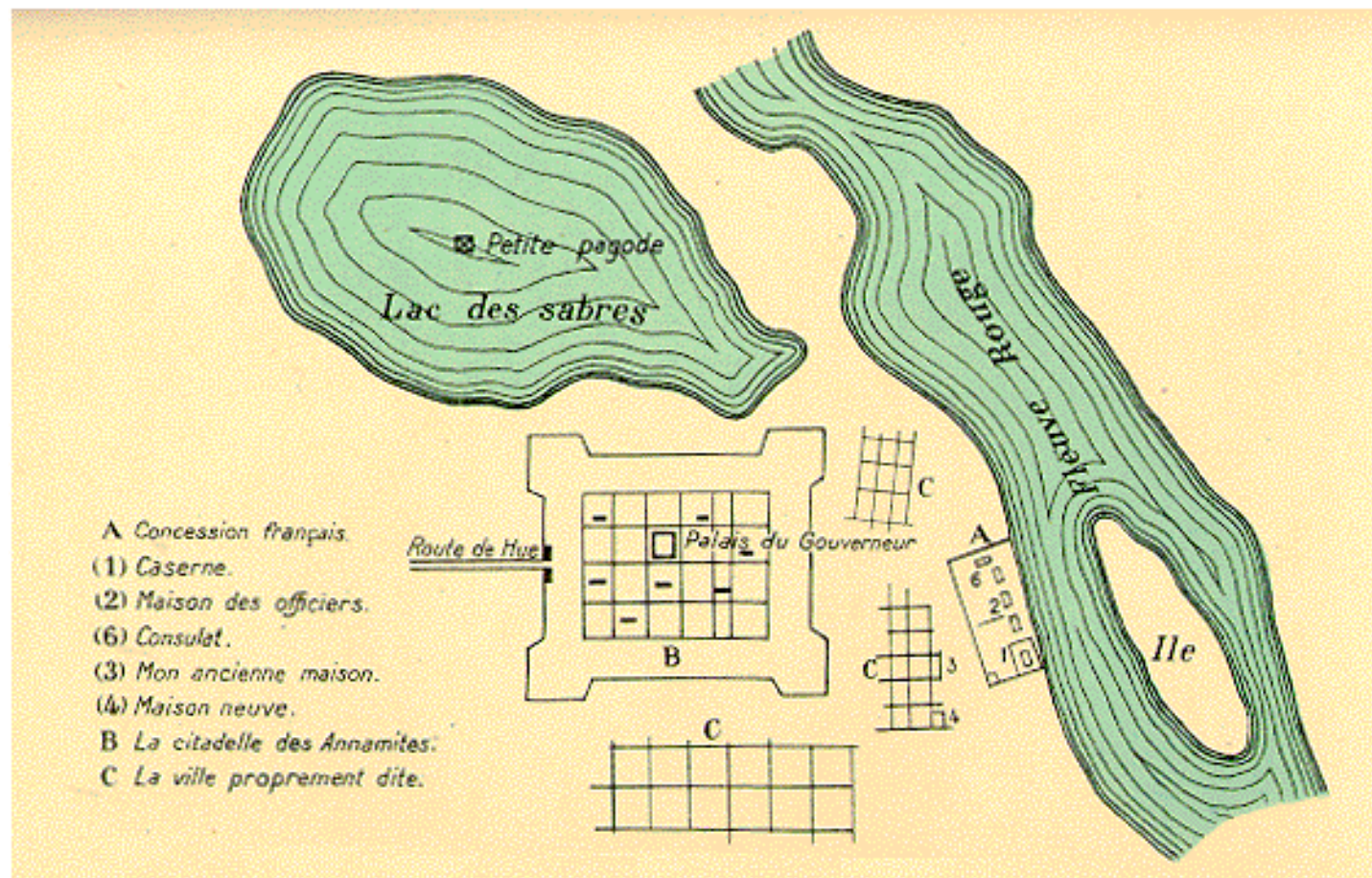


Planche XXIV. — La Citadelle de Hanoi et ses environs en 1885,
l'après un croquis du Capitaine Petitjean -Roget.

table. Heureusement que les fusils étaient déchargés, sans quoi nous nous serions fusillés les uns les autres. Pour mon compte, en arrivant j'ai reçu une grosse pierre sur mon casque et un grand coup de hallebarde sur la main qui ne m'a pas fait de mal. J'ai riposté par un coup de sabre qui du reste n'a pas fait plus d'effet, mais mon ordonnance qui était à côté de moi a assommé l'individu à coups de crosse. En même temps que nous entrions dans la demi-lune, l'autre compagnie avec les Marins entra à l'angle du bastion, et une fois qu'ils nous ont vu en haut des murs, ils ont tous lâché pied avec rapidité et ont filé par le côté qui n'était pas attaqué. A midi tout était fini, les deux éléphants armés en guerre qui devaient nous écraser sous leurs pieds n'ont même pas donné ; ils ont été faits prisonniers de guerre par le Capitaine du Génie qui les a enfermés dans leur écurie. Du coup, moi j'ai gagné pour mon compte personnel deux jolis petits chevaux que j'ai pris au général annamite. Le pauvre diable de grand mandarin, (1) quand il a vu notre pavillon sur la porte du Nord, est allé s'enfermer dans une pagode et nous ne l'avons trouvé que le lendemain matin, raide mort ; il s'était pendu pour ne pas survivre à sa défaite, car il aurait pu filer aisément. Le deuxième mandarin s'est laissé prendre en nous suppliant de le fusiller *illico*. On n'a pas fait droit à sa requête naturellement, mais on a fusillé un espèce d'athlète ou d'hercule chinois qui s'était jeté sur le Commandant Chanu (2) pour l'étrangler. Nous avons ramassé une soixantaine de blessés annamites et on a enterré une centaine de morts. Ils étaient environ six mille soldats réguliers (3), mais armés de fusils à pierre, voire même à mèche. Quant à leurs canons qui étaient très bons, ils ont toujours tiré droit devant eux, sans pointer, et tous les coups nous passaient bien au-dessus de la tête. Ils n'ont blessé que cinq hommes. Nous en avons trouvé deux cents de tous les calibres, jusqu'à des pièces de 30, et tout cela avait tiré.

(1) Le Général annamite, « le pauvre diable de grand mandarin » auquel fait allusion le Lieutenant Roget, était le **Tổng-Độc-Huỳnh-Diệu**, qu'on trouva pendu près de la Pagode des Mandarins méritants (**Miêu-Công-Thần**) après la prise de la Citadelle de Hanoi.

(2) Le Chef de Bataillon Chanu était arrivé au Tonkin avec le Commandant Rivière.

(3) Les troupes que le Commandant Rivière avait sous ses ordres lors de la prise de la Citadelle de Hanoi, se composaient de 450 hommes d'Infanterie de Marine, 20 Artilleurs, 20 Tirailleurs Annamites, 130 Matelots, 1 pièce de 12 et 3 pièces de 4 de montagne. Cf. Rivière. Rapport officiel cité par Pierre Lehautcourt : *Op. cit.*, vol. 1. p. 215 note (3).

J'ai été cité à l'ordre, à Saigon, paraît-il, comme m'étant distingué, peut-être cela me fera-t-il avoir la croix... du Cambodge ! !

Je crois que c'est à peu près fini maintenant. L'empereur Tu-Duc s'humilie et a désavoué ce malheureux mandarin (1).

Naturellement du moment qu'il a été battu il a eu tort. Là-dessus je vous embrasse tous et je te rapporterai un beau Bouddha doré de la Pagode Royale.

ROGET.



Ha-noï, 30 Mai 1882.

Chère mère,

Je t'envoie un mot à la hâte pour t'annoncer que je suis nommé Chevalier de l'ordre Royal du Cambodge, je n'avais pas osé t'en parler avant parce que je n'étais pas sûr, mais tu verras, c'est un joli ruban rouge qui fera très bien à ma boutonnière en bourgeois. J'espère que tu vas vite me faire acheter la croix à Paris. Cela coûte 40 frs 15 (je crois), et me la faire envoyer par le prochain courrier.

C'est une très belle décoration rouge et or qui n'est pas commune. Le motif est : pour s'être distingué à la prise de la citadelle de Ha-noï par son courage et son sang-froid. Cela ressemble beaucoup à la Légion d'Honneur. J'espère que tu vas être fière de donner le bras à un officier décoré. On trouve cette décoration à Paris chez tous les grands bijoutiers du Palais Royal, Charles te dira où.

Voici le nom : Croix de Chevalier de l'Ordre Royal du Cambodge.

Envoie quelques serviettes aussi. Je t'embrasse ainsi que Charles et Isabelle, j'ai un joli canon de bronze pour notre jardin et quelques costumes de soie brochée pour toi et Isabelle. C'est ma part de butin. Elle n'est pas grosse, mais rappelez-vous, quoiqu'on dise en France, que nous n'avons pas pillé du tout. Les journaux anglais comparent notre affaire à la prise du Palais d'Été. C'est faux ! on n'a absolument rien pris que des chevaux et des armes, pour ma part j'ai deux chevaux et un étendard et un canon, voilà tout. Les soldats ont trouvé des caisses pleines de piastres d'argent qui valent 5 frs la pièce, et ont tout rapporté sans rien prendre. Il y avait pour 156.600 francs !

J'ai reçu une lettre de toi hier, je ne comprends pas comment tu n'as pas reçu de lettre en Mars, je t'ai écrit tous les mois.

(1) C'est-à-dire le **Tổng-ĐộcHuỳnh-Diệu**.



Ha-noï 6 Juillet 1882.

Chère mère,

Me voici de retour d'un voyage d'exploration qui a duré huit jours, nous sommes allés voir en chaloupe à vapeur, une rivière complètement inconnue jusqu'ici, appelée la Rivière Claire. On va y installer un poste de cent hommes et trois officiers, toujours pour nous emparer de plus en plus du fleuve, puisque je crois qu'on a renoncé à prendre tout le pays. Je ne sais vraiment pas pourquoi, c'est cependant un pays autrement riche que leurs sale Tunisie. Et il ne faudrait pas des millions de francs et des milliers de tués pour s'en emparer. Le pays que nous sommes allés voir l'autre jour est un des plus jolis que je connaisse. C'est très montagneux, avec des petits bois au milieu desquels se cachent les villages. Tout y est très bon marché, nous avons acheté un tres joli veau pour 5 francs, une poule coûte un sou, etc. J'ai fait le croquis de l'endroit où on pourrait établir le poste, c'est à l'angle de la rivière et du fleuve, sous des arbres géants, un site magnifique (1) ; au bas, la rivière est tellement pleine de poisson que les matelots en pêchaient une friture dans leur chapeau. Par le dernier courrier j'ai reçu des journaux et pas de lettre de toi, Gaston m'a répondu. En ce moment la chaleur est atroce, nous avons 39° et 40° à l'ombre, on vit dans un bain de vapeur perpétuelle, aussi ne pourrait-on pas faire campagne quand même on le voudrait, et il paraît qu'on ne veut pas, tout est terminé, paraît-il, ce sont les diplomates qui s'escriment à présent pour obtenir des Annamites un traité qu'ils n'observeront seulement pas huit jours. Au bout d'un ou deux ans ce sera encore à recommencer. Sans compter que les Chinois vont finir par s'en mêler ou les Anglais. J'ai lu quelques journaux français qui parlent de cette histoire de Ha-noï, et il est presque impossible de se rendre compte de l'énormité des bêtises qu'un journaliste français peut raconter quand on n'est pas soi-même au courant. C'est à faire dresser les cheveux sur la tête. Il y a en un qui raconte que nous avons attaqué les Drapeaux-Noirs, avant garde des Drapeaux-Jaunes. Quand au contraire les Drapeaux-Jaunes et les Drapeaux-Noirs sont les plus grands ennemis du monde et se battent chaque fois qu'ils se trouvent, et ainsi du reste. Inutile de te dire que je me porte toujours

(1) Poste de Viétri, au confluent de la Rivière Claire avec le Fleuve Rouge.

on ne peut mieux j'ai reçu mon brevet de Chevalier du Cambodge et je pense que pour la fin de cette année je serai en train de manger du gigot à Briey, ce qui ne laissera pas de me faire plaisir, quoique je me trouve très bien ici.

ROGET.

T'embrasse de tout cœur.

*
* *

Ha-noï, le 15 Août 1882.

Ma chère mère.

Je m'empresse de te rassurer, c'est fini au Tonquin, on ne fait plus rien, et on ne veut plus rien faire, c'est un parti pris. Pourquoi, je n'en sais rien, mais le fait est là, peut-être trouve-t-on que nous avons déjà assez d'affaires sur les bras. Cependant je crois que ce ne serait pas bien difficile. Quatre compagnies de plus et une batterie d'Artillerie, voilà de quoi prendre tout le pays et même de quoi le garder. Depuis la prise de la Citadelle, il n'y a pas eu un coup de fusil de tiré, si ce n'est par les brigands qui ravagent le pays. Les pauvres gens auraient bien besoin qu'on leur envoie quelques brigades de Gendarmerie ou bien les sergents de ville de M. Camescasse (1) qui assomment les étudiants à Paris, ils auraient de quoi faire ici, je te promets. Autour des villes c'est assez tranquille, mais dans la campagne il y a des bandes de bandits chinois et autres qui ont tout ravagé. Tant que nous ne nous en mêlerons pas ce sera ainsi. Pour moi si je regrette de quitter ce pays avant la fin de l'histoire, je suis content de penser que je vais rentrer en France ; au moment où tu recevras ma lettre mon remplaçant partira de France le 20 Septembre, et sitôt qu'il sera arrivé je pars pour France ; j'y serai donc probablement pour Décembre. Le Commandant Berthe de Villers qui m'aime beaucoup a voulu me proposer pour capitaine, mais le Commandant en

(1) M. Camescasse. Préfet de Police de Paris à cette époque, et dont les brigades de Gardiens de la Paix étaient renommées pour la vigueur, pour ne pas dire plus, avec laquelle elles mataient toutes les manifestations sur la voie publique.

Chef (1) n'a pas voulu, en disant que j'étais trop jeune, qu'il avait des enseignes de vaisseau plus anciens que moi et que le fait n'en valait pas la peine, mais je crois qu'il va me donner des notes à l'Inspection Générale qui me feront mettre sur le tableau pour l'année prochaine. Tout cela est fameux pour moi. Enfin je te dis cela, mais garde-le pour toi. C'est déjà bien bon d'être Chevalier du Cambodge, c'est une bonne note. Envoie-moi un extrait de naissance par le prochain courrier, que je puisse faire les démarches auprès de la Chancellerie (2) pour pouvoir porter ma décoration en arrivant chez nous.

Je t'embrasse mille fois.

ROGET

Embrasse Isabelle, Charles et le bébé pour moi.

Je suis crevé de besogne pour l'Inspection Générale, chaleur de 38° à l'ombre, sans cela j'enverrai un mot pour nos amis. Ne m'oublie donc pas pour M^{rs} et M^{es} de Kessel, Waltriny, de Crevoisier, l'ami René, etc . . .

* * *

Ha-noï, 1^{er} Octobre 1882.

Chère mère,

Je tardais à t'écrire croyant t'annoncer mon retour, mais ce ne sera probablement que pour le mois de Janvier que j'arriverai, je n'ai pas reçu votre dernier courrier et je crois que le paquebot a dû rentrer par avaries. J'attends mon remplaçant d'un moment à l'autre, mais s'il n'arrive pas d'ici huit jours je ne pourrai pas partir au mois de Novembre.

Mon Commandant m'a proposé au choix pour capitaine, mais je ne crois pas que ça tienne pour cette fois, je suis trop jeune. Les

(1) Le Commandant Rivière. Il y a lieu de remarquer que c'est la première fois que le Lieutenant Roget fait allusion au Commandant en Chef, sans toutefois le désigner par son nom. En effet depuis le 3 Avril 1882, date de l'arrivée du Commandant Rivière à Hanoi, pas une fois le nom de Rivière ne se trouve sous sa plume.

(2) La Grande Chancellerie de la Légion d'Honneur.

affaires sont finies ici, il n'y a plus rien à gagner, aussi je ne serais pas fâché de retourner en France. J'espère avoir trois mois de congé au moyen d'une maladie quelconque et cela avec solde entière. Puis, un an après, retourner dans une colonie, passer capitaine, puis je me présenterai à l'Ecole de Guerre. J'ai été très content de savoir Charles proposé cette année. Quand même il ne serait pas maintenu c'est toujours bon. Je vais toujours très bien, comme vous j'espère. Et je ne suis pas fâché de vous revoir, car deux ans et deux mois c'est long, mais nous allons bientôt passer trois mois ensemble et nous aurons le temps de nous voir.

Tu ne me reconnaîtrais pas si tu me voyais maintenant, j'ai toute ma barbe, ce qui me fait ressembler à un homme sauvage.

Les affaires d'Egypte m'intéressent beaucoup, j'espère que l'an prochain on va régler cette malheureuse affaire du Tong-Kin qui est bien en détresse, mais bientôt je te raconterai tout cela.

A bientôt, je vous embrasse tous en attendant que ce soit pour de bon.

ROGET.



Saigon, 31 Octobre 1882.

Ma chère mère,

Je pars pour France par le prochain bateau. J'arriverai vers Noël chez nous. Envoie-moi mon gros manteau et des chaussettes de laine à Toulon, à l'adresse de M. Mosse, Lieutenant d'Infanterie de Marine, pour remettre à M. Roget.

J'espère avoir un congé, mais il faudra que j'aille à Brest. Je suis arrivé hier du Ton-kin d'où je suis parti à l'improviste en deux jours de temps.

A bientôt de plus longues explications, je pars par le bateau *l'Annamite* le 10 Novembre.

Je me porte bien.

ROGET.



Toulon, le 13 Décembre 1882.

Chère mère,

Je n'ai pu t'écrire plus tôt parce que j'ai été assommé de démarches de toutes sortes. Si tu savais ce qu'on a à trimer, tu me pardonnerais. Je suis entré à l'hôpital pour tâcher d'avoir mon congé de convalescence de trois mois tout de suite sans aller à Brest, mais pas moyen, il faut que je rejoigne mon corps à Brest pour l'obtenir.

ROGET.

Dis à Isabelle de ne pas se monter la tête sur les trésors qui sont dans mes malles, il y a bien peu de choses. Je ne suis pas encore devenu oncle d'Amérique, mais ça viendra avec les grades et les gros appointements. A propos de grade j'ai la promesse du Colonel d'être proposé pour capitaine, mais le Général ne me maintiendra pas, c'est sûr.

Je ne comptais arriver que dans trois mois, au printemps, mais j'ai attrapé un peu de dysenterie et les médecins m'ont fait renvoyer de force malgré moi, j'aurais voulu passer l'Inspection Générale à cause des propositions. A présent je suis si bien portant que je ne peux plus mettre mes anciennes tuniques. Du reste tu me verras avant Noël, je ne puis pas fixer de date. Réponds-moi à Brest. Je pars samedi de Toulon, quand j'aurai fini de renvoyer mon détachement dans ses foyers. Tous les malades se guérissent de suite en respirant l'air de France, ne t'étonne pas si je suis entré à l'hôpital, c'est tout simplement pour nous un bon hôtel où l'on est bien couché, très bien nourri, et tout cela pour trois francs par jour, à l'hôtel en ville, ça coûte un prix fou.

Je vous embrasse tous, à bientôt.



LETTRES DU CAPITAINE D'INFANTERIE DE MARINE

J. PETITJEAN-ROGET

II^{ème} SÉRIE

du 29 Août 1883 au 16 Juin 1885.







LETTRES DU CAPITAINE D'INFANTERIE DE MARINE

J. PETITJEAN-ROGET

Brest, le 29 Août [1883] (1).

Ma chère mère,



Il paraît que nous partons lundi. La permission que nous avons demandée a été refusée, même pour quatre jours ; comme il n'y a pas de Capitaine à ma compagnie je suis obligé de rester là tout le temps pour l'équiper. On dit que nous n'allons pas au Tonquin mais seulement en Cochinchine, relever les troupes parties pour le Tonquin.

A partir de lundi ou mardi écris-moi à Toulon où nous resterons du 7 au 10. Nous embarquons, paraît-il, sur *l'Aveyron*, un petit transport, mais il n'y a encore rien d'absolument certain. Ce ne sont que les on-dit des bureaux. Sitôt que je saurai quelque chose d'absolument sûr je te l'écrirai. As-tu reçu ma première lettre que j'avais adressée à Briey ? Je pense qu'on te l'aura fait suivre. Cette fois j'espère que celle-ci te trouvera à Nancy. Enfin je suis très

(1) Cette lettre ne porte pas de millésime, mais il est facile de le déduire par la lecture de la lettre suivante datée du 19 Septembre 1883.

content de partir quoique cela me chagrine de ne pouvoir aller vous dire à revoir. C'est à peine si j'ai le temps de me faire faire des pantalons blancs et des vareuses de flanelle. Je t'enverrai peut-être ma tenue N° 1 à Briey par petite vitesse, mais il faudra que j'aie le temps pour cela, et nous avons tout à faire au dernier moment, sans compter encore les réservistes que nous avons sur le dos. Il vient de partir deux bataillons pour les grandes manœuvres de Dijon où je devais aller. Il ne va plus rester personne à Brest après notre départ. Peut-être ne serons-nous pas absents très longtemps, et l'expédition, qui ne va pas durer longtemps maintenant que Hué est prise (1), une fois terminée, nous allons rentrer peut-être avant un an. Je ne puis t'en écrire plus long pour le quart d'heure, mais sitôt que je saurai du positif je te l'écrirai.

Donnez-moi des nouvelles du petit homme et d'Isabelle et envoyez-moi des journaux sitôt que vous aurez mon adresse. Si comme on le dit, nous allons tenir garnison à Hué, je pourrai te trouver des magots assez affreux pour faire l'admiration de mon neveu et de Diditte à mon retour.

Je vous embrasse tous, mais il faut m'écrire si vous avez le temps.

Toulon, 19 Septembre 1883.

Chère mère,

C'est bien décidément demain que j'embarque, mes effets sont déjà à bord depuis hier, et à trois heures, demain, nous tirons le coup de canon d'adieu. Nous sommes un millier de passagers à bord et j'ai rencontré beaucoup d'amis ; nous allons en Cochinchine et de là au Tonquin, mais où ? on n'en sait rien. Il est inutile que tu m'adresses des lettres en route, elles n'arriveraient qu'après moi. Envoie directement au Tonquin à l'adresse suivante :

M. Roget, Lieutenant à la 22^e C^{ie} du 2^e Régiment, au Tonquin.

Et cela m'arrivera partout où je serai. Je suis éreinté à force de courir, et nous achetons, nous achetons, toute la journée, des

(1) Comme je l'ai déjà signalé, le Lieutenant Roget commet ici une erreur. Ce n'est pas Hué qui venait d'être prise le 20 Août 1883 par l'Amiral Courbet, mais les forts de **Thuận-An**, situés à environ 12 kilomètres en aval de Hué, « l'embouchure même de la rivière de Hué, et qui défendaient l'entrée de la rivière.

gamelles, du campement, des lits de camp, des ustensiles de toute espèce, parce qu'il ne faut pas compter rien trouver là-bas. Nous avons mis quatre jours pour venir de Brest ici et j'ai passé une journée entière à Clermont-Ferrand, la résidence de Henri. L'après-midi je suis allé voir Royat, une charmante petite ville d'eaux très gaie et très animée, et le soir nous sommes allés au Casino. C'était plein de beau monde. J'en ai cependant plein le dos du voyage en chemin de fer avec 300 hommes à conduire, ce n'est pas drôle du tout. Je ne t'envoie pas mes effets. Il me les faudra pour la grande tenue ; je n'ai que ceux là de propres, et ils sont à fond de cale. J'ai envoyé un petit mot à M. Mesny, mais je n'ai pas le temps d'écrire à personne d'autres. Dès que je serai arrivé, j'écirai à tout le monde, mais à présent je n'ai pas le temps. Envoie tous les journaux que tu pourras attraper. Dis bien des choses à Messieurs et Mesdames Waltriny et Crevoisier et à l'ami René, et qu'il m'écrive, moi je n'ai pas le temps.

Je t'embrasse mille et mille fois.

ROGET.

Dis à-Isabelle et à Charles qu'à la première relâche, ils auront de mes nouvelles.

★★

En mer, le 25 Septembre 1883

Chère mère,

Demain matin nous allons arriver à Port-Saïd, comme je ne sais pas si nous allons y rester longtemps je t'écis aujourd'hui matin. Nous avons une traversée magnifique. La mer est comme une glace et on glisse là-dessus sans plus remuer que dans son fauteuil. Les passagers et les passagères (nous en avons huit) sont dans le ravissement. Il n'y a encore eu personne de malade et nous marchons très vite. Nous sommes un peu serrés à bord. Il y a 18 officiers d'Infanterie de Marine, huit d'Artillerie, 3 ou 4 lieutenants de vaisseau et 27 aspirants, sans compter les civils, en tout 75 passagers dans le salon des deuxièmes classes. On ne s'ennuie pas encore, mais la nourriture est détestable et elle aurait besoin d'être plus abondante, c'est pourquoi l'autre jour je souhaitais un peu plus de mauvais temps, de manière à ce qu'il y ait des malades du mal de mer ; nous autres qui ne l'avons jamais, nous en profitons pour manger la part des autres. Tu vois notre voracité ! Nous sommes très gais à

bord avec toute cette jeunesse et nous ne nous ennuyons pas le moins du monde. Pour moi la traversée n'a plus rien de nouveau et ne m'intéresse pas tant que la première fois. Je ne demande qu'une chose, c'est d'arriver le plus tôt possible. A part cela le reste m'est égal.

En même temps qu'à toi je vais écrire à Charles et à Isabelle, mais il faut leur dire de me répondre et de m'envoyer le *Figaro* chaque fois qu'il leur tombera sous la main ; cela amuse toujours et fait passer un moment.

Je n'ai pas grand chose de neuf à te dire ; du reste à Singapoore je t'écirai de nouveau et ce qu'il y aura je te le dirai.

A bientôt une autre lettre, et je t'embrasse.

ROGET.

★★

Ceylan, le 12 Octobre 1883.

Chère mère,

Nous arrivons demain à Ceylan. Cette fois ci, nous avons passé devant Aden sans nous y arrêter ; en revanche nous nous arrêterons à Ceylan, ce qu'on ne fait pas d'habitude. Je suis très content de visiter ce pays que je ne connais pas encore et qu'on dit être le plus charmant du monde. Dans une dizaine de jours nous serons à Saigon et là nous apprendrons d'une manière certaine notre destination. Je pense que nous allons rester quarante-huit heures à Colombo, le meilleur port de l'île de Ceylan. Ecris-moi toujours au Tonquin jusqu'à nouvel ordre. On dit par ici que la pais sera faite avant notre arrivée. Moi, ça me serait encore égal, pourvu que nous allions au Tonquin ou à Hué, c'est tout ce que je demande. Je n'ai pas grand chose de neuf à te raconter. Voilà 20 jours que nous sommes en mer et nous avons eu jusqu'ici une traversée tellement belle que t'en est stupide.

La mer est comme un miroir, aussi unie qu'une glace. Je passe mon temps à faire le whist à un sou la fiche avec les capitaines et à dire du mal de la cuisine qui est atroce. Et puis on s'amuse des farces des aspirants ; nous en avons une vingtaine à bord, le plus vieux n'a pas plus de 20 ans.

Maintenant que tu sais que je me porte bien et que nous avons fait bonne traversée, je t'embrasse, et dans 6 ou 8 jours je t'écirai de Singapoore.

ROGET



Saigon, 24 Octobre 1883.

Ma chère mère,

Nous voici à Saigon depuis hier. J'ai retrouvé tous les vieux amis et j'ai été parfaitement reçu par eux.

D'après les nouvelles, la guerre est finie au Tonquin ; les Pavillons-Noirs sont rentrés en Chine et nous allons n'avoir rien à faire du tout. Si cela te rassure, j'en suis heureux, mais pour mon compte, j'en suis furieux. Nous allons partir, toujours avec le *Shamrock* (1), pour le Tonquin dans 2 ou 3 jours. Si on ne doit plus se battre, j'aimerais mieux aller à Hué où il y a bien plus de chasse. J'ai tué ce matin 31 bécassines de 7 à 9 heures, au grand étonnement de deux officiers de Marine qui ont brûlé toutes leurs cartouches sans pouvoir en tuer une seule. Je les avais conduits sur leur demande ; ils m'avaient dit être grands chasseurs et je les avais crus, et nous les avons richement blagués.

Je me porte on ne peut mieux et je retrouve mon climat de prédilection, 33 degrés de chaleur à l'ombre. Je parle annamite comme un enragé et je suis très content qu'on me comprenne très bien. Je pense demander, aussitôt capitaine, une place d'administrateur ou dans le Régiment Tonquinois qu'on va former. Dès que je serai arrivé là-bas, je vous enverrai des nouvelles ; ici on n'en sait pas tant qu'en France. Le Gouverneur de Cochinchine est tenu tout à fait à l'écart par le Commissaire de la République au Tonquin, M. Harmand (2).

Recommande bien à tout le monde de m'écrire et de m'envoyer des journaux ; moi j'écirai dès qu'il y aura quelque chose d'intéressant. J'embrasse ma nièce et mon neveu, leurs papa, maman, et enfin toi de tout mon cœur.

ROGET.

(1) Un soldat de la conquête, M. Colle, aujourd'hui conseiller municipal à Aix-en-Provence, parti de Toulon le 20 janvier 1883, comme sergent, fit le voyage sur le *Shamrock*, et comme souvenir, acheta une grande photographie représentant ce transport en rade de Port-Saïd. C'est grâce à son obligeance que nous pouvons donner aujourd'hui la silhouette, hélas ! bien éprouvée par le temps, de ce vieux bâtiment qui transporta tant de soldats, notamment le Lieutenant Roget. Planche XXXII (*Note du Rédacteur du Bulletin.*)

(2) M. Harmand, Médecin de la Marine, ancien compagnon de Francis Garnier, fit en 1876-1877 un voyage d'exploration dans la vallée du Mekong et regagna l'Annam en traversant la Chaîne Annamitique.



De la baie d'Along, le 3 Novembre [1883].

Ma chère mère,

On nous prévient à l'instant qu'il va y avoir un courrier pour France. J'en profite à la hâte pour t'apprendre que je suis toujours aussi bien portant qu'à mon départ et que nous sommes arrivés à bon port au Tonquin. Il paraît, d'après ce qu'on dit ici, que tout est fini ; la paix se négocie en Chine auprès du Vice-Roi de Canton (1). Nous allons être dispersés dans tout le Tonquin pour occuper les postes que l'on crée en ce moment. Ce soir nous débarquons du *Shamrock* qui va rentrer en France et qui emportera ma lettre. Nous ne connaissons pas notre destination. Nous sommes restés 5 jours à Saigon et ce soir nous serons à Haiphong. Il paraît que ma pauvre ville de Hanoi où j'avais tant d'amis est réduite en cendres ; tout est brûlé ou est démoli. Cela me fera de la peine de la retrouver ainsi.

Dès mon arrivée là-bas je t'enverrai d'autres détails.

Je t'embrasse bien, toi, Charles, Isabelle, les neveux et nièces.

ROGET.



Ha-noï, le 21 Novembre 1883.

Ma chère mère,

Me voilà revenu dans mon vieux Ha-noï, et si j'y ai retrouvé quelques amis, en revanche je ne reconnais plus la ville du tout. Tout est brûlé de fond en comble. Nous sommes arrivés hier d'une petite expédition et je profite d'un moment d'arrêt pour t'écrire, mais attends toi à ne plus recevoir de lettres régulièrement. Nous sommes toujours en route. Nous n'étions pas arrivés encore à Ha-noï qu'on nous envoyait déjà faire colonne du côté des Pavillons-Noirs. Il n'y a pas eu un coup de fusil de tiré. Ils se sauvent devant nous sans qu'on puisse les joindre. En ce moment il y a à Hanoi 5 ou 6.000 hommes de troupes : Turcos, Légion Etrangère, Matelots et Infanterie de Marine. Dès que l'artillerie sera prête on ira occuper Sontay et Bac-Ninh et

(3) Le Vice-Roi de Canton, c'est-à-dire le fameux Li-Hung-Chang.

ce sera fini. Nous sommes installés comme en campagne dans les baraques et nous couchons sur la planche. A Hanoi nous sommes bien nourris, mais en colonne on n'a que du biscuit et des conserves de bœuf. Cependant grâce à la maraude des petits boys et aussi à ce que je puis parler annamite, nous avons toujours eu des œufs et du poulet. Nous avons avec nous la batterie de cuisine et nous faisons toujours un bon petit fricot pendant que les camarades moins débrouillards grignotent leur biscuit. Avant-hier les Chinois, au nombre de 3.000, sont venus attaquer un petit fort, Hai-Dzuong (1), défendu par 150 soldats de chez nous qui étaient commandés par un de mes anciens de St-Cyr, le Capitaine Bertin. Ils ont été si bien reçus qu'ils ont dû lâcher pied en laissant 200 hommes sur le carreau. C'est un joli fait d'armes pour Bertin. Dès que tu verras ma nomination de capitaine sur le journal envoie-moi du galon pour mettre sur mes dolmans et de l'autre galon plat pour mes vareuses. Il faut de l'or mat. Isabelle te trouvera cela à Nancy. Il m'en faut de quoi ajouter un galon à 3 vareuses, à 2 dolmans et à 2 képis ; le tailleur dira ce qu'il faut. Je dois avoir à présent le numéro 28. Dans six mois cela va s'éclaircir.

La ville de Hanoi se rebâtit d'une manière superbe ; il y a déjà une foule de négociants qui arrivent pour tâcher d'attraper notre pauvre argent et on ne voit plus que des officiers de toute espèce dans les rues. C'est très curieux. Un va et vient de canons, de vivres, de voitures. Les Annamites sont épatés complètement et ils en profitent pour vendre le plus cher possible tout ce qu'ils ont ; ainsi un poulet coûte maintenant 10 sous au lieu de quatre sous comme avant, etc., etc. Mais les Turcos en achètent beaucoup et ne les paient pas souvent. Ils font du reste une peur effroyable aux Tonquinois qui croient avoir affaire à des sauvages, mangeant les femmes et les petits enfants. Nous avons aussi des Tonquinois enrégimentés et armés de carabines,

(1) Hải-Dương fut d'abord attaqué le 12 Novembre 1883 par des hordes composées de Chinois et d'Annamites. Notre garnison trop faible pour tenter de résister demeura enfermée dans le fortin et le réduit de la citadelle.

Le 17 Novembre suivant le fortin et le réduit furent de nouveau attaqués par des forces considérables parmi lesquelles se trouvaient un grand nombre de réguliers chinois.

La défense du fortin où commandait le Capitaine Bertin et celle du réduit où commandait l'Adjudant Geschwind, furent héroïques et grâce à leur courage ils parvinrent à mettre l'ennemi en fuite. L'Adjudant Geschwind fut nommé sous-lieutenant à la suite de ce beau fait d'armes. Cf. Pierre Lehautcourt : *Op. cit.*, Vol. 1, p. 393-395.

mais on ne compte pas beaucoup sur eux ; ils ne sont bons qu'à piller après la bataille et à couper les têtes des Chinois blessés ou tués. Car ici on ne plaisante pas et on ne s'amuse pas à faire des prisonniers. Je suis enchanté d'être venu ici, c'est très curieux et très intéressant à voir surtout pour un jeune officier. J'ai trouvé ici des officiers japonais qui étaient mes camarades de St-Cyr. Ils sont venus pour suivre les opérations ; mais on ne fait pas grand chose en ce moment, de sorte qu'ils sont un peu désappointés. Depuis le 1^{er} Septembre, il n'y a pour ainsi dire rien eu que cette attaque d'Hai-Dzuong. Tu vas la voir probablement dans les journaux. Une fois au complet, nous allons former une petite armée. Pour aller au feu on nous a donné des vêtements tout noirs en toile qu'on met par dessus les autres, et des galons pour les officiers en drap jaune ou blanc. Les casques sont couverts également en toile noire. On a l'air d'une troupe de brigands d'Opéra-Comique, Fra Diavolo, par exemple, et sa troupe. Les pantalons blancs et les casques blancs se voyaient de trop loin. On a eu là une très bonne idée. En ce moment il fait relativement froid et le matin on se réveille avec le bout du nez rouge, aussi marche-t-on avec facilité.

Bientôt je t'écirai du nouveau, mais ne t'attends pas à recevoir de mes nouvelles régulièrement c'est impossible.

Je vous embrasse tous.

R O G E T.

★★

Ha-noï, le 5 Décembre 1883.

Ma chère mère,

Je rentre d'expédition et me voici de nouveau chez moi, un bien vilain chez moi, où nous sommes deux, ce qui m'ennuie le plus. Figure-toi un grand bâtiment en torchis couvert en paille avec trois compartiments séparés par des cloisons très minces et qui ne montent même pas jusqu'au toit. Chambre N° 1, le Capitaine ; N° 2, le Sous-Lieutenant et moi ; N° 3, le 1^{er} Lieutenant. Nous ne pouvons pas dire un mot chez nous sans que le voisin entende. Comme meubles, quelques planches, des tabourets et des nattes de paille. Je me suis dépêché d'acheter des couvertures de coton ouaté et je me rouie

dedans, car il fait très froid en ce moment, surtout quand on couche dehors. L'autre jour nous sommes partis au milieu de la nuit pour courir après des pirates que nous avons poursuivis deux jours sans pouvoir les atteindre, au milieu des marais. Je suis rentré éreinté et crotté jusqu'au cou, sans avoir rien pu faire que de leur envoyer quelques coups de fusil à longue portée. Les hommes n'en pouvaient plus.

Tout a renchéri d'une façon formidable et le Gouvernement toujours bienveillant a profité de l'occasion pour nous retrancher 1 fr. par jour. Mais aussi il y a pas mal de fonctionnaires civils qui n'ont rien à faire et touchent 25.000 frs. par an. On dit même ici que le Gouverneur de Son-tay et de Bac-Ninh, deux villes qui sont encore à prendre, sont déjà ici et qu'ils émargent leurs appointements au Trésor où il n'y a pas d'argent pour la solde des officiers ni pour le modeste prêt du soldat, à qui on doit près d'un mois. Nous autres (les officiers) nous nous tirons toujours d'affaire, mais le pauvre troupiér c'est différent. Ils sont couchés sur la planche, sans autre lit que la couverture, et dans des hangars ouverts à tous les vents. On ne leur donne même pas de la paille pour se réchauffer un peu. Aussi il y en a déjà beaucoup de malades dans ce climat qui est relativement très sain. Il faut te dire que si les militaires sont logés dans des huttes, Messieurs les Résidents civils ont les plus belles habitations du pays avec de bonnes cheminées qui tirent bien. Il est vrai que c'est une manière comme une autre de voir le feu. Quant à nous, je pense qu'avant peu nous allons marcher en masse pour enlever une citadelle, soit Son-tay, soit Bac-Ninh, l'une d'abord et l'autre ensuite. Après quoi ce sera fini et il n'y aura plus qu'à faire les gendarmes, c'est-à-dire à chasser les pillards dont les bandes ravagent ce malheureux pays qui est plongé dans la misère la plus atroce. La tâche de celui qui le gouvernera sera bien difficile. Il faudra rassurer la moitié de la population honnête et inoffensive, forcer tous ceux qui se sont faits pirates et brigands à cause de la misère et du désordre à retourner dans leur village et à se remettre à cultiver les champs abandonnés, et enfin faire rentrer dans le devoir tous ces fonctionnaires et mandarins qui nous trahissent, envoient l'argent des impôts aux Chinois et excitent les populations contre nous. Il faudrait pour cela un homme intelligent et énergique, aidé par une quantité de gens fermes et dévoués à cette tâche pénible ; aussi je suppose qu'on va nous envoyer une série de fruits secs qu'on ira recruter au fond des caboulots de Paris ou d'ailleurs.

Je crois que les affaires militaires ne vont pas traîner en longueur. L'Amiral Courbet (1) est un chef qui passe pour très énergique. Les derniers renforts viennent d'arriver avec l'Artillerie et nous sommes tout prêts à commencer. Il y a ici à peu près deux régiments d'Infanterie de Marine, un régiment de Turcos et de Légion Etrangère, et environ un régiment de Matelots-Fusiliers ; avec cela quelques compagnies de Tirailleurs Annamites qui sont très bons comme éclaireurs, 5 ou 6 batteries d'Artillerie et 2 ou 3 mille Tonquinois qui ne peuvent pas servir à grand chose. C'est assez pour aller de l'avant, nous ne laisserons que de petites garnisons dans, les villes déjà prises. Quand partirons-nous ? Où irons-nous ? Mystère ! C'est le secret des Dieux ou de l'Etat-Major, et il est bien gardé ! Si tu es longtemps sans recevoir de mes lettres ne t'étonne pas. Je t'écris quand j'ai le temps, sans me préoccuper du départ des courriers. Il peut arriver que je sois détaché quelque part sans correspondance pendant un ou deux mois, comme il arrive pour quelques uns de mes camarades qui sont tout à fait dans le Sud. Ici tout est tranquille pour le moment, depuis l'affaire d'Hai-Dzuong où on leur a infligé une leçon sévère. Cependant hier ils sont venus mettre le feu à un blockhaus situé en face de Ha-noï, sur la rive opposée du fleuve Rouge, et nous avons été réveillés au milieu de la nuit par la fusillade. C'était une bande de pillards ; il en est resté quelques uns sur le carreau qu'on a retrouvés au jour, mais cela n'a pas grande importance. Je me porte toujours on ne peut mieux et je suis très content d'être ici en dépit des petites contrariétés qui nous font crier. Je suis surtout enchanté de faire cette campagne contre les Chinois qui promet d'être très intéressante à tous les points de vue.

Je vous embrasse tous. *Envoie ma lettre à Charles.* Je n'ai pas le temps de lui écrire personnellement, mais qu'il me réponde et me dise ce que l'on raconte en France du Tonquin.

R O G E T.

Et mon neveu ? Et Isabelle ? Je ramasse des bibelots. J'ai déjà pris à Hong-Yen, une citadelle dont nous nous sommes emparés, un beau sabre monté en argent.

(1) L'Amiral Courbet avait été nommé, le 25 Octobre 1883, Commandant en Chef des forces de terre et de mer.



Son-tay, le 19 Décembre 1883.

Chère mère,

Nous avons pris Son-tay après une bataille de 5 jours ; je suis sain et sauf et je me porte on ne peut mieux. Mais mon Capitaine est blessé grièvement et mon Lieutenant en 1^{er} est tué. Je suis proposé pour une citation et le premier pour capitaine dans le bataillon. On m'a dit que j'étais, trop jeune pour la croix, à laquelle du reste je n'ai jamais pensé. Les journaux vous ont déjà appris que je n'étais pas sur la liste des blessés. L'affaire a été très dure, il a fallu enlever une série de retranchements plus forts les uns que les autres. Ma compagnie est une de celles qui ont le plus donné, j'ai le Sergent-Major et 28 hommes hors de combat sur 109 qui se trouvaient présents, outre les deux officiers les plus anciens, c'est moi qui commande à présent. Les hommes ont montré un grand courage, chez nous surtout, et à l'assaut le plus terrible, au fort de Phusa, ma compagnie est arrivée en haut des retranchements avant les Turcos ; aussi nous sommes comblés de félicitations. Cette affaire nous coûte 300 à 400 morts ou blessés, on ne sait pas encore trop au juste. Les Turcos, la Légion et nous surtout, avons beaucoup souffert (1). A présent, nous nous reposons dans la citadelle de

(1) Nous donnons planche XXV, la reproduction d'une gravure chinoise représentant la bataille de Son-Tây. Voici la traduction des rubriques en caractères chinois de cette gravure :

1° Les caractères indiques par le chiffre 1 veulent dire : la ville de Nam-Shun.

2° Les Français barbares et vaniteux avancent sur Son-Tây. Ils ne connaissent ni les forces de Liou ni ses plans habiles. Ils sont culbutés et chassés. La tranquillité a été rétablie.

3° La colline des muscades.

4° Un fort sur la frontière.

5° et 6° Liou-Yung-Foh (Lư-Vinh-Phước) commandait trois districts de l'Annam sur terre et sur mer ayant ses quartiers dans la division centrale. Il tient dans la main droite l'ordonnance le nommant.

7° Seï-Tien-Lung. Deuxième Brigade.

8° Le drapeau de Chao-Tien-Yoh. Avant-Garde.

9° Manque.

10° La ville de Son-Tây fortifiée.

11° Les Français. Poste d'observation dans un fossé. Station aux signaux.

12° Les Français. Les canons qui font trembler la terre. Grandes flammes.

13° Bâtiments de combat Français. Il y en a tant, qu'on ne sait ce qu'ils font

14° Vaisseaux français coulés.

15° Cavalerie à armure d'airain.

16° Artillerie à uniforme rouge.

(Extrait de la *Guerre au Tonkin*, par Lucien Huard).

Son-tay et nous en avons bien besoin. Voilà près de huit jours que nous couchons tous les soirs par terre, mais nos bagages nous ont toujours suivis et nous n'avons manqué de rien comme nourriture. Je serai bien content de rentrer à Ha-noï pour me reposer un peu, mettre du linge propre et dormir dans un lit. Nous sommes tous d'un sale à faire reculer d'horreur. Je fais laver mon linge en ne gardant que ma vareuse sur le dos. Nous avons eu affaire à des Chinois plus qu'aux Annamites, et des gens se battant parfaitement bien, armés de fusils à répétition et de carabines anglaises et américaines. Enfin je crois qu'on leur a infligé une correction qui les en dégoûtera pour longtemps. Nous avons pris une grande quantité de Chinois qui sont presque tous blessés et on les fusille de suite. Ils s'y attendent du reste parfaitement et n'ont par l'air d'en être étonnés (1).

Dans une autre lettre je te donnerais plus de renseignements, pour celle-ci je n'ai pas le temps de t'en écrire d'avantage.

Je vous embrasse tous de mon mieux. N'attends pas trop mes lettres, on a si peu le temps qu'il faut un hasard comme aujourd'hui pour écrire.

Je t'embrasse bien.

J. ROGET

(1) C'était en représailles des atrocités commises par les Chinois sur nos blessés prisonniers, que nos troupes procédaient à ces exécutions sommaires. Pour donner une idée des raffinements de cruauté employés par les Chinois, je citerai l'exemple suivant rapporté par Dick de Lonlay dans son ouvrage *Au Tonkin, 1883-1885*, p. 70 : « Les Martyrs d'Hai-Dzuong. — Le 15 Août 1883... Nous voici sur la place centrale de la Citadelle. . . Quel spectacle ! Des milliers de corbeaux tournoient en poussant de lugubres croassements, auprès des restes humains suspendus à d'énormes crocs en acier plantés dans la muraille à droite et à gauche de la pagode.

“ C'est un véritable charnier qui répand une odeur fétide.

“ Nous approchons et avons toutes les peines du monde à chasser cette myriade de carnassiers. Sept de ces crocs supportent autant de corps humains. Grâce à des lambeaux d'uniforme qui recouvrent ces cadavres, nous reconnaissons successivement un Sous-Lieutenant d'Infanterie de Marine dont le galon d'or brille encore sur le bleu de la vareuse, deux soldats de cette arme, deux Fusiliers-Marins et deux Tirailleurs Annamites.

“ Les visages et les mains ont été affreusement déchiquetés par les becs et les serres des oiseaux de proie. D'un Annamite, il ne reste plus que le tronc. ... “ Nous retirâmes des crocs d'acier les cadavres de nos infortunes camarades et les ensevelîmes les larmes aux yeux. Ils reposent aujourd'hui du dernier sommeil au centre de la Citadelle de Hai-Dzuong où une croix de bois indique la tombe de ces sept vaillants martyrs...»



Planche XXV. — Fac -simile d'un placard chinois représentant la bataille de Son-Tây
(Extrait de La Guerre du Tonkin, par Lucien Huard, p. 229)



Ha-noï, 4 Janvier 1884.

Mon cher Charles,

Je me décide à t'écrire, non sans effort, car depuis deux jours que je suis revenu de Son-tay je passe mon temps à me reposer sans parvenir à me défatiguer. Je n'aurais jamais cru que ce fut si éreintant de faire la guerre, et quelle guerre ! ! Ce n'est pas pour rire cette fois, comme à la prise de Ha-noï, il y a deux ans. Comme je ne t'ai pas encore écrit depuis mon arrivée au Tonquin, je vais te raconter notre petite odyssée. Dès notre arrivée à Ha-noï on nous a envoyé de droite et de gauche pour nous entraîner et aguerrir les hommes. Nous poursuivions des pirates, disait-on, mais je ne crois pas que l'on eût jamais la naïveté de croire que nos pauvres troupiers, sac au dos, et leurs gros godillots aux pieds, pataugeant jusqu'au ventre dans les rizières, attraperaient autre chose que la diarrhée ou des insolations. Enfin, après beaucoup de mystère, on nous embarque moitié par terre, moitié par le fleuve, le huit Décembre (1883). Voici la composition des deux colonnes et l'effectif :

Par terre :

1 ^{er} Bataillon, 750 hommes	{ 1 Compagnie de Tonkinois auxiliaires. 4 Compagnies de Turcos.
2 ^e Bataillon, 750 hommes	{ 1 Compagnie de Tonkinois auxiliaires. 4 Compagnies de Turcos.
3 ^e Bataillon, 600 hommes	{ 4 Compagnies de la Légion Etrangère.
4 ^e Bataillon, 550 hommes	{ 4 ^e d'Infanterie de Marine.

Total : 1.800 hommes environ, 3 batteries 4 de montagne.

Par eau il venait :

1^{er}, 2^e, 3^e Bataillons d'Infanterie de Marine, composés chacun d'une Compagnie de Tirailleurs Annamites d'avant-garde, comme toujours, et de 3 Compagnies françaises, plus 1 Bataillon de Fusiliers-Marins, avec 1 Compagnie de Tirailleurs Annamites, 1 Batterie de 4, 2 de 65 de montagne, et une de 80 de campagne, le tout embarqué dans des jonques. Total général du corps en marche, 5.000 hommes à peu près en ligne.

Le 10 nous nous arrêtons sur le Day, rivière que la colonne venue à pied devait traverser, et nous débarquons pour protéger son passage qui s'opère sans difficulté, l'ennemi ne bougeant pas. Le 12 et le 13 on ne fait que se rassembler et changer de bivouacs toute la sainte journée ; enfin le 14 au matin nous sommes au complet devant Son-tay. Je fais partie du 2^e Bataillon de l'Infanterie de Marine, (1) ma compagnie étant encore la 22^e du 2^e. Nous avançons sur 3 colonnes et notre droite est appuyée par les canonnières. Voici un croquis qui pourra te donner une petite idée (2).

Enfin mon bataillon essaie de tourner par la gauche le fortin placé à la jonction des deux digues et qui nous empêchait d'avancer, et après avoir enlevé un village, nous nous butons contre une ligne de marais derrière laquelle nous trouvons des Chinois abrités par de bons parapets en terre et qui nous fusillaient comme des lapins. Pas moyen d'avancer à cause des marais, il faut nous en aller. A ce moment les Chinois ont cru avoir partie gagnée en nous voyant reculer, et alors (3 h. de l'après-midi) toute leur ligne s'ébranle et ils se précipitent sur nous en criant d'une manière épouvantable. Notre position était assez critique, toute ma compagnie était dispersée et pataugeait dans la vase jusqu'au ventre quand ils sont arrivés au bord du marais. Il y a 3 ou 4 pauvres diables qui y sont restés blessés et à qui ils ont coupé la tête devant nous pour ainsi dire avant qu'on ait pu les voir. Mais leur mouvement a été vite arrêté ; nous nous sommes reformés dès que nous avons été hors de l'eau et en même temps nous démasquons le bataillon de soutien (3^e Bataillon) (3). Tu vois d'ici les feux de salve qui ont commencé à péter à 5 et 400 mètres comme distance. Ils sont alors rentrés dans leurs retranchements en face de nous, et sur notre gauche au contraire, se sont étendus de manière à nous envelopper presque complètement. Sans s'en inquiéter plus que cela, le Lieutenant-Colonel de Maussion (4),

(1) Bataillon Dulieu, composé des 22^e, 23^e, 24^e Compagnies du 2^e Régiment d'Infanterie de Marine et de la 2^e Compagnie de Tirailleurs Annamites.

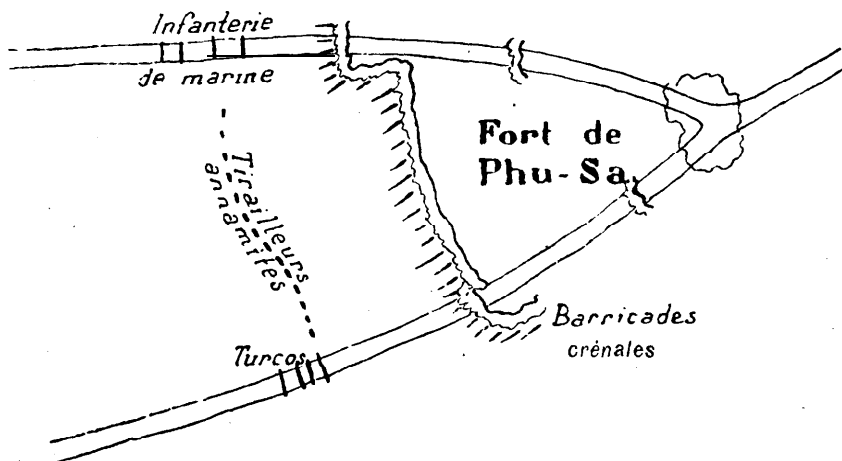
(2) Voir Planche XXVI.

(3) Bataillon Reygasse, compose des 26^e, 29^e, 33^e Compagnies du 2^e Régiment d'Infanterie de Marine et de la 3^e Compagnie de Tirailleurs Annamites,

(4) Le Lieutenant-Colonel de Maussion commandait les 3 bataillons d'Infanterie de Marine. Le 1^{er} Bataillon, Commandant Chevallier, était composé des 25^e, 34^e et 36^e Compagnies du 1^{er} Régiment d'Infanterie de Marine et de la 1^{ère} Compagnie de Tirailleurs Annamites.

qui venait de s'entendre avec le Colonel des Turcos, appelle ma compagnie (22^e) ; on nous fait monter sur la digue de gauche pendant que les Turcos montaient sur la digue de droite, et derrière nous on masse deux autres bataillons.

Il fallait enlever avant la nuit ces fameux ouvrages du Phu-sa :



Pour nous relier aux Turcos on déploie dans les marais deux compagnies de Tirailleurs Annamites. Les pauvres petits diables couraient dans la vase comme des enragés, et quelle grêle de balles !

A ce moment, une fois que nous étions tous placés, l'artillerie envoie encore deux obus qui comme d'habitude tombent à côté du bon endroit, et nous voilà partis au pas de course et baïonnette au canon. Au bout de cent pas nous nous trouvons arrêtés net par la première barricade et surtout par l'abattis de bambous inextricable qui l'entourait. On se jette au travers tout de même et on arrive à grimper dessus : de l'autre côté plus de Chinois, sauf deux ou trois grands cadavres qui gigottaient avec une balle dans le ventre ; mais en face de nous, à 50 mètres, il y a encore une autre barricade qui nous fusille de plus belle. Le Capitaine Doucet, des Tirailleurs Annamites, reçoit à ce moment une balle dans la tête tout près de moi, il crie : Aie !! et il tombe sur le nez. Nous repartons alors comme des enragés et nous arrivons sur la deuxième barricade, toujours même répétition : des petits piquets qui nous percent les jambes et surtout les pieds nus des Tirailleurs Annamites, et des bambous épineux qui accrochent les vêtements et nous arrêtent on ne peut mieux ; nous

y laissons nos pantalons et nous arrivons tout de même dessus juste à temps pour les voir filer et entrer alors dans un grand ouvrage qui garnissait la jonction des deux digues. Nous nous arrêtons pour souffler un peu et on regarde autour de soi. Nous nous comptons : chez nous, le Sergent-Major avait une balle dans l'épaule, et quelques hommes étaient restés en route ; aux Tirailleurs, le Capitaine Doucet était tué et 3 sergents indigènes sur 4, mais nous voyons près de nous les Turcos enlever les dernières barricades de la digue de droite, et derrière nous deux compagnies d'Infanterie de Marine arriver à fond de train nous soutenir ; tous les clairons des trois bataillons se mettent à sonner la charge, les tambours des Turcos s'en mêlent aussi, et nous voilà repartis sur l'ouvrage. En un clin d'œil nous étions dedans, mais assaillis par une telle fusillade qu'à peine entrés nous étions forcés de nous coucher, les Turcos y entraient par la droite et nous par la gauche ; au bout d'un instant, l'ouvrage était rempli de monde, mais il y avait plus d'hommes à terre, blessés ou tués, que de vivants. Mon camarade Clavé, Lieutenant en 1^{er} de la Cie, avait une balle dans le cœur, le Capitaine Cuny une dans la jambe, on veut l'enlever, il en reçoit une autre qui lui fracasse le bras. Je restais Commandant de la C^{ie}. En face de nous il y avait une grande coupure, dans la digue, et un grand clayonnage en bambous qui la fermait complètement, c'est de là qu'on nous tirait à 100 mètres environ, c'était l'entrée du village où étaient leurs casernes ; les défenseurs de l'ouvrage s'étaient sauvés vers la gauche laissant à leurs camarades le soin de nous fusiller à notre arrivée. Plutôt que de nous laisser abîmer ainsi, nous courons en masse sur cette grande barricade, nous ne pouvons pas passer, mais du haut et pendant qu'on se fraie un passage, nous canardons les fuyards. En se retirant les Chinois mettent le feu à l'entrée du village, et nous nous couchons éreintés dans la position ; le bataillon avait 57 hommes par terre, dont 3 officiers tués et 4 blessés, le bataillon de Turcos avait beaucoup plus souffert ayant attaqué en masse du premier coup : 133 tués ou blessés, dont le Chef de Bataillon blessé, et un Capitaine tué. Mon Capitaine à moi est mort seulement ces jours-ci à la suite de l'amputation du bras (1).

Il était 6 heures du soir, la nuit tombait. On se reforme vite, l'appel, et nous nous couchons tout le long de la digue. Les Turcos restent dans

(1) Capitaine Cuny.

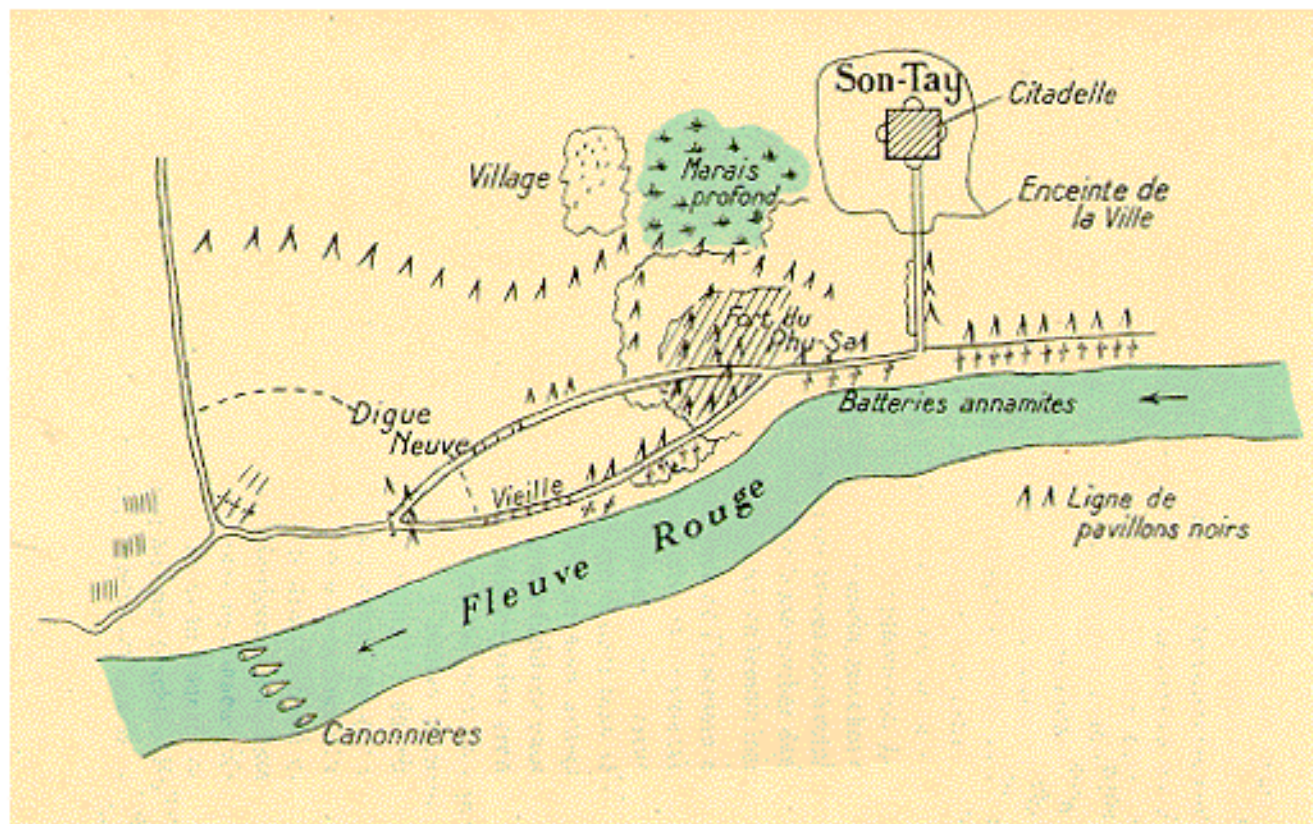


Planche XXVI. — Prise de Son-Tây, d'après un croquis du Capitaine Petitjean-Roget.

l'ouvrage. Pendant la nuit, les Chinois essaient deux fois de nous surprendre, et nous tirent dessus sans cesser un instant. Bien abrité derrière la digue, on les laisse faire à leur aise ; quand ils approchent trop près, des feux de salve les reçoivent, et cependant vers deux heures, les Turcos ont une espèce de panique ; il faut aller les soutenir. Des Chinois sont venus sous le feu enlever des cadavres à qui ils ont coupé la tête. Le jour se lève enfin ! Quelle est notre surprise, en nous avançant, de voir toute la ligne des ouvrages extérieurs évacuée, et je dirai que nous n'en étions pas trop vexés, l'idée de recommencer le petit métier de la veille au soir ne nous souriait pas trop ; aussi nous avons fortement applaudi la bonne idée qu'ils avaient eue de rentrer dans la ville. Le 15 nous n'avons rien fait autre que nous étendre dans l'Est de manière à entourer la moitié de la ville, nous étions trop faibles pour pouvoir la cerner complètement. La journée s'est passée pour moi en reconnaissances le matin, marches et contre-marches le soir et la nuit. A 10 heures nous avons notre emplacement, j'ai fait placer les grand gardes et me suis laissé tomber dans la boue où j'ai dormi d'un sommeil de plomb jusqu'au lendemain matin.

A huit heures nous nous trouvions en face de l'enceinte extérieure de la ville. On ne voyait rien sur les remparts, on n'entendait rien. Le Colonel donne l'ordre de s'avancer doucement et de s'assurer si les pagodes fortifiées situées hors de l'enceinte étaient bien réellement désertes ; en effet, on y entre sans coup férir et nous avançons ainsi jusqu'à 300 mètres du rempart ; mais alors une fusillade énorme nous accueille et nous rentrons lestement dans nos pagodes crénelées où nous restons quatre mortelles heures l'arme au pied en attendant qu'on puisse mettre l'artillerie en ligne. A 3 heures seulement les pièces commençaient à tirer, et quelles pièces ! ! ! du vieux 4 de montagne et du 0 m. 065 m/m de débarquement, ce que nous appelons des sifflets. A 4 1/2 l'Amiral arrive et ordonne l'assaut, la Légion qui tenait la tête part de suite, saute dans le fossé et grimpe dans le talus avec un entrain admirable ; derrière elle le Bataillon de Fusiliers Marins (1), à qui on voulait donner les honneurs de la journée, mais qui est arrivé comme le marquis que tu connais ou comme les carabiniers, je crois qu'ils ont eu 3 hommes touchés. Moi je me trouvais tout à fait à l'extrême droite, et pendant que la moitié du

(1) Le Bataillon de Fusiliers Marins était commandé par le Capitaine de Frégate Laguerre.

bataillon entra dans la ville avec la Légion (1), ma compagnie et celle des Tirailleurs, dont le Capitaine avait été tué la veille (2), nous livrions un combat à nous tous seuls ; chose curieuse, nous étions deux lieutenants commandants de compagnie. Au moment où les Chinois ont vu qu'on montait à l'assaut, ils ont cru qu'en faisant une contre-attaque par la droite, ils feraient arrêter le mouvement, mais nous étions placés sur la droite exprès pour cela, et bien abrités dans les tranchées d'une pagode fortifiée par eux-mêmes. Avec nous, il y avait toute une batterie, et en réserve le bataillon de Turcos derrière nous, qui avait été si fort ébréché la veille ; de sorte que lorsqu'ils se sont avancés sur notre flanc droit, ils ont été reçus d'une telle façon qu'ils se sont vite arrêtés. A notre tour nous sommes sortis et nous leur avons appuyé la chasse pendant plus d'un kilomètre. Il était alors 7 heures du soir et on se battait à notre gauche dans les rues de la ville. On nous envoie l'ordre de rentrer dans notre pagode et d'y passer la nuit en vue d'un retour offensif. Nous nous installons, et vers minuit on entend un grand brouhaha en même temps que des gerbes de flammes montaient dans le ciel, c'était les Chinois qui évacuaient en faisant sauter tout ce qu'ils pouvaient et en brûlant le reste. Le lendemain au point du jour, ma compagnie envoyée en reconnaissance aux abords de la Citadelle entra dedans sans coup férir. Alors vite nous grimpons en haut de la tour où nous installons un drapeau avec deux ceintures rouge et bleue et mon foulard blanc, et je dis à mes clairons de sonner « au drapeau ». C'était fini, et nous n'en étions pas fâchés, car se battre trois jours et trois nuits, c'est joliment dur ! Nous n'en pouvions littéralement plus et c'est pourquoi, je pense, l'Amiral a renoncé à une poursuite immédiate qui aurait certainement amené l'anéantissement des Pavillons-Noirs.

Après quoi nous nous sommes installés dans les logements encore tout chauds de ces Messieurs et nous nous sommes bien reposés. Le surlendemain la province toute entière était évacuée par eux, on n'en trouvait plus que de l'autre côté de la Rivière Noire devant la Citadelle de Hong-Hoa. Le 6 Janvier je rentrais à Ha-noï pour rejoindre la 2^e Compagnie de Tirailleurs Annamites où je suis actuellement, et depuis je n'ai plus rien fait que 2 ou 3 avant-gardes de colonnes du

(1) Ce furent le Caporal Mourlaux de l'Infanterie de Marine, le soldat Minnaert de la Légion Etrangère et le Quartier-Maître Le Guirizec des Fusiliers Marins qui entrèrent les premiers dans l'enceinte.

(2) Capitaine Doucet.

côté de Bac-Ninh, la ville que nous allons enlever dès l'arrivée du Général Millot (1) qui nous mettra avec le renfort qu'il amène en mesure d'attaquer sans risque d'un échec les régiments réguliers chinois qui défendent la place de Bac-Ninh et les fortifications qui en font un vaste camp retranché. D'après les renseignements obtenus il y aurait là 28 régiments réguliers, les meilleurs de la province de Canton et du Quang-Si. Les soldats ne valent heureusement pas les Pavillons-Noirs comme bravoure, mais comme ils sont très bien armés de Remington, Peabody, Winchester, etc., et qu'ils ont des munitions en abondance, nous ne serons pas trop de 12.000 hommes pour les enlever. Pense un peu qu'à Son-tay nous avons laissé par terre l'effectif d'un bataillon et que nous avons attaqué seulement avec 8 bataillons.

Les compagnies fondent assez rapidement à ce régime. Heureusement qu'il fait bon, 20 degrés ou 25° à l'ombre ; mais l'été approche et il faut finir avant de manière à pouvoir rentrer tranquillement dans nos *quartiers d'été* pour les chaleurs.

A bientôt, mon pauvre vieux, et si je n'ai pas la figure cassée à Bac-Ninh, tu recevras de nouveau un historique détaillé des opérations et j'espère que ce sera avant peu.

Je vous embrasse bien tous les quatre. Qu'Isabelle me pardonne de ne pas lui avoir écrit, mais elle peut juger si mon temps a été bien employé.

Je te monte un musée de la guerre, j'ai déjà un sabre superbe, une carabine Remington et des pavillons noirs de toute beauté, sans compter des queues de Chinois et des tentures de soie brodées pour accrocher dans le salon.

ROGET.

(1) A la suite de l'affaire de **Son-Tây** et étant donné l'importance qu'allait prendre le Corps Expéditionnaire du Tonkin avec les nouveaux renforts qu'on allait lui envoyer, le Général de Division Millot, de l'armée de terre, avait été désigné pour prendre le commandement en chef des troupes, avec les Généraux de Brigade Brière de l'Isle de l'Infanterie de Marine et de Négrier de l'armée de terre.

Le Général Millot allait emmener avec lui des renforts suffisants pour porter à 16.500 hommes l'effectif du Corps Expéditionnaire. — Cf. P. Lehautcourt : *Op. cit.*, Vol. 1, p. 438.



Ha-noï, 10 Janvier 1884.

Ma chère mère,

Je suis rentré de Son-tay depuis quelques jours pour servir définitivement aux Tirailleurs Annamites, et me voici de nouveau installé dans une petite chambre convenable où nous sommes deux cependant, mais je couche dans un lit et je fais mes trois repas par jour, ce qui me semble très agréable, et on tient joliment à cela quand on a couché par terre 15 jours de suite et mangé du biscuit avec du riz plus ou moins gras. C'est là une des préoccupations de la guerre les plus sérieuses, et cela prend une importance capitale, jamais je ne m'étais tant occupé de cuisine, mais on a raison de dire que, pour se battre il faut que le soldat ait le ventre plein, autrement cela ne va pas. On nous envoie 6.000 hommes de France que nous attendons pour aller à Bac-Ninh (1), ce qui nous permettra de l'occuper sinon sans combat au moins avec beaucoup plus de facilité que Son-tay où nous étions vraiment trop peu nombreux ; c'est un très beau fait d'armes et qui fait beaucoup d'honneur à notre petite troupe. Mon Capitaine a été amputé du bras droit mais se porte bien à présent (2), la saison est bonne et nos blessés vont bien. Chose étrange, c'est que des 4 officiers tués il y a deux Lorrains et un Alsacien tués. Nous sommes très nombreux ici de ce pays-là. J'écris une grande lettre à Charles où je lui donne des détails sur l'affaire, mais je ne puis jamais la finir, on est toujours dérangé par de petites colonnes que nous sommes obligés de faire pour pacifier le pays et dans lesquelles on ne tire jamais un coup de fusil, mais qui font tricoter des jambes pas mal. Au milieu de tout cela je me porte on ne peut mieux, cette vie active me convient à merveille et je ne suis pas fatigué le moins du monde. Cependant j'avoue que quand cela sera fini et que nous serons bien installés et tranquilles dans le pays nous ne nous en plaindrons pas trop, nous pourrions aller tranquillement à la chasse et nous n'aurons que notre petit train-train de vie habituel, ce sera moins fatigant et plus confortable. La guerre, c'est très joli et bon pendant 5 ou 6 mois, mais il ne faut pas que cela dure trop longtemps, et il y en a ici pour qui cela dure depuis 2 ans.

(1) **Bác-Ninh**, à 30 kil. environ N-E de Hanoï.

(2) Le Capitaine Cuny mourut peu de temps après des suites de l'amputation du bras blessé.

A bientôt une autre lettre, celle-ci est pour te dire simplement que je vais le mieux qu'il soit possible et que je suis enchanté d'être ici.

Je vous embrasse tous.

ROGET



Ha-noï, 25 Février [1884].

Ma chère mère,

Nous sommes toujours à Ha-noï en bonne santé, mais tout est encore bien plus changé qu'à mon arrivée. Il y a tout un tohu-bohu énorme. Un général de division, deux généraux de brigade (1), des états-majors, des ballons, des fusées, des ambulances organisées convenablement, enfin une expédition complète, jusqu'à des soldats de la Ligne. Les pauvres diables, je les plains un peu tous, ils arrivent ici comme ils iraient faire une marche militaire, avec des sacs gigantesques et les grandes capotes (2), etc., etc.

Quand les chaleurs vont arriver je ne sais pas ce qu'ils vont devenir. Ils vont fondre comme la neige au soleil. Quant aux officiers, qui ont tous des dolmans de drap et des pantalons *idem*, ils vous répondent d'un petit air suffisant: « Oh ! je connais, j'ai déjà été en Afrique ! » Il faudra qu'ils en rabattent. On va prochainement marcher sur Bac-Ninh, je pense que ce sera la dernière affaire de cette année ci car une fois le mois d'Avril on ne pourra plus marcher, il fera trop chaud et les pluies vont détruire les routes. Je suis toujours très heureux d'être aux Tirailleurs Annamites, 2^e Compagnie, et non pas 4^e. Ce sont de tous petits soldats dont on fait absolument ce qu'on veut, mais je ne pense pas y rester longtemps, ma nomination de capitaine s'avance tous les jours et d'ici un ou deux mois je serai nommé probablement. J'ai écrit à Charles une très longue lettre pour

(1) Général de Division Millot. Généraux de Brigade Brière de l'Isle et de Négrier.

(2) Ce ne fut que plus tard qu'on donna aux troupes de Ligne, 111^e, 143^e et 23^e Régiments, des effets semblables à ceux de l'Infanterie de Marine. A leur arrivée au Tonkin ces régiments furent obligés de marcher avec la grande capote prévue pour la tenue de campagne en France.

lui raconter la prise de Son-tay, j'espère qu'il me tiendra compte de l'effort en me répondant et en m'envoyant quelques journaux ou un livre par la poste. Cela ne coûte pas bien cher et je serais enchanté de savoir comment en France on raconte la prise de Son-tay, j'ai déjà vu des récits plus que fantastiques. Mais ce qu'il y a de bon c'est que la France va être reliée au Tonkin par un fil télégraphique et vous saurez tout ce qui se passe au jour le jour.

Je t'embrasse bien ; n'oublie pas de me faire envoyer du galon dès que tu verras ma nomination de capitaine et du galon d'argent si je suis nommé adjudant-major ; du reste Charles peut s'en charger, je le rembourserai. J'espère qu'Isabelle va bien ainsi que sa petite famille, et que les coqueluches sont finies.

Je vous embrasse tous.

ROGET.

Bien des choses à Messieurs et Mesdames de Crevoisier et Waltriny.

*
* * *

Ha-noï, le 14 Mars 1884.

Ma chère mère.

Bac-Ninh a été pris hier, mais je ne faisais pas partie de la colonne qui a attaqué la ville, de sorte que nous ne savons pas ce qui s'est passé. On dit qu'il y a 70 blessés ou tués de notre côté ; ce ne serait pas beaucoup pour le résultat atteint. Mais je n'en ai rien vu ni connu, ce qui me vexe un peu. Du reste, depuis l'arrivée des troupes de la Guerre, nous autres de l'Infanterie de Marine nous sommes tombés dans le trente-sixième dessous. C'est nous qui avons eu tout le mal et toute la peine, et à présent si on pouvait nous mettre à la porte du Tonkin on le ferait. Ainsi il n'y a que trois bataillons d'Infanterie de Marine qui aient marché sur Son-tay, le reste a tenu garnison dans tous les postes et villes du Tonkin, aussi nous sommes tous furieux. Pour mon compte, sitôt que je passe Capitaine je vais tâcher de m'en aller à Saigon. J'en ai assez de ce métier là, nous ne sommes pas faits pour monter la garde à la place de ces Messieurs.

Du reste, à présent c'est à peu près fini, il n'y a plus qu'à repousser les Chinois dans les montagnes. Toutes les places fortes sont entre

nos mains et les quelques petits forts qui restent ne sont pas pour nous gêner beaucoup. La campagne du Tonquin est finie à présent, il n'y a plus que l'occupation à réaliser et c'est l'affaire de peu de troupes et de quelque temps.

Je me porte toujours à merveille, nous n'avons pas encore eu chaud jusqu'ici, cela va seulement commencer le mois prochain.

J'espère que la santé de M. Waltriny s'est améliorée. Dis à Madame Waltriny combien je m'y intéresse. Bien des choses de ma part aussi à Madame et M. de Crevoisier. Madame Chatelin doit être revenue à l'heure où je t'écris et tu dois avoir de nouveau sa bonne compagnie. Moi j'attends ici avec impatience mes galons de capitaine, jamais je n'ai été aussi ennuyé d'être lieutenant, je voudrais tant commander une compagnie en ce moment ci.

Je m'attends à recevoir une lettre énorme de Charles et des journaux. Je reçois très bien les tiens qui me font plaisir, surtout le « Voleur » mais je voudrais un plus grand journal que *le Petit journal* où il n'y a rien du tout. Je reçois les Tablettes ici par dix camarades. Dis à Isabelle que je ne l'oublie pas et que si je regrette de ne pas être allé à Bac-Ninh c'est que je voulais piller pour elle les magasins de soieries chinois.

Je vous embrasse tous.

ROGET.

Et mon neveu et ma nièce ?

*
* *

Ha-noï, 5 Avril 1884.

Ma Chère mère,

Comme je te l'ai écrit dernièrement, je n'ai pas fait partie de la colonne qui a marché et est entrée dans Bac-Ninh. La résistance du reste, a été à peu près nulle et n'a aucunement rappelé la prise de Son-tay. Les Chinois ne sont pas des troupiers comme les Pavillons-Noirs et se sont enfuis aux premiers coups de fusil. Il y a en tout un sous-lieutenant de la Ligne (1) qui a reçu une balle dans la tête et une trentaine de soldats blessés.

(1) M. Duché, du 23^e de Ligne.

Et maintenant nous voilà les maîtres de presque tout le Tonkin. Il n'y a plus qu'un petit coin dans la montagne, à Hung-Hoa (1), où ils se défendent. Mais ça ne sera guère qu'une série d'escarmouches où il n'y aura personne de blessé ni de tué probablement. Après quoi ils seront tous repoussés et dispersés dans la montagne, bien loin au diable, et alors, l'été arrivant, nous rentrerons dans nos garnisons pour n'en plus sortir de l'année.

En même temps que Bac-Ninh, le Général Brière de l'Isle a enlevé à la course deux autres citadelles (2) où on a pris et fusillé deux ou trois mandarins annamites rebelles. On a pris aussi dix canons Krupp qui ont dû être achetés en Prusse, mais ils ne savaient pas s'en servir et n'ont fait avec de mal à personne. On a trouvé aussi une belle mitrailleuse qui n'a pas tiré un coup. De l'argent il n'y en avait plus. Pendant ce temps là j'ai été courir avec des éclopés à la poursuite de pirates qui ont arrêté une petite chaloupe à bord de laquelle était le courrier de France que nous avons perdu en partie. Dis-moi un peu si Charles a reçu la longue lettre que je lui ai envoyée (3) ; je n'ai pas de nouvelles de lui du tout. Comment vont-ils, et les deux bébés ? Je voudrais bien écrire plus, mais on n'a pas le temps, et puis on est si mal installé que c'est toute une affaire. Mon Capitaine le nouveau rentre en France comme malade ; je lui achète tout son bazar, selle, bride, gamelle de 12 couverts, serviettes, draps, nappes, etc., pour 300 francs que je lui ai payés comptant, et me voilà monté pour 2 ans. En partant je revendrai le tout, bien entendu, mais je fais des économies et je crois que d'ici une paire de mois j'aurai déjà quelques sous. Peut-être si tu es bien sage et que tu m'envoies beaucoup de journaux je t'enverrai un billet de banque.

Je vous embrasse.

ROGET.

Je vais écrire à M. Waltriny. Cette nouvelle bien qu'attendue m'a fait beaucoup de peine.

(1) Hvang-H6a fut occupé le 12 Avril 1884 presque sans pertes (1 Tirailleur Algérien blessé ; 3 Artilleurs, 1 Caporal du Génie et l'ordonnance noyés) Cf. Lehautcourt : *Op. cit.*, Vol. 1, p. 400 note (1).

(2) Les citadelles de Yên-Tê et de Thái-Nguyên. Cf. Lehautcourt : *Op. cit.*, Vol. 1, pp. 474-476.

(3) La lettre du 4 Janvier 1884 racontant la prise de **Son-Tây**.



Ha-noï, 29 Avril 1884.

Ma chère mère,

Me voici rentré dans cette bonne ville de Ha-noï, et je crois pour y passer l'été. Je ne suis pas fâché de me reposer un peu. La paix a l'air de vouloir tenir pour tout de bon, de sorte que nous allons être un peu tranquille.

Voilà assez de massacres pour cette année et l'hiver prochain je ne veux plus faire la guerre qu'aux sangliers de la forêt de Briey. Ainsi tu peux me tricoter de rudes chaussettes de laine. Je crois que le récit des dernières affaires a dû donner à réfléchir en France.

Les Pavillons-Noirs à Tuyên-Quang et les armées chinoises à Lang-son ont bien fait voir qu'ils n'étaient pas des Kroumirs. Il n'y a pas eu depuis cent ans en Europe une bataille où les pertes aient été aussi fortes en proportion du nombre des troupes engagées. L'Infanterie de Marine est en tête. Dans un bataillon, sur 14 officiers, quatre seulement n'ont pas été touchés.

Heureusement que la plupart des blessés sont presque guéris.

Pour nous autres, Tirailleurs Tonkinois, on n'ose pas encore nous envoyer à ces terribles assauts, nous faisons toujours le métier de cavalerie sur les flancs, devant, derrière, suivant les circonstances.

Enfin on parle de l'arrivée de renforts sérieux avec généraux en chef, etc. Qu'on nous laisse donc nos généraux que nous connaissons et qui nous connaissent, au lieu de nous envoyer encore des tas de farceurs qui vont venir ici faire des écoles et un apprentissage que nous payons généralement avec notre peau.

Enfin, patience ! quand tu recevras cette lettre il n'y aura plus que 6 mois à attendre pour le bateau. A propos de lettres, j'ai presque envie d'en fabriquer une trentaine d'avance et de les faire mettre à la poste à chaque courrier, si tu te fais des frayeurs pareilles. Est-ce que tu crois que la route de Lang-son à Ha-noï est aussi tranquille que celle de Moûtiers. Ce sont des commissionnaires tonkinois qui portent les sacs de dépêches d'une poste à l'autre. Ils sont très fidèles, mais plusieurs ont été pris par les pirates et tués. Tout l'ayant dernier courrier de France a été brûlé de cette façon et j'ai dû perdre de tes lettres. Pour la procuration, je ne peux pas t'en faire une ni faire légaliser la signature, mais celle de Charles suffit, tu n'as donc qu'à toucher avec lui. On dit que nous allons tous rentrer en France bientôt à cause de l'arrivée des nouveaux renforts. Je vais toujours bien et je vous embrasse tous.

ROGET.

* *

Ha-noï, le 3 Mai 1884.

Ma chère mère,

Voilà un mois que je suis en route, je reviens de l'expédition de Hung-Hoa que nous avons occupé après un bombardement de deux jours. Les Chinois ont filé devant nous, sans que nous puissions les rejoindre. En rentrant à Ha-noï j'ai appris que nous allions passer tous aux Tirailleurs Tonkinois. Les soldats annamites rentrent en Cochinchine et tous les Européens passent aux Tonquinois. Ainsi à présent, voici ma nouvelle adresse : M. Roget, Lieutenant aux Tirailleurs Tonquinois. A peine revenus de Hung-Hoa, nous sommes partis pour huit jours dans la montagne afin de conduire deux ingénieurs, dont un cousin de Jules Ferry, aux mines d'or. Nous avons trouvé des mines, mais peu d'or, et c'est dans un pays encore infeste de pirates auxquels nous avons infligé quelques bonnes leçons. Il m'est arrivé une fâcheuse histoire en même temps. Je m'étais payé une montre d'or que je me faisais envoyer par Saigon, elle a été prise en route sur un bateau à vapeur qui a été pillé par des pirates chinois. Je pars pour Nam-Dinh dans trois ou quatre jours et à présent tu recevras toutes mes lettres datées de là, au lieu de Ha-noï. Je reçois très régulièrement les *Petit Journal*, mais je n'ai plus de « Voleur » depuis longtemps. Il faut me les envoyer, cela nous amuse tous. Je te quitte pour faire mes caisses, mais je t'écrirai dès mon arrivée à Nam-Dinh où il y a beaucoup de camarades. Nous allons avoir à former, et je dirai plus, à recruter 12.000 soldats tonquinois.

Je vous embrasse tous, je n'ai toujours pas reçu un mot de Charles.

ROGET.

* *

Quang-Yên, le 10 Juin [1884].

Ma chère mère,

Je suis condamné à subir le même tourment que le pauvre Juif-Errant. Après un séjour de 15 jours à Nam-Dinh, me voilà envoyé à Quang-Yên, petite forteresse sur le bord de la mer, pour y former une compagnie de Tirailleurs Tonquinois. C'est un drôle de métier. Il

me faut aller recruter des paysans dans la campagne, les instruire, les décrasser, et en même temps leur bâtir des logements, tout cela bien entendu sans un sou. On m'a dit de me débrouiller, je me débrouille. J'attends ma nomination de capitaine pour ce mois ci et je pense avoir une compagnie de Tirailleurs Tonquinois. C'est un rude travail, tout est à faire étant donné qu'il n'existait rien qui put servir de point de départ.

Enfin cela m'intéresse et j'aime mieux faire cela que de rester à Ha-noï désœuvré. La campagne est terminée au point de vue de la résistance, à présent on ne fait plus qu'occuper des points et toujours sans résistance.

Il n'y aura plus de batailles, peut-être tout au plus quelques coups de fusil de temps en temps, contre des pirates qui ne sont dangereux que pour des gens sans armes.

Je suis pris de 5 heures du matin à 7 heures du soir et avec cela une correspondance avec le Major et le Colonel, interminable.

Je reçois tous tes journaux et tous tes envois. Si tu veux m'envoyer une douzaine de mouchoirs et une douzaine de chaussettes, tu verras que cela m'arrivera parfaitement.

Pour de l'argent, j'ai dépensé énormément, à rouler ma bosse dans tous les coins du Tonkin, je m'installe un logement quelque part et puis crac ! il faut partir. Une fois capitaine et tranquille quelque part, je vais faire une grosse chaussette ! ! La vie est très chère à présent à cause du grand nombre de troupes, et les marchés sont peu garnis parce que les paysans ont peur des Turcos, de la Légion et des Zéphyr, qui sont de vrais brigands.

Ces troupes devraient quitter le Tonkin au plus vite, pour ramener la confiance dans la population. Ce sont de bonnes troupes au feu, mais détestables partout ailleurs. Je ne voudrais pour rien au monde servir là-dedans, j'aime mieux mes petits Annamites qui marchent très bien et qui m'obéissent au doigt et à l'oeil. Il faut voir ça pour savoir ce que c'est que la discipline. Je ne pense pas du tout rentrer avant d'avoir fini mes deux ans, cependant si l'on renvoie des troupes je pourrais aller en Cochinchine, mais il y a ici des officiers qui ont 30 et 40 mois de Tonkin, qu'on n'a pu encore faire rentrer.

Bien des choses à tous les amis de Briey.

Dis à Charles que je lui écris en ce moment une tartine de 40 pages sur les événements du Tonkin (1). Il pourra l'insérer dans la

(1) Cette lettre a malheureusement été perdue.

Revue des deux Mon les après l'avoir lue, tellement ça va être sérieux. Je félicite Isabelle de ses succès dans le monde, qui ne me surprennent aucunement.

Mon adresse est à Quang-Yên, mais quand cette lettre te sera parvenue j'aurai déjà changé.

Je vous embrasse tous.

R O G E T.

★ ★

Quang-Yên, le 2 Juillet 1884

Ma chère mère.

Je ne t'ai pas écrit plus tôt parce que je voulais savoir où ma nomination va m'envoyer. J'espère rester à Quang-Yên et aux Tirailleurs, sans trop y compter.

Du reste je m'en moque, si la position de Capitaine de Tirailleurs est jolie, en revanche c'est un métier de chien, et je veux ménager ma petite santé en ne me fatiguant pas tant que cela. Tu te fais beaucoup de bile pour mes galons, cela n'en vaut pas la peine, avec de vieux effets on trouve toujours moyen de se rafistoler plus ou moins bien. Seulement c'est pour mes effets de drap qu'il en faudra pour l'hiver, mes effets d'été sont à peu près arrangés. Moi, je suis en ce moment bien tranquille à Quang-Yên. Mais il paraît que dans le Nord cela ne va pas aussi bien. La colonne qui est partie pour occuper Lang-son, place que le traité avec la Chine nous accordait, au lieu de trouver la porte ouverte, a trouvé une armée chinoise qui lui est tombée dessus et a failli l'exterminer jusqu'au dernier (1).

On était très inquiet de leur sort ; ils n'étaient que 3 ou 400, et à huit jours de marche de toute espèce de secours. Enfin le Général de Négrier a été les dégager. On parle d'une centaine de tués ou blessés dont quatre officiers ; deux capitaines de mes amis d'Infanterie de Marine sont tués. Il faut toujours se méfier de la perfidie chinoise, et c'est ce qu'on n'a pas fait. On le paie cher. Je n'ai pas encore de détails sur cette déplorable aventure. La colonne était conduite par le Lieutenant-Colonel Dugenne, un casse-cou qui est

(1) La colonne à laquelle fait ici allusion le Capitaine Roget est celle du Lieutenant-Colonel Dugenne, qui faillit être anéantie au guet-apens de Bac-Lé (23-24 Mai 1884).

venu ici avec un bataillon de Zéphyrs (les Zéphyrs sont les soldats qui ont eu des condamnations de prison et qui sont toujours en Afrique), il a déjà éreinté son monde dont la moitié est sur le flanc. Dernièrement, contre des pirates, il a reçu trois blessures, et on l'a alors nommé lieutenant-colonel.

Je ne pense pas que cette affaire tasse beaucoup de bruit en France. On va tâcher d'étouffer la chose. Du reste, à moins qu'on ne rende la Chine responsable de ce qui est arrivé, cela n'a pas d'importance. On prendra Lang-son quand on voudra, il suffit d'y envoyer suffisamment de monde.

Mais il va falloir éteindre de suite l'incendie qui commence dans ce coin du Tonquin.

Je ne crois pas que l'on renvoie de sitôt du monde en France. En tout cas l'Infanterie de Marine ne rentrera pas, et moi, il ne faut pas compter me voir arriver avant l'année prochaine.

Le régiment de Ligne qui est ici était sur le point de rentrer, mais on lui a donné contre-ordre. On ne peut pas se dégarnir de troupes à présent.

Je prends assez bien patience à Quang-Yên, c'est le plus joli poste du Tonquin. J'ai comme maison une pagode sous des pins gigantesques. Nous sommes dans le sable au lieu d'être dans la vase, et la brise de mer nous empêche de trop souffrir de la chaleur. A deux cents mètres il y a la Citadelle avec une compagnie d'Infanterie de Marine, et avec moi, j'ai un sous-lieutenant, M. Lespieau, dont le père qui est général, commande en Afrique. J'ai aussi six sous-officiers français, et puis les bons petits Tirailleurs de Saïgon qui me servent d'instructeurs et sont tout dévoués. C'est avec ces moyens que je dresse une bande de 250 Tonquinois qui ont tous l'air de bons enfants. Si ce n'était si fatigant, ce serait agréable. On est tout seul, on peut faire à sa tête sans avoir personne qui vous contredise autrement que par correspondance. Le chef de bataillon est à Hai-Zuong, à deux journées d'ici.

J'espère qu'à l'heure où je t'écris le petit Raymond est hors d'affaire et qu'il se porte bien. Ton avant-dernière lettre m'avait chagriné. Je veux le voir aussi gros que Diditte en rentrant en France.

Dis à René de Crevoisier que si les avocats pérorent beaucoup, en revanche ils n'écrivent guère. Je n'ai pas le temps de lui écrire, moi ! Mais enfin, sa clientèle doit bien encore lui laisser quelques loisirs. Dis bien des choses à toute son excellente famille ainsi qu'à tous nos bon amis de Briey.

J'ai toujours une lettre pour Charles sur le chantier mais elle n'avance pas vite.

Je vous embrasse tous bien tendrement.

R O G E T.

Si tu ne peux pas m'envoyer des galons, voilà ce que tu peux faire : Aller à l'imprimerie et me commander des cartes de visites et j'en aurai pour le nouvel an.

Voilà le modèle : { Jules Roget,
Capitaine d'Infanterie de la Marine (1),
au Tonquin

J'espère que tu seras contente de ce nouveau papier que je viens d'acheter, deux sous la feuille s'il te plaît, mais quand on est capitaine, on peut se payer ça.



Quang-Yên, le 19 Juillet [1884].

Chère mère,

Un bateau qui passe à Quang-Yên nous avertit que dans cinq minutes il emporte le courrier pour France, donc je me dépêche, mais tu n'auras pas tout de même la fleur que je t'envoie pour la Ste-Suzanne. Dans ma dernière lettre je l'ai oubliée, mais quoique arrivant en retard je sais qu'elle sera la bienvenue.

1° Je suis toujours à Quang-Yên et pour longtemps.

2° J'y suis très heureux.

3° Je me porte très bien.

4° Je fais des économies ! ! !

5° Je suis on ne peut mieux entouré de 2 ou 3 charmants garçons, 2 officiers tous de St-Cyr, et 2 jeunes médecins qui sont venus fonder l'hôpital de Quang-Yên qui est choisi comme séjour des convalescents, tellement le climat est sain.

Je vais t'écrire une autre lettre, celle-ci ne comptant pas.

Nous allons porter la guerre en Chine, mais rassure-toi sur mon compte, avant six mois ma compagnie ne sera pas en état de marcher et je crois que ce ne sera pas les troupes du Tonquin qui marcheront.

(1) La lettre annonçant sa nomination de capitaine n'est pas parvenue en France et c'est ici la première fois qu'il écrit qu'il est Capitaine.

Il va probablement venir une division de France pour rétablir les affaires, à moins que la flotte ne termine tout par des bombardements.

Je t'embrasse bien.

ROGET.



Quang-Yên, le 12 Septembre 1884.

Chère mère,

Vite un petit mot à la hâte. Le courrier part demain, je vais envoyer un de mes hommes mettre la lettre à la poste à Hai-phong, j'espère qu'il arrivera. Le choléra en France dérange tous nos plans. Je me porte trop bien, j'ai tellement mangé cet été, pour me rattraper de l'hiver dernier, que je suis énorme. Le pays de Quang-Yên est très tranquille. Il n'y a plus de pirates, vu qu'ils servent tous dans ma compagnie. J'ai fait l'ouverture de la chasse, il y a eu dimanche huit jours. Je suis allé dans la montagne à 5 kilomètres-de chez moi, j'ai tué un paon, sept perdrix et dix-huit bécassines. C'est joli pour ce pays qui est peu giboyeux. C'est la première fois que l'on achassé ici depuis bien longtemps. Le Général Millot avait interdit la chasse. Mais ça ne lui a pas porté bonheur. Il est fichu à la porte d'ici avec son acolyte le Colonel Guerrier (1). Bon voyage ! Mon Colonel, M. Brionval (2), vient de mourir d'une pleurésie ; c'est le Commandant Berger, mon ancien Commandant des Tirailleurs Annamites, qui le remplace.

Charles a dû faire l'ouverture le même jour que moi. A-t-il été aussi heureux ? Ici nous n'avons pas de grosses bêtes, faute de forêts, mais à un jour ou deux il y en a en masse. Si nous faisons des expéditions par là je rapporterai des peaux de tigre.

Tu connais le bombardement de Fou-Chéou et la prise de la flotte chinoise ? C'est ce qu'il y a de plus nouveau ; un corps expéditionnaire est parti d'ici pour la Chine (3), mais nous autres ne bougerons pas.

Je t'embrasse vite et je t'écirai dans huit jours par l'autre courrier.

ROGET.

(1) Le Général Millot venait d'être remplacé dans son commandement par le Général Brière de l'Isle, le 8 Septembre 1884. Cf. Hippolyte Gautier: *Op. cit.*, p. 446.

(2) Lieutenant-Colonel d'Infanterie de Marine Brionval.

(3) C'est le corps expéditionnaire qui, sous les ordres de l'Amiral Courbet, s'empara de Formose et des Pescadores.



Quang-Yên, 30 Septembre 1884.

Ma chère mère,

Je profite du départ du *Rio Negro* pour t'envoyer un mot. Je me porte toujours on ne peut pas mieux et je reçois régulièrement tes lettres. Si les miennes ne te sont pas arrivées il ne faut pas trop d'en étonner, le Général Millot avait la fâcheuse habitude de les faire décacheter et d'arrêter celles qui auraient pu donner des nouvelles fâcheuses de Lang-son. Peut-être les as-tu reçues depuis. La guerre avec la Chine doit être une affaire décidée maintenant et les opérations sur Lang-son vont reprendre probablement d'ici 15 jours, mais je ne suis pas désigné pour marcher. Cela peut te tranquilliser, j'espère. Au reçu de ma lettre fais de suite deux petits paquets de graines, *choux, salades, carottes et radis, raves noires, gros radis de juif*, et envoie par colis postal, cela m'arrivera en Décembre et nous en mangerons en Janvier. J'ai acheté des graines très cher qui ne valent rien du tout. Elles ne lèvent pas. Cependant j'ai un jardin très bien arrangé, bien bêché et bien fumé. Je crois que je vais passer l'hiver bien tranquille à faire du jardinage et à styler mes hommes. Nous gardons du reste un grand hôpital de convalescents qui vient d'être établi à Quang-Yên et nous sommes nécessaires pour la sécurité de la province à cause de la proximité de la frontière chinoise. Je suis en ce moment dans les constructions jusqu'au cou. La maçonnerie occupe tous nos instants. On arrange les pagodes qui nous habitons pour en faire des casernes. Tu comprends que la première chose que j'ai fait faire c'est la maison du Capitaine. J'aurai une grande pièce pour recevoir et dans le fond la chambre à coucher avec deux petits cabinets de toilette. J'ai reçu un nouvel officier, M. Burdy, Sous-Lieutenant, le neveu du Général Alleyron de l'Infanterie de Marine, de sorte que je suis en plein dans les enfants de généraux, le père de Lespieau, mon autre sous-lieutenant, est général à Oran en Algérie.

J'ai écrit à Isabelle, elle a dû te le dire. Je n'ai rien de plus nouveau à t'apprendre, dans mon trou on ne sait rien de ce qui se passe au Tonquin. Avec l'ouvrage que j'ai, je n'ai pas même le temps d'aller à la chasse ou de monter mon cheval Cosaque.

Rappelle-moi au souvenir de tous nos amis et embrasse les neveux pour moi. Je t'embrasse bien.

ROGET.

J'espère que tu n'as pas oublié mes cartes de visite pour le nouvel an



Quang-Yên, le 21 Octobre [1884]

Ma chère mère,

Je suis toujours à Quang-Yên en bonne santé. Depuis ta dernière lettre, il n'est rien arrivé de nouveau par ici. Dans le Nord, le Général de Négrier a attaqué les Chinois et les a battus en deux affaires, mais il a lui-même été légèrement blessé à la jambe (1). Je crois qu'on attend des renforts de France avant de marcher en avant. Pour moi, comme je te l'avais dit déjà, je crois rester tout l'hiver à Quang-Yên où nous serons bien tranquilles, ainsi tu n'as pas à t'inquiéter pour moi.

Je fais pousser des radis et nous semons des salades, mais jusqu'ici peu de succès, ma graine ne vaut rien du tout. J'ai peur que tes dernières lettres se soient égarées, car j'ai reçu un paquet de journaux sans lettres. Il vient d'arriver un Monsieur Emile Roger qui est lieutenant dans mon régiment, et je reçois très souvent des lettres adressées à lui.

J'ai beaucoup de travail ici. Je suis dans la bâtisse jusqu'au cou, je fais arranger toutes les pagodes en vue de l'hiver qui sera frais ; nous avons déjà un peu de fraîcheur ici le matin.

Je n'ai pas reçu de nouvelles de Charles depuis quelque temps, mais je voudrais savoir s'il a reçu mes lettres et mes photographies, parce que je crains que la poste ne fonctionne mal. J'ai une très belle peau de tigre que j'ai préparée moi-même ces jours ci et je crains qu'elle ne s'abîme si on ne l'envoie chez le fourreur.

Je reçois toujours " le Voleur " très régulièrement et le *Petit Journal* aussi.

A bientôt, ma chère mère, je t'embrasse bien et te prie de ne pas te faire plus de bile que je ne m'en fais moi-même.

ROGET.

J'ai reçu une lettre de René et je lui ai répondu. Bien des choses aux amis.

(1) Le Capitaine Roget fait ici allusion au combat de Kep, du 30 Octobre 1884, où s'étaient fortement retranchées les troupes chinoises, nous coupant ainsi la route de **Lạng-Sơn**. Ce combat nous coûta 29 tués dont un officier, le Capitaine Planté du 111^e, 58 blessés dont 8 officiers : MM, le Général de Berge, Officier d'ordonnance ; Kerdrain, Capitaine ; Maissiat et Triboulez, Lieutenants au 23^e ; Venturini, Capitaine ; Sozonoff, Lieutenant, et Dulys, Sous-Lieutenant au 111^e. Cf. Lehautcourt : *Op. cit.*, Vol. 2, p. 128, note (1). Cette blessure du Général de Négrier, une balle qui fit séton dans le mollet droit, ne donna jamais aucune inquiétude. Cf. Lucien Huard : *Op. cit.*, p. 444.



Quang-Yên, 31 Octobre [1884].

Ma chère mère,

Tu vas être bien surprise et contente, j'espère, de recevoir une fois des étrennes de ton pauvre mendiant de fils. Je t'envoie 100 frs., c'est tout ce que je peux faire, et 100 frs. aux enfants de Charles. Si tu savais comme je suis obligé de dépenser ici, tu comprendrais qu'il ne me reste rien à la fin du mois. Je suis toujours la main à la poche pour les blessés, pour les malades, pour mes Tonquinois, pour les catholiques expulsés, pour les espions, pour tous les malheurs de la guerre. Ici nous remplaçons les mandarins et nous sommes obligés de ne pas les faire regretter.

L'argent commence à manquer un peu partout, et je suis obligé souvent de faire des avances. Le pauvre pays est bien malheureux, et je ne sais trop ce qu'il deviendra dans la suite !

Les Français sont un peuple bien léger et nous serions des biens grands misérables si, comme on le disait dernièrement, nous abandonnions les pauvres gens aux représailles des Chinois et de leurs mandarins.

Les affaires ne sont pas très brillantes, partout nous battons les Chinois quand nous les rencontrons, mais c'est toujours à recommencer et la pacification ne vient pas vite. On marchande toujours sur les moyens en France, où l'on ne veut pas comprendre qu'il vaut mieux donner 20.000 soldats d'un coup que d'en faire périr 5.000 par an pendant dix ans.

Malgré tout cela nous ne nous faisons pas trop de bile, excepté quand nous recevons les journaux de France. Je fais mon jardin où nous mangeons déjà des radis et où il y a de la salade et des choux qui viennent d'être repiqués.

Je me porte magnifiquement et n'ai pas envie d'être malade. La bonne saison et la fraîcheur arrivent à grand pas.

Je vous embrasse bien tous.

ROGET.



[Quang-Yen, Novembre 1884] (1)

Ma chère mère,

Rien de nouveau à te raconter, je suis toujours bien tranquille à Quang-Yên où je n'apprends rien de ce qui se passe. On dit que malgré les événements de Lang-son il n'y aura pas la guerre avec la Chine. Ainsi soit-il ! Si c'est pour la faire comme nous la faisons, autant vaut-il rester tranquille. Nous faisons des efforts surhumains comme les gens de Ganzviller qui voulaient changer leur église de place en faisant passer autour une grande ficelle et en tirant dessus. La ficelle a cassé et ils sont tombés sur leur derrière. Nous aussi un de ces, jours nous allons nous trouver sur notre cul.

En attendant je suis toujours chef de pirates. J'ai dans mes soldats un assemblage très curieux. Ils sont tout déguenillés, avec de vieux haillons qui n'ont pas été lavés depuis le jour où ils ont été faits de pièces et de morceaux blanc, noir, jaune, ça ne fait rien.

Si je me promenais avec ma compagnie à Paris, j'aurais un fier succès, jamais on n'aurait vu une telle collection de brigands, et surtout de guenilles.

Maintenant je leur fait acheter des petits vestons et des culottes en calicot blanc, une ceinture de cotonnade rouge et un turban noir, mais ils ne veulent mettre ces belles affaires que le dimanche et les jours de revue.

De sorte que le contraste est très drôle de me voir à cheval en gants blancs, culotte blanche et bottes à l'écuyère, mon sous-lieutenant tout élégant, et derrière nous cette troupe de bandits en guenilles. Ça rappelle la Commune. Au reste ils sont très faciles à mener ; quand je ne peux pas me faire comprendre en parlant annamite, je leur donne des coups de cravache sur les fesses et ils comprennent de suite. C'est l'habitude consacrée du pays. Si on ne leur donne pas du rotin sur le derrière de temps en temps, ils diraient que quelque chose leur manque et seraient pris de nostalgie et désérteraient de suite.

Il n'y a pas grande distraction à Quang-Yên, mais beaucoup de travail du matin au soir. Exercice, tir à la cible, etc., etc., et il faut

(1) Cette lettre ne porte ni lieu ni date, mais le contexte permet de la placer facilement entre la lettre du 31 Octobre 1884 et celle du 24 Novembre 1884.

se lever à 4 h. et demie, c'est dur ! ! ! En revanche, de 10 h. à 2 h. je dors ferme pendant la grosse chaleur.

Je ne sais pas encore si je suis maintenu aux Tirailleurs Tonkinois, je n'y fais qu'un intérim.

Je vais écrire à Isabelle un petit mot, mais je n'ai vraiment guère de temps, il ne faut pas m'en vouloir.

Je vous embrasse tous bien.

ROGET.

★
★ ★

Ha-noï, 24 Novembre [1884].

Ma chère mère,

Je viens de quitter Quang-Yên pour rentrer à l'Infanterie de Marine à Hanoi. C'est un des nouveaux capitaines venus de la Guerre qui me remplace. Cela me vexe beaucoup, mais il n'y a rien à faire qu'à avaler cette couleuvre en douceur. Je fais les fonctions d'Adjudant-Major dans la Citadelle de Ha-noï autant dire que je ne fais rien du tout. Avec tout cela je ne me montre nulle part et je crains bien de rester de longs jours à traîner ici sans rien faire. Tout cela me dégoûte du Tonquin, j'aimerais autant être en France dans ces conditions là.

Je croyais un instant être attaché au Grand Etat-Major, mais il est arrivé deux capitaines de France qui m'enlèvent tout espoir de ce côté. Je vois que je n'ai plus qu'à me laisser pousser du ventre en attendant la fin de mes deux ans.

L'Infanterie de Marine est devenue une pétaudière où il suffit d'arriver de la Guerre pour avoir tous les avantages possibles. J'ai envie d'aller à mon tour dans la Ligne pour voir s'il en sera ainsi pour nous.

Je me porte bien, suis gros et gras, et vous embrasse tous.

ROGET.

Nouvelle bataille hier soir, l'Infanterie de Marine et la Légion viennent d'écrabouiller les Pavillons-Noirs à Tuyên-Quang (1).

(1) Combat de Duoc, où le Colonel Duchesne de la Légion Etrangère, avec les 1^{re} et 2^{es} Compagnies du 1^{er} Bataillon de la Légion Etrangère, Commandant Domine, et deux Compagnies du 1^{er} Régiment d'Infanterie de Marine, Chef de Bataillon Bougué, mettait en déroute les Chinois, malgré leurs très forts retranchements, et les rejetait sur le Nord et l'Ouest. Le soir même nous occupions les villages au Sud de Tuyên-Quang et nous pouvions relever la garnison du poste. Cf. Lehautcourt : *Op. Cit.*, Vol. 2, p. 144.

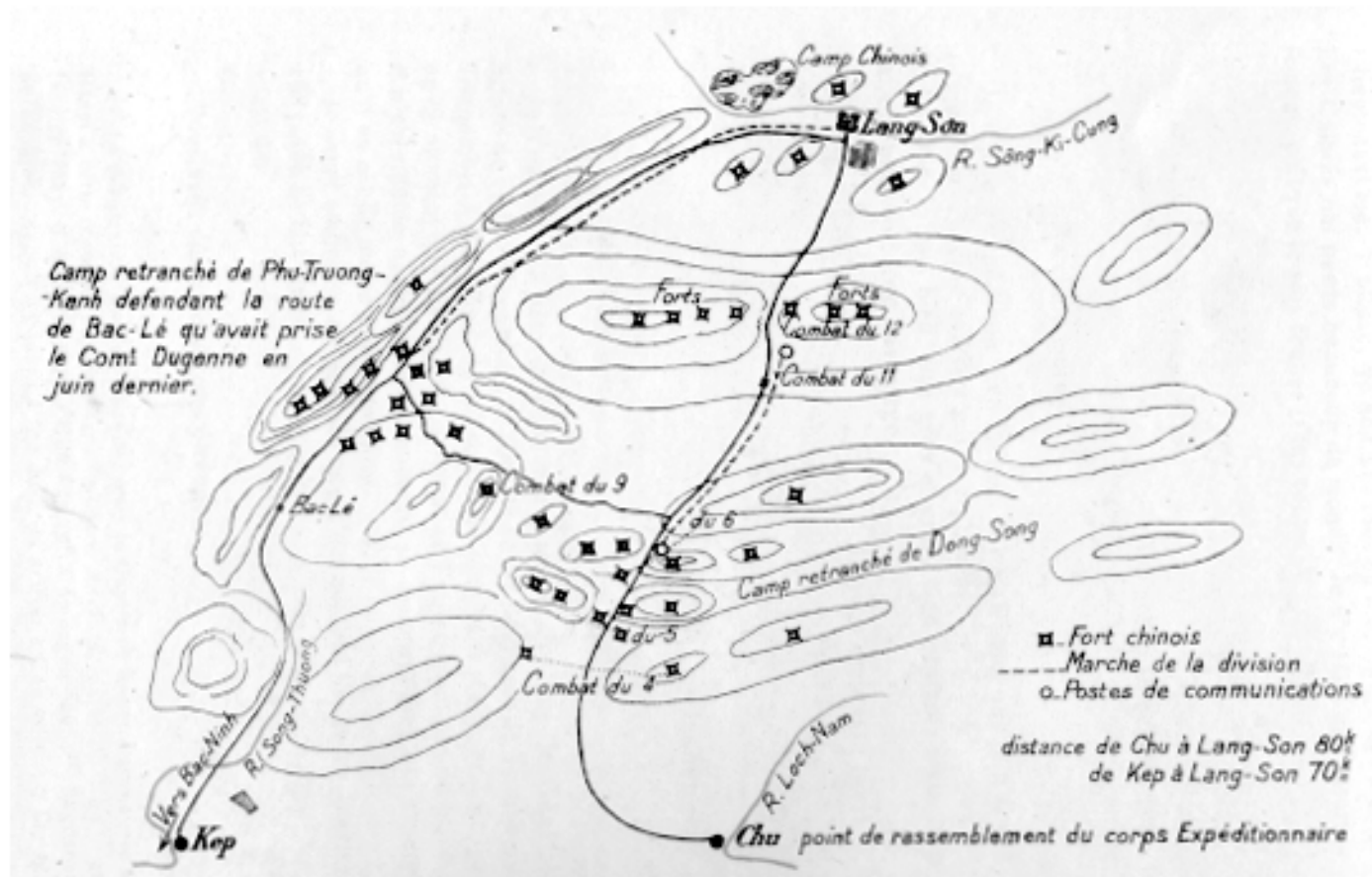


Planche XXVII. — Affaire de Lang-Son, d'après un croquis du Capitaine Petitjean-Roget.

1 lieutenant tué, 1 blessé, 30 hommes tués ou blessés de notre côté. Les Chinois ont perdu beaucoup de monde. Je n'y étais pas naturellement, puisque je suis rentier (sans rentes).



Ha-noï, 6 Décembre 1884.

Ma chère mère,

Je rentre d'expédition bien fatigué. Il y a 18 jours que je n'ai pas tiré mes bottes, et le courrier part à 10 heures.

Bonsoir, je vais bien, suis gros et gras, bien portant, mais trop fatigué pour en écrire davantage.

Je vous embrasse tous.

ROGET.



[Ha-noï] (1), 1^{er} Janvier 1885.

Ma chère mère,

Je t'envoie à la hâte un petit mot pour te dire que le Général Brière de l'Isle m'a remplacé à la 10^e C^{ie} du 1^{er} Régiment de Tirailleurs Tonkinois à Bac-Ninh. Je ne suis donc plus sans place, et il arrive en ce moment que 40 officiers arrivant de France n'ont pas de place. Il n'y a rien de nouveau en ce moment ; je me porte bien et j'espère qu'il en est de même pour vous tous.

Je vous embrasse en pensant que c'est aujourd'hui le 1^{er} Janvier 1885. On se fait vieux.

ROGET.

Vous avez dû recevoir mes étrennes.

(1) La désignation du lieu manque, mais le Capitaine Roget était encore à Hanoi à cette époque puisque dans la lettre suivante, datée de Chu le 22 Janvier 1885, il dit qu'il est à « Chu à la 10^e Compagnie du 1^{er} Régiment de Tonkinois depuis 15 jours. » Il a donc dû arriver à Chu vers le 7 Janvier 1885.



Chu, 22 Janvier 1885.

Ma chère mère,

Je suis à Chu (1) à la 10^e Compagnie du 1^{er} Régiment de Tonquinois depuis 15 jours. On forme ici la colonne qui doit aller attaquer Lang-son et tu peux te réjouir de ce qui fait mon malheur. Ma compagnie est destinée à tenir garnison ici pendant que les autres vont aller de l'avant. Je n'ai pas de chance. Je voudrais avoir ma petite affaire pour pouvoir être proposé pour la croix, et on dirait que c'est un fait exprès, je reste toujours avec les bagages. Tu peux donc encore dormir sur tes deux oreilles, jusqu'à ce que tu apprennes la prise de Lang-son, ton cher fils ne risquera aucun de ses membres à la bataille.

J'ai été touché et ému jusqu'aux larmes des excellents renseignements que le Capitaine Komps a bien voulu donner sur mon compte, d'autant plus que si j'avais à le noter, il est probable que je ne lui serais pas aussi favorable. Ne te laisse donc pas jobarder comme cela, aurait dit mon parrain. C'est un affreux blagueur qui me connaît à peine de nom, que cet Aide de Camp de Millot, et Gaston est un autre blagueur qui a voulu te faire plaisir. Mais ils comptaient sans ma modestie naturelle ! ! ! ! ! ! !

Tu dois trouver que je suis de bonne humeur à présent, le fait est que dans mes dernières lettres j'étais grincheux et je voyais tout en noir, parce qu'on m'avait filouté ma place de capitaine aux Tonquinois, maintenant qu'on m'y a remplacé je suis calmé.

Dis donc à Charles que tous ses camarades de promotion sont ici où ils sont venus chercher la croix ou le 4^e galon, et qu'on me parle souvent de lui. Entre autres noms, je lui citerai Giot qui a quatre galons d'Intendance, Bolgert qui lui réclame ses bouquins d'Ecole de Guerre, de Beylier, Géille, Plagnol, Vimart, etc., etc., tous ces gens là sortent de l'Ecole de Guerre et sont tombés dans l'Infanterie de Marine comme la misère sur le pauvre peuple. Aussi je ne veux plus rester dans cette pauvre arme, il y a trop de biffins (2) ; la campagne finie je passe dans l'armée de terre sitôt que j'aurai mes 6 ans de Colonies.

(1) Le poste de Chu, sur le Loch-Nam, à environ 7 kilomètres en amont du poste de Lam, avait été occupé par nos troupes après le succès du 10 Octobre 1884 de la colonne du Colonel Donnier.

(2) Surnom donné dans l'armée aux soldats de l'Infanterie de Ligne.

J'ai comme lieutenant, mon ami et camarade de promotion Millart qui vient des Chasseurs à Pied, et comme sous-lieutenant, le petit Friquegnon (1), de Moyeuivre, qui était avec moi chez le père Pierre ; tu ne m'as pas dit qu'il avait été te faire visite au mois de Juillet, il arrive de la Ligne.

Allons, tout va bien et je vous embrasse tous mille fois, sans oublier M^{me} Chatelin qui ne veut pas être oubliée, me dis-tu.

ROGET.

Je reçois toujours tout ce que tu m'annonces dans tes lettres.



Lang-son, 17 Février [1885].

Mon cher Charles,

Nous sommes entrés dans Lang-son (2) il y a 4 jours, après avoir enlevé deux ou trois camps retranchés dont l'un comptait au moins 50 forts en terre casemates et palissadés, et huit jours de combat. Cela nous coûte 400 hommes mis hors de combat, surtout Turcos et Légion. Mon rôle inglorieux s'est borné à escorter le parc d'Artillerie. Je n'ai donc pas donné, mais j'ai très bien vu tout et j'ai fait une campagne très instructive. Je ne crois pas que l'on ait jamais mené une affaire avec une pareille audace. Je te fais un petit topo explicatif que je joins à ma lettre. (3)

Depuis longtemps on savait que les Chinois s'étaient rassemblés en grand nombre sur les deux routes qui partent de Lang-son pour

(1) Fut en 1909 Directeur du Service Géographique de l'Indochine. Prit sa retraite comme Colonel d'Infanterie Coloniale.

(2) Le corps expéditionnaire rassemblé en vue de la marche sur Lang-Son, placé sous le commandement du Général Brière de l'Isle, se composait de deux brigades sous les ordres, la 1^{re} Brigade du Colonel Giovanninelli, de l'Infanterie de Marine, et la 2^e Brigade du Général Négrier.

Les deux brigades se mirent en route le 3 Février, et 13 Février 1885, à midi, après dix jours de combats ininterrompus et de fatigues sans nombre, nos troupes victorieuses faisaient flotter le pavillon tricolore sur la porte Sud de la Citadelle de Lang-Son que l'ennemi avait évacuée la nuit précédente. Cf. Lehautcourt : *Op. Cit.*, Vol. II, pp. 205-206.

(3) Voir Planche XXVII.

descendre dans la province de Bac-Ninh. Ils auraient envahi le Tonquin par les deux vallées de Loch-Nam et de Song-Thuong. Alors le Général en Chef a décidé de remonter une de ces vallées en partant de Chu, de tomber sur Lang-son et de prendre à revers l'autre armée chinoise qui menaçait Kep. Ce qui a réussi du reste. Mais moi qui escortais mélancoliquement le parc, je ne pouvais pas m'empêcher de réfléchir qu'il serait bien facile aux Chinois de la vallée voisine de venir tomber sur notre flanc gauche, notre derrière ou nos convois. Ils ne l'ont pas fait, ce qui prouve bien que ce ne sont que des Chinois.

Partis de Chu le 3, nous sommes arrivés le 4 devant le formidable camp retranché de Dong-Son. On ne voyait que des forts et des pavillons à perte de vue. Aussitôt la Légion a donné l'assaut à un des forts, qui commandait les autres au moins à 400 mètres de hauteur, et l'Infanterie de Marine enlevait un autre. Le soir la Légion a voulu s'emparer d'un autre ouvrage, et une seule compagnie a eu la moitié de son effectif et les trois officiers par terre. Le capitaine tué sur le coup s'appelle Gravereau (1), un de mes grands anciens, il sort du fameux 47^e Mesny.

Le 5 et le 6 on a continué à leur enlever des forts ; ils en ont évacué beaucoup. A l'heure qu'il est on ne les a pas encore visités tous, et le 7 il n'y avait plus personne. On s'est arrêté pour laisser arriver les vivres qui ne peuvent nous arriver que par des chemins épouvantables quoique bien améliorés par les sapeurs du Génie chinois. Le 9, démonstration des Chinois de la vallée de Kep qui font semblant d'arriver à la rescousse. Le 10, marche sans combat. Le 11, le contact est repris. Combat avec l'arrière-garde chinoise. Le 12, on trouve toujours dans les montagnes une nouvelle série de forts. Cette fois, une nouvelle tactique des Chinois : au lieu d'être dans leurs forts, ils garnissent toutes les crêtes en avant. Le combat commence le matin dans le brouillard, traîne un peu et puis devient furieux. Chez nous il y a très peu de monde d'engagé. Quelques Tonkinois et un bataillon de Turcos ; mais il pleut des balles partout et des projectiles de mitrailleuse. Notre artillerie, ne voyant rien, ne peut

(1) La Compagnie Gravereau a été fort éprouvée ; ses trois officiers sont morts ou blessés ; l'Adjudant Molliard a remplacé le Lieutenant Lacroix et le Sous-Lieutenant de la Londe, blessés successivement après la mort de leur capitaine. Le tiers de l'effectif est hors de combat. Cf. Lehautcourt : *Op. cit.*, Vol. II, p. 199.

Leng-Son 2^e Février
[1885]

Ma chère Mère

Je t'écris sur du papier à lettre
Chinois et sous la tente d'un
officier Chinois. Nous sommes
en effet dans le camp retranché
de Leng-Son qui nous avons
envahi après huit jours de
combats. Je me porte toujours
admirablement bien et je
me suis beaucoup félicité
d'avoir fait cette expédition
qui est une des plus curieuses
que l'on puisse voir actuellement

pas donner. Cependant un officier d'Ordonnance (1) est tué au diable en arrière à l'Etat-Major Général, un Commandant d'Artillerie (2) à la réserve. Tout d'un coup on fait entrer de nouvelles troupes eu ligne et une débandade générale se produit chez les Chinois. On les poursuit au pas de cours et on entre à leurs trousses dans les forts où on en fait un carnage épouvantable. De notre côté il y avait plus de 200 blessés ou tués, surtout des Turcos.

Le lendemain 13 on entre à Lang-son à temps pour voir défiler. l'arrière-garde qui sortait du camp chinois, de l'autre côté de la rivière dont ils s'étaient bien gardés de rompre le pont. Le camp était situé dans un cirque d'immenses rochers et les magasins de toutes sortes dans des grottes merveilleuses (3). Le coup d'œil est féerique. Il y avait des canons Krupp, des mitrailleuses Nordenfelt, des fusées, des torpilles, tous les engins les plus récents à foison, de la dynamite, des caisses de poudre, de quoi faire sauter tout le Tonkin, des grandes tentes, du riz et surtout des quantités de cartouches pour tous les modèles de fusils connus et inconnus, Mauser, Winchester, Spencer, Remington, Martini-Henry, etc., le tout par centaines de mille. On a pris peu de fusils en bon état. Mais des munitions en quantité. On voudrait pousser jusqu'à la frontière de Chine, mais nos convois n'arrivent pas. Nous n'avons à manger que du biscuit, un par jour, et du bœuf crevé, quand je dis nous, il ne s'agit pas de moi qui suis un trop vieux Tonquinois pour ne pas avoir toujours un bon morceau de cochon ou de poulet à mettre sous la dent. C'est des melons saumâtres qu'il s'agit. Mon papier est fini je vous embrasse tous, la suite à bientôt.

ROGET.

(1) Le Sous-Lieutenant Bossant, de l'Infanterie de Marine, avait 23 ans. Il était le fils du Général de Division Bossant de la même arme, et était officier d'ordonnance du Général en Chef Brière de l'Isle.

(2) Le Chef d'Escadron Levrard, Commandant l'Artillerie de la 1^{re} Brigade.

(3) « Le 14 et le 15 Février sont consacrés à recueillir l'énorme matériel abandonné dans les villages et les forts des environs ainsi que dans de vastes grottes creusées au Nord-Ouest de la Citadelle. Nous avons pris 2 batteries Krupp de montagne, 1 batterie Vavasseur, 1 batterie de fusées de combat, de la poudre et des cartouches, du riz en quantités très considérables. Mais le Général Brière de l'Isle ne peut songer à poursuivre les Chinois car le temps presse. Tuyên-Quang est assiégé par les troupes du Yunnan qui déjà font brèche à son corps de place. Il faut y courir en hâte. » Cf. Lehautcourt : *Op. cit.*, Vol. II, p. 207.

★ ★

Lang-son, 25 Février 1885.

Ma chère mère,

Je t'écris sur du papier à lettres chinois et sous la tente d'un officier chinois, nous sommes en effet dans le camp retranché de Lang-son que nous avons enlevé après huit jours de combat. Je me porte toujours admirablement bien et je me suis beaucoup félicité d'avoir fait cette expédition qui est une des plus curieuses que l'on puisse voir. Actuellement le Général de Négrier se promène en Chine où il pourchasse les débris de l'armée chinoise. Si nous avions du pain et du vin tout serait pour le mieux. Mais il n'y a que du riz, aussi ce que j'en mange c'est fabuleux.

J'ai écrit une longue lettre à Charles, tu la verras.

Je t'embrasse.

Jules ROGET.

★ ★

Lang-son, 18 Mars [1885].

Ma chère mère,

Je t'écris toujours de Lang-son où j'attends d'être relevé pour rentrer à Hanoi. Je crois que les opérations sont finies pour cet été au Tonkin et que les renforts vont former un corps pour aller en Chine. Tu peux être sûre que les Tirailleurs Tonkinois n'iront pas, ainsi sois tranquille. A l'heure qu'il est les Chinois sont chassés de tout le Tonkin habitable. La dernière bataille qui vient d'être livrée près de Tuyên-Quang (1) a été particulièrement terrible.

Toute l'armée chinoise du Yunan attaquait cette pauvre petite place dont les murs étaient écroulés, et il fallait les délivrer. La brigade dont je ne fais pas partie y est allée et a battu les Chinois après un combat qui a duré deux jours. Comme c'est à l'autre bout

(1) Combat de **Hòa-Mộc**. La 1^{re} Brigade, sous les ordres du Colonel de Giovanninelli, arriva le 2 Mars à 11 heures à environ 3 kilomètres des lignes chinoises en avant de Tuyên-Quang. Un combat acharné, combat de **Hòa-Mộc**, s'engage, qui dure les 2 et 3 Mars. C'est dans l'après-midi du 2 Mars que le Général Brière de l'Isle peut entrer dans Tuyên-Quang enfin délivré Cf. Lehautcourt : *Op. cit.*, Vol. II, pp. 219-220.

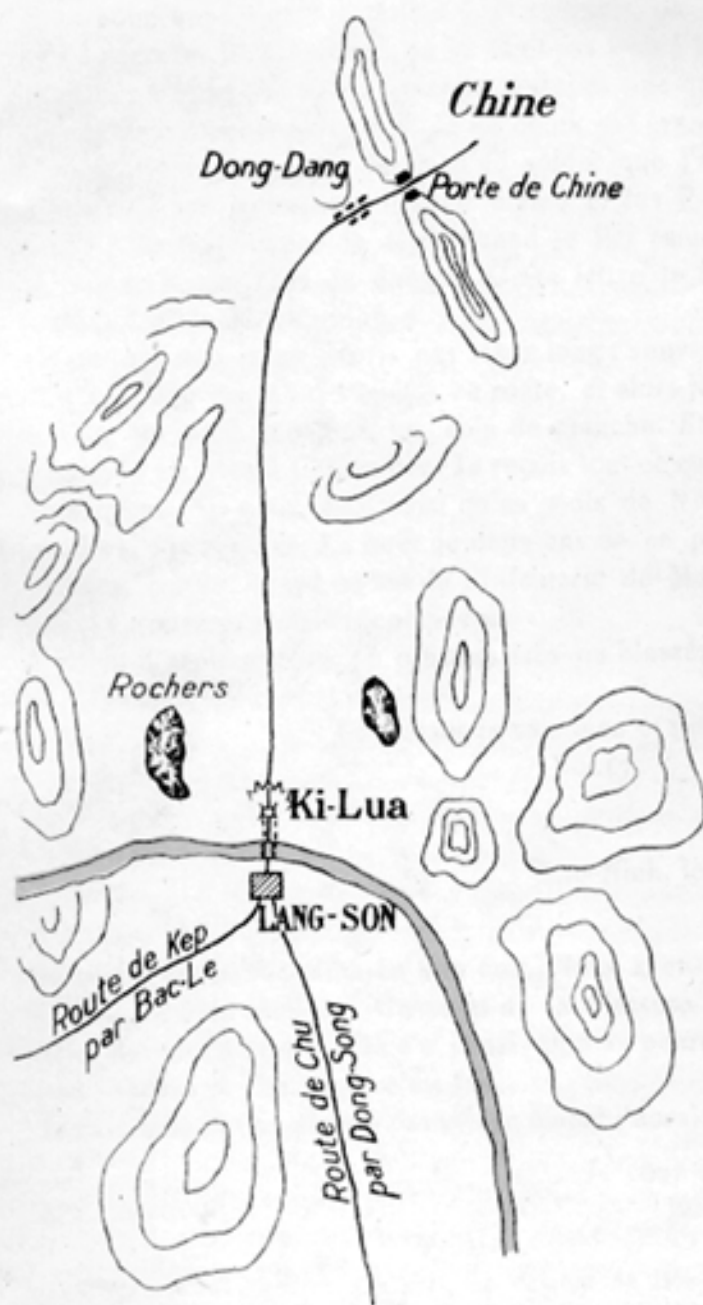


Planche XXIX. — Affaire de la Porte de Chine, d'après un croquis du Capitaine Petitjean-Roget.

du Tonkin, nous n'avons pas de nouvelles précises, mais on dit que nos pertes sont très graves (1).

Enfin pour nous autres Tirailleurs Tonquinois, on nous emploie surtout à escorter les convois et on ne tient pas trop à nous engager, nos hommes n'étant pas assez aguerris. Aussi tu vois que tu n'as pas besoin de t'effaroucher pour moi. Je ne cours pas grand danger.

Je viens de recevoir une lettre d'un soldat que j'ai retiré d'un bien mauvais pas à Son-tay, il était blessé et les Pavillons-Noirs venaient pour lui couper la tête, quand je l'ai ramassé et traîné jusqu'à ce qu'il soit hors de danger. Cette lettre te fera rire, elle ressemble à celle de Boquillon.

Tu me dis que je ne t'écris pas assez long ; souvent au moment où il y a un courrier nous sommes en route, et alors je ne peux que griffonner un petit mot sur un coin de planche. Et si je t'écris d'avance, je n'ai rien à te raconter. Je reçois tout ce que tu m'envoies intégralement. Tu peux dire aussi qu'au mois de Novembre je ne demanderai pas à rester. Au bout de deux ans de ce petit métier on en a assez, surtout quand on est de l'Infanterie de Marine, le corps toujours éprouvé et jamais récompensé.

Il vient d'avoir encore 17 officiers tués ou blessés à l'affaire de Tuyên-Quang (2).

Là-dessus je vais bien et t'embrasse.

R O G E T.

★
★ ★

Bac-Ninh, le 9 Avril [1885]

Ma chère mère,

Je suis arrivé à Bac-Ninh en bon état. Nous avons évacué Lang-son à la suite d'un échec en Chine et de la blessure du General de Négrier devant Lang-son. On n'a jamais trop su pourquoi nous nous sommes sauvés si vite. Enfin c'est fait.

Je vais bien et t'en écrirai davantage quand j'aurai le temps.

Je vous embrasse :

R O G E T.

(1) D'après Lehautcourt : *Op. cit.*, ce combat de **Hòa-Mộc** nous aurait coûté 27 officiers et 450 hommes tués ou blessés pendant les deux journées des 2 et 3 Mars 1885, sur un effectif qui n'atteignait pas 3.000 hommes.

(2) On a vu ci-dessus que les chiffres donnés par les rapports officiels sont beaucoup plus élevés.



Bac-Ninh, 11 Avril [1885].

Mon cher Charles,

C'est demain 12 la S'Jules, ainsi que mon calendrier le proclame. Nous pourrions ici célébrer ma fête très tranquillement. La tranquillité ! voilà un mot qui n'est pas du tout d'actualité ici pour un militaire. Mais on ne peut pas comme cela être militaire si longtemps de suite, et le fond de la pensée de tout le monde, les uns le proclament, les autres l'avouent simplement, c'est qu'on en a assez ! c'est qu'on en a trop ! Une lassitude immense a envahi toutes les troupes. Il n'y a plus d'élan, plus d'entrain. Même les nouveaux arrivés de France, trompés sur la question, se sentent gagnés par le découragement général. Et puis on commence à se compter parmi les survivants. Certain bataillon, le 2^e de la Légion, n'a plus que deux officiers de son cadre primitif, tous le reste est tombé au feu.

Les deux bataillons d'Infanterie de Marine qui sont allés débloquent Tuyên-Quang ont eu 17 officiers tués ou blessés dans une seule affaire ! C'est dur ! Et puis cette guerre au Tonkin n'a pas d'issue, ne peut pas en avoir. Les Chinois ne veulent pas de la paix, ils ne la feront pas. Tout le monde sent cela ici. Nous nous battons bien tout de même, les officiers parce que c'est notre devoir, les hommes parce qu'ils savent que si nous sommes vaincus ils auront la tête coupée ; mais nous sommes tous bien las (1). Supposons la solution la plus favorable, que nous arrivions à rejeter les Chinois hors du Tonquin et à occuper toutes les places frontalières. C'est possible, mais ce sera dur (l'évacuation précipitée de Lang-son en est la preuve). Au bout de très peu de temps les places un peu éloignées du Delta comme Lang-son, Cao-bang, That-ké, se trouveront investies et assiégées.

A l'heure qu'il est, Tuyên-Quang doit être de nouveau assiégé, et tu sais que quand on est arrivé au secours de cette place il était grand temps. Heureusement qu'elle était défendue par des troupes admirables et le Commandant Dominé, un véritable héros. Les Chinois avaient fait sauter les murs à la mine, les travaux d'approche étaient conduits comme dans une école du Génie, et il y avait eu sept assauts de donnés aux trois brèches praticables ; en outre les assiégeants étaient 15.000, armés de fusils à tir rapide et de canons ; les assiégés

(1) Dans ces lignes le Capitaine Roget laisse percer le découragement qui s'empara des troupes après la désastreuse retraite de **Lang-Son**, ce qui explique le tableau un peu trop poussé au noir cependant qu'il fait à son frère de notre situation au Tonkin à cette époque.

300 au commencement et 120 à la fin, ne pouvant plus, faute de place, enterrer leurs morts.

Il y a dans cette défense de Tuyên-Quang qui a duré 38 jours, pendant que le corps expéditionnaire marchait sur Lang-son, des traits de bravoure à faire pâlir tout ce qu'on raconte de Sébastopol ou du Mexique (1).

A peine Lang-son pris, le Général Brière avec une des deux brigades se précipitait sur Tuyên-Quang qu'il débloquent après avoir subi des pertes énormes (2). Actuellement les Chinois n'ont comme armement que du Mauser et du Martini, avec cela des cartouches à profusion. Ils manœuvrent bien, sont solides au feu et sont dirigés par des Européens. Ce qui leur manque, c'est le cadre d'officiers. Leurs officiers en effet se sauvent toujours les premiers.

En outre, ils sont certainement plus de 100.000 au Tonkin, sans compter ceux qui arrivent. Je lâche la plume aujourd'hui, demain je te raconterai comment nous en sommes venus à évacuer Lang-son, ainsi que les derniers combats auxquels j'ai pris part.

Après le départ du Général Brière nous sommes donc restés à Lang-son avec Négrier et une seule brigade composée comme il suit : 2 Bataillons Légion ; 3 Bataillons 23^e, 111^e, 143^e de Ligne ; 1 Bataillon de Zéphyr (3) et 2 Compagnies de Tonkinois. Seulement les bataillons, sauf celui de Zéphyr, n'avaient pas 400 hommes à l'effectif, et avec cela il fallait garder par des détachements notre ligne de communication avec Chu, 72 km. de montagnes. Pendant 15 jours nous sommes restés dans l'inaction, je veux dire simplement occupés à faire des routes de manière à faciliter l'arrivée des convois de vivres qui ne pouvaient arriver à cause des mauvais chemins. Nous n'avions ni pain, ni vin ; biscuit un jour sur deux, mais le riz et la viande ne manquaient pas, grâce aux magasins chinois. (4) Enfin un beau matin, à la suite des reconnaissances faites

(1) Cf. Lucien Huard, *Op. cit.* : *Journal du Siège de Tuyên-Quang*, par le Commandant Domine, pp. 602-655.

(2) Le Général Brière de l'Isle quitta **Lang-Son** le 16 Février 1885 avec la 1^{ère} Brigade commandée par le Colonel Giovanninelli. Il y laissait la 2^e Brigade sous les ordres du Général de Négrier, avec mission de « se donner de l'air », en maintenant l'ennemi au delà de la frontière. Cf. Lehautcourt : *Op. cit.*, Vol. II, p. 207.

(3) Surnom donné aux hommes des Bataillons d'Infanterie légère d'Afrique. On les appelle encore les Joyeux ; ou encore les Chacals.

(4) Nos troupes dans la marche de Chu à **Lang-Son** portaient six jours de vivres sur le sac. Cf. Lehautcourt : *Op. cit.*, Vol. II, p. 202 note (1).

par l'Etat-Major, le Général se décide à aller attaquer les Chinois qui défendaient la porte de Chine. Ils sont refoulés en Chine, on fait sauter la porte avec une partie de la muraille et on brûle leur magasin, puis on occupe Dong-Dang, le village le plus voisin, avec un millier d'hommes. Pendant ce temps, la Chine menacée d'une invasion, envoyait sur ce point toutes les troupes disponibles dans les deux Kouangs, (1) et le 21 Mars, ils tentaient sur Dong-Dang une attaque de nuit qui échoua du reste complètement, les deux colonnes chinoises s'étant fusillées réciproquement. Le 23, Négrier arrive de nouveau à Dong-Dang avec la brigade, attaque les Chinois qui s'étaient retranchés à la porte et les refoule en Chine.

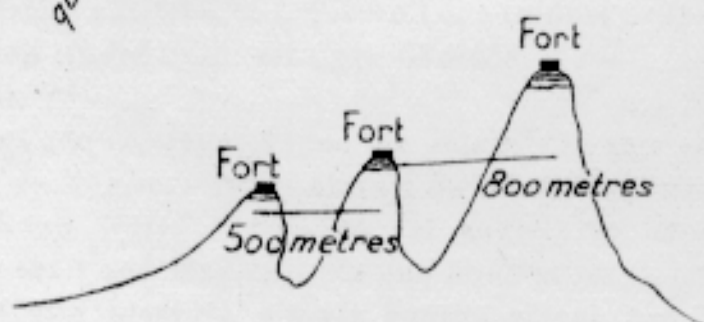
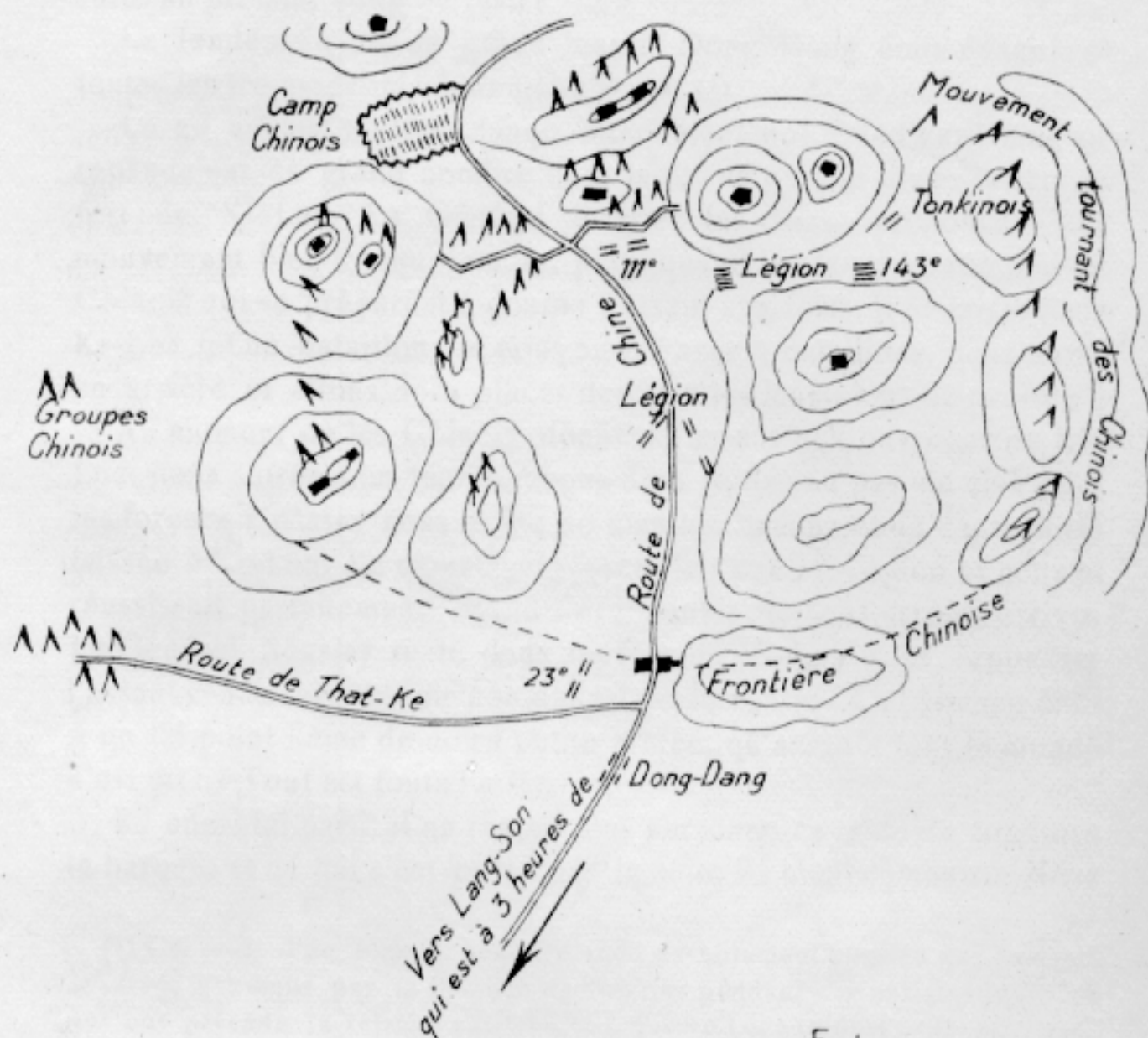
Le 24, il les poursuit et au bout de deux heures tombe sur un camp retranché formidable. Obligé de se garder sur la route de That-ké, nous avions en ligne un millier de fusils à peu près et nous avons donné tête baissée sur 15 ou 20.000 hommes *au bas mot*. Le 111^e s'est fait écharper en un clin d'œil, un bataillon de la Légion et le 143^e se sont tirés d'affaire péniblement et le tout a été recueilli par le 2^e Bataillon de la Légion qui heureusement avait pris position à la porte de Chine et qui a contenu les Chinois qui voulaient nous couper la retraite. Il y avait deux cent cinquante hommes par terre, en outre tous ceux du 111^e, y compris le médecin et l'ambulance, avaient la tête coupée. Cinq officiers étaient du nombre.

Pour nous autres, à peine engagés, notre Commandant, le Commandant Tonnot, avait une balle à la tête et nous eûmes tous les maux du monde pour l'enlever. (2)

Aussitôt que l'affaire prit une mauvaise tournure, on nous employa à enlever les blessés qui étaient restés sur le champ de bataille, mais pendant cette opération nous perdions du monde nous-mêmes et bientôt il fallut que tout le monde s'y attelle, pendant que la Légion soutenait la retraite. Au beau milieu de la bagarre, vers midi, les hommes de remplacement destinés aux bataillons de la Guerre étaient arrivés et on les avait mis en ligne près de la porte [de Chine] pour empêcher les Chinois d'avancer. Un drôle de début qu'ils ont eu là ! Toute la nuit se passa à repousser des attaques, pendant que je filais avec le convoi de blessés sur Lang-son. Quelle nuit ! je m'en souviendrai longtemps ! Je ne sais pas comment j'ai fait pour passer

(1) Les provinces de Kouang-Si et de Kouang-Tong, limitrophes de notre frontière du Tonkin.

(2) Voir Planches XXIX et XXX.



*Profil de l'installation
des forts chinois*

PLANCHE XXX. — Affaire de la Porte de Chine, d'après un croquis du Capitaine PETITJEAN-ROGET.

sans que les Chinois nous attaquent. Un convoi de blessés de deux kilomètres de long et 100 Tonkinois pour le protéger ; tous les blessés portés par 4 coolies prêts à les jeter par terre et à prendre la fuite au premier coup de fusil !

Le lendemain 26 de grand matin, Dong-Dang était évacué et toutes les troupes rentraient à Lang-son. (1)

Le 28 au matin, les chinois attaquaient nos grand'gardes et se répandaient en grand nombre dans la plaine qui est située devant le fort de Ki-Lua. Le Général Négrier les laisse prononcer leur mouvement bien tranquillement, puis, quand la plaine est remplie de Chinois qui se préparent à donner l'assaut aux forts, il ne laisse dans Ki-Lua qu'un bataillon, et nous autres avec 3 bataillons, nous filons en arrière et allons nous placer derrière les mamelons de droite (2)

Au moment où les Chinois donnent l'assaut aux ouvrages de Ki-Lua, nous autres nous leur tombons dans le dos au pas de charge et les forçons à passer sous le feu de tous les canons et de l'infanterie laissée à Ki-Lua. Le mouvement a été fait par la Légion et nous et réussissait parfaitement, quand l'ordre subit de nous arrêter arrivé. Le Général Négrier resté dans le fort de Ki-Lua pour repousser l'assaut venait de recevoir une balle dans le ventre ! Cet homme était à un tel point l'âme de notre petite armée, qu'aussitôt tout le monde s'est dit : « Tout est foutu ! » (3).

En effet, lui parti, il ne restait plus personne capable de conduire la barque, et ce qui s'est passé par la suite l'a bien démontré. Nous

(1) Ce récit d'un témoin oculaire rend parfaitement compte des combats acharnés soutenus par la Brigade de Négrier pendant ces néfastes journées qui ont précédé la retraite sur Chu. Cf. Pierre Lehautcourt : *Op. cit.*, Vol. II, pp. 235-338, et Lucien Huard : *Op. cit.*, pp. 682-688.

(2) Voir Planche XXXI.

(3) Lucien Huard, dans son ouvrage, donne les détails suivants au sujet de la blessure du Général de Négrier. Il les extrait du récit du correspondant de guerre du Hong-Kong *Daily Press*, journal anglais de Hong-Kong : « ... Ici se place dans le récit anglais l'épisode que nous avons déjà cité de la blessure du General. Cette blessure n'avait heureusement pas la gravité qu'on croyait d'abord ; la balle entrée dans la poitrine par le côté gauche, était sortie par le côté droit sans atteindre une partie vitale ou du moins — on l'a su depuis, ce qui était navrant — le Général en guérit parce qu'alors il avait l'estomac complètement vide, n'ayant rien mangé depuis vingt-quatre heures. » Lucien Huard : *Op. cit.*, p. 700. Pierre Lehautcourt : *Op. cit.*, Vol. II, p. 344 note (1), écrit au sujet de la blessure du Général de Négrier « Cette balle s'amortit sur un carnet qu'elle traverse et ne fait qu'un sillon long de vingt centimètres à la partie antérieure de la poitrine. »

restons sur les positions conquises jusqu'à 7 heures du soir. A la nuit, on se retire sans bruit et on rentre à Ki-Lua. Nous croyons tous rentrer simplement dans nos cantonnements. Mais dix minutes après, on nous fait passer le fleuve et nous voilà à Lang-son, là nous avons de suite compris : les magasins étaient au pillage par ordre, les barils de tafia défoncés, les caisses à biscuit ouvertes et la farine répandue ; en même temps une batterie de 4 attelée et qui n'était arrivée à Lang-son qu'à grand'peine, était jetée à l'eau ; une partie du parc subissait le même sort et, chose étonnante, le trésor aussi, environ 500.000 francs. Pourquoi ? Quant à moi, j'avais fait vivement ramasser le gros des bagages et fait filer par la route de Chu, bien entendu avec l'argent de la Compagnie et la comptabilité. A Lang-son on se divise en deux colonnes, 2 bataillons et une batterie par la route de Chu, 4 bataillons et une batterie par celle du Kep. Je me trouve avec les Tonkinois en tête de la 1^{ère} colonne. Le commandement était tombé entre les mains du Lieutenant-Colonel Herbinger, ancien professeur d'Art Militaire à l'Ecole de Guerre, un homme très fort, disait-on *en France* (1). En France, c'est possible, mais au Tonkin, pas. Nous nous sommes mis en marche à 10 heures du soir et avons marché *sans faire une halte* jusqu'au lendemain soir à 6 heures où nous sommes arrivés à Dong-Son, occupé par un détachement de Zéphyrus et de Tonkinois, à trente kilomètres de Chu. Il est certain que si les Chinois nous avaient attaqués à ce moment là, pas un homme n'aurait été en état de tirer un coup de fusil. Tout le monde se laissait tomber comme une masse et s'endormait là où il se trouvait.

Toute la matinée du lendemain 30 Mars, des trainards qui s'étaient couchés sur la route rejoignent leur corps (2). Enfin,

(1) Le Lieutenant-Colonel breveté Paul-Gustave Herbinger est né le 7 Décembre 1839 ; sorti de Saint-Cyr le 1^{er} Octobre 1861, Lieutenant le 12 Avril 1865, Capitaine le 7 Août 1869, Chef de Bataillon le 4 Mai 1876, et Lieutenant-Colonel le 24 Juillet 1884. Passait pour un esprit mal pondéré, pour une tête brûlée. Cf. Pierre Lehautcourt : *Op. cit.*, Vol. II, p. 344 note (2).

(2) Un légionnaire, qui probablement cuvait son vin, avait été oublié à **Đông-Sơn**. Un raid de calaverie, partie en reconnaissance, l'a rencontré près de Pho-Cam avec une escorte de coolies qui portaient son sac et ses bagages ; il se repliait en bon ordre, trois jours après l'évacuation. Cela se passe de commentaires. Cité par Lucien Huard, p. 703.

Dans la journée du 29 Mars, deux fiévreux de l'un des Bataillons étrangers, demeurés à **Lang-Sơn** malgré notre retraite, en partent sans avoir vu un Chinois et rallient Thanh-Moi. Cité par Pierre Lehautcourt, Vol. II, p. 349 note (2).

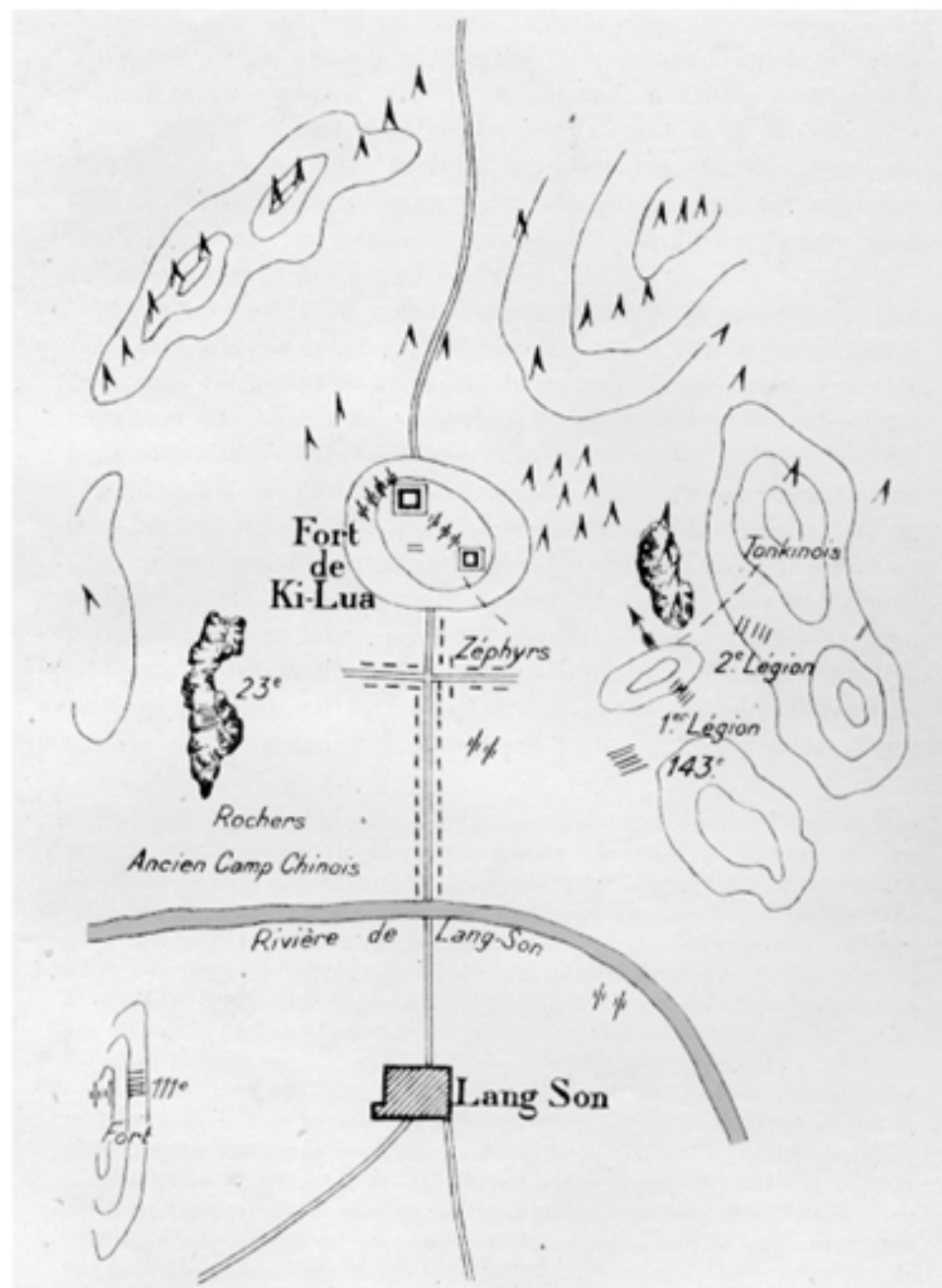


Planche XXXI. — Affaire de K'ye-Lua, d'après un croquis du Capitaine Petitjean -Roget.

vers une heure de l'après-midi, l'avant-garde chinoise fait son apparition. J'avais été mis en poste avancé avec une compagnie de Tonkinois et un peloton de Légion, et j'occupais un petit fortin chinois et un mamelon d'où je battais tout la vallée. Chaque fois qu'un groupe chinois apparaissait sur la route je le laissais bien s'engager dans la vallée, et alors, à 700 mètres, deux ou trois bons feux de salve les faisaient s'égailler immédiatement. Ils gagnaient alors sous bois les mamelons qui nous dominaient ; le soir nous les avions dans le dos à 300 mètres.

Enfin à 2 heures du matin, l'ordre est arrivé de rejoindre et j'en étais bien aise ; la colonne de droite nous avait rejoint par un col et nous nous retirions tous sur Chu. Je me suis mis en route avec mes blessés et mes caisses de cartouches sans rien laisser. Le lendemain nous sommes arrivés à Chu sans être trop talonnés par les Chinois, cependant obligés de faire demi-tour de temps en temps pour qu'ils nous laissent tranquilles. J'ai encore un blessé. Arrivés à Chu où nous restons huit jours, et de là envoyés à Bac-Ninh. Il y a eu un moment de panique dans tout le Tonkin. On voyait déjà les Chinois à Ha-noï. Somme toute, nous nous retrouvons dans la même position qu'au mois de Novembre, avec 1.500 blessés ou tués en plus et notre prestige de vainqueur en moins (1). Sur qui va retomber la responsabilité de l'évacuation de Lang-son ? Sur le Colonel Herbingier

(1) Il est indiscutable qu'après la blessure du Général de Négrier, une période d'affolement, de dépression morale se produisit, que ne sût pas surmonter le haut commandement, en l'espèce le Colonel Herbingier, par une attitude énergique qui aurait donné confiance. Huard, dans son ouvrage (*Op. cit.*, p. 702) en explique les vraies causes : « . . . Sans vouloir diminuer en rien la valeur de nos braves soldats, qui jusqu'alors avaient fait leur devoir et presque l'impossible, il ne faut pas se dissimuler que les efforts surhumains des derniers jours, et surtout les privations avaient entamé fortement le moral de la Brigade.

« Eh bien ! ce moral, que rien n'avait relevé depuis, bien au contraire, ne se trouva plus à la hauteur des circonstances, lorsque le General, qu'on croyait mort, tomba sur le champ de bataille.

« Du reste il n'y avait et ne pouvait y avoir aucune cohésion dans la colonne, composée pour plus de moitié d'hommes arrivant de France, fatigués d'un long voyage en mer, exténués des marches forcées qu'on leur avait fait faire pour rejoindre.

« Ces nouveaux venus, sommairement encadrés dans des débris de compagnies, ne connaissaient pas les anciens, auxquels ils n'inspiraient pas grande confiance par leur attitude, laquelle, bien naturellement d'ailleurs, indiquait plus le besoin de repos que l'amour de combattre ».

probablement. Il se défend en disant qu'il n'avait presque plus de munitions et 7 jours de vivres seulement et qu'il s'attendait à voir les routes de ravitaillement coupées par les Chinois. Ce qu'en effet ils auraient dû faire de suite. Maintenant, Brière de l'Isle arrivait à notre secours. Il était à Chu. La faute est au Chinois qui a blessé Négrier. Du reste celui-ci a bien fait tout ce qu'il fallait pour cela. Rester debout et à cheval sur le terre-plein d'une redoute quand on lui donne l'assaut ! Berge, son officier d'Ordonnance, et son portefanion ont été blessés également (1).

J'espère que voilà une tartine. Allons, bonjour. La suite au prochain numéro. Je vous embrasse bien tous. Réponds-moi un peu plus.

ROGET.

★ ★

Bac-Ninh, 14 avril [1885]

Mon cher Charles,

Par le même courrier tu vas recevoir deux énormes missives (2) où je te raconte les dernières opérations. Aujourd'hui Kep est attaqué et l'on dit que la paix est faite (3).

Tant mieux ! mais je doute que les généraux chinois qui se considèrent comme de grands vainqueurs consentent à l'observer, maintenant qu'ils sont rentrés dans le Tonkin. L'évacuation doit être

(1) Voici, toujours d'après le correspondant de guerre du journal anglais de Hong-Kong, le *Hong-Kong Daily Press*, que nous avons déjà cité d'après Huard, comment le Général de Négrier aurait été blessé : « Le Général était dans une redoute (fort de Ki-lua) surveillant les mouvements, quand on vint le prévenir que le Lieutenant Berge, son officier d'Ordonnance, était blessé à la tête. Désirant voir le jeune officier, il quitta le fort, s'engagea dans une tranchée. C'est là qu'il reçut une balle en pleine poitrine ». Cité par Lucien Huard, p. 698.

(2) Une seule est parvenue, c'est la lettre précédente, du 11 Avril 1885.

(3) Le 4 Avril 1885 M. Billot, Directeur des Affaires politiques au Ministère des Affaires Etrangères, après avoir reçu pleins pouvoirs du Président de la République (le Ministère Jules Ferry ayant été renversé quelques jours auparavant à la suite de la nouvelle de la retraite de **Lạng-Sơn**), avait signé avec M. Campell, représentant du Gouvernement Chinois, le protocole dit du 4 Avril 1885, qui mettait fin aux hostilités. Cf. Pierre Lehautcourt: *Op. Cit.*, Vol. II, p. 372.

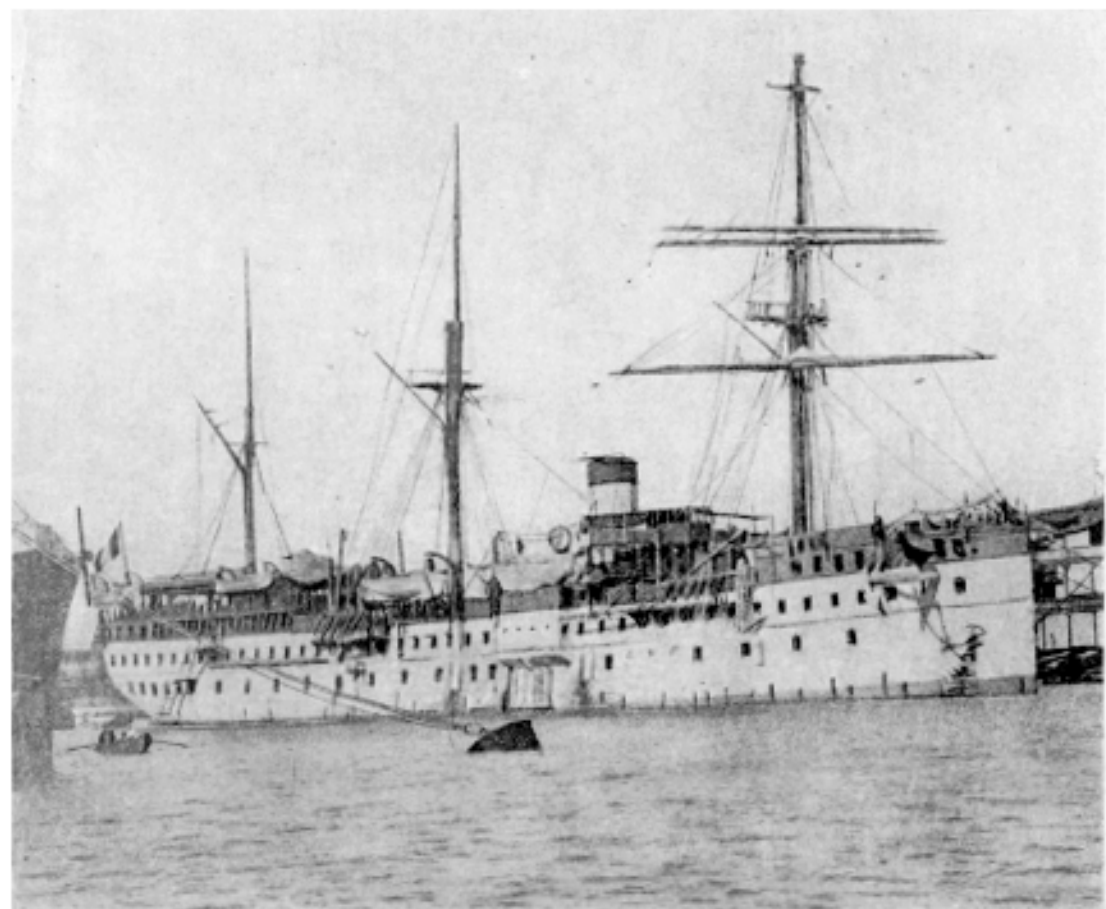


Planche XXXII. — Le Shamrock (Photographie aimablement communiquée par M. Colle, Conseiller Municipal d'Aix-en-Provence.)

terminée le 2 Juin paraît-il. D'ici là tu verras qu'il naîtra quelque complication qui fera tout recommencer. En tout cas, avec des voisins pareils, il va falloir 20.000 hommes pour garder le Tonkin.

Si tu me voyais à présent, je pense que tu passerais à côté de moi sans me reconnaître. Je suis sec comme un hareng et avec ma barbe je marque facilement 40 ans. Nous avons causé de toi hier avec un officier que tu as connu à Nancy, Lecomte, il est à l'Etat-Major Général, section topographie ; c'est un très gentil garçon qui a montré ici dans ses reconnaissances un culot énorme et beaucoup d'œil. J'ai vu Saltzmann hier, il est aux Turcos et a l'air bien éreinté. Il a été littéralement dévoré par les moustiques, sa figure ne ressemble plus à rien et ses mains sont comme des battoirs. Moi j'ai de la veine, le moustique ne prend pas sur ma peau.

On dit ici que si la paix tient, toute l'Infanterie de Marine va être embarquée pour Madagascar (3). Ça serait cocasse comme voyage de retour. En tout cas celà ne me concerne pas, puisque je suis Tirailleur Tonkinois. Si la guerre est finie pour les autres, elle va commencer pour nous ; vraisemblablement cet été va être consacré entièrement à la destruction des pirates qui pullulent en ce moment dans le Tonkin. C'est là que les Tirailleurs Tonkinois vont se signaler,

Je suis à peu près sûr de marcher, mon Chef de Bataillon et le Colonel m'honorant de leur confiance particulière. Et tout ce que je puis y gagner ce sont des coups de soleil. Il n'y a rien à gratter pour moi ici. Une proposition pour la croix ne peut plus être espérée par un jeune officier d'Infanterie de Marine, à moins qu'il ne soit blessé grièvement. En ce moment ci il y en a vingt qui n'ont encore rien reçu.

Enfin j'espère toujours qu'au nouvel an nous ferons des crêpes avec Isabelle et que je rapporterai de Paris un coffre de marrons glacés capable de satisfaire ses instincts de gourmandise.

Ne sois donc pas si économe de ta prose, tu pourrais bien, il me semble, me raconter un peu ce que vous pensez de l'expédition du Tonkin dans l'armée. C'est toujours cette pauvre Isabelle qui tient la plume et fait la corvée à ta place.

J'espère que les bébés se portent bien. J'espère aussi que la peau de tigre est restée en bon état à Hanoi et qu'ils se rouleront dessus bientôt.

Je vous embrasse tous.

ROGET.

(3) Pour prendre part à l'expédition de 1885.



Hanoi, 20 Mai [1885]

Ma chère Mère,

Je suis toujours à Hanoi pour le moment. Mais nous allons bientôt aller prendre garnison à Bac-Ninh. Mon Sous-Lieutenant Friquegnon vient de recevoir une balle dans la cuisse dans une expédition contre les pirates. Il est guéri ou à peu près déjà. Je pense rentrer en France bientôt, d'ici **deux** mois peut-être. Nous allons être remplacés par les nouveaux venus. Je pourrais bien vous arriver pour les vendanges. Mais il n'y faut pas trop compter.

La campagne est finie pour cette année, on va rentrer partout dans ses cantonnements et n'en plus bouger.

J'ai envoyé à Charles un vrai volume sous enveloppe, je pense qu'il l'a reçu et qu'il me répondra.

On est très tranquille à présent, les Chinois évacuent partout avec beaucoup d'exactitude.

Je pense que vous allez tous pour le mieux ; ici les chaleurs ont amené des fièvres, je les ai eues un peu, mais c'est fini à présent et je suis très content de n'avoir ni diarrhée ni dysenterie comme la dernière fois.

Il arrive tous les jours des généraux, des bataillons, etc., etc.. Il est temps pour nous autres de partir. Nous n'avons rien à faire au milieu de ces brillants états-majors tout couverts de galons et qui viennent ici avec leur brevet d'avancement ou leur croix en poche (1).

Du moment qu'il n'y a plus d'atouts à recevoir on n'a plus besoin de la pauvre Infanterie de Marine et on la met à la porte.

Sur les 15 blessés de Tuyên-Quang appartenant à cette arme peu favorisée, il y a eu comme récompense *deux décorés*.

Nous sommes tous indignés et dégoûtés ; aussi on quittera le Tonkin sans peine en laissant aux Zouaves et autres lapins de la même force le soin d'y crever. Je vous embrasse tous.

ROGET.

(1) C'étaient les renforts qui accompagnaient le Général de Division de Courcy, qui venait d'être nommé Commandant en Chef du Corps du Tonkin. Embarqué à Marseille sur *l'Amazone*, avec son Chef d'Etat-Major le Général Warnet, et les Généraux de Brigade Jamais et Prudhomme, il arriva à Haiphong dans les premiers jours du mois de Juin. Cf. Lucien Huard : *Op. cit.*, p. 786.



Ma chère mère,

Quand tu recevras cette lettre je ne serai pas loin d'arriver en France. J'ai attrapé les fièvres et j'en ai profité immédiatement pour demander à rentrer en France en congé de convalescence. J'en ai assez du Tonkin, je veux faire l'ouverture à Briey. Je ne sais pas encore par quel bateau nous partirons, mais je pense que ce sera le *Vinh-Long*.

Je ne t'écirai plus d'ici mon arrivée.

Je t'embrasse bien
ROGET.

Hanoi, 16 Juin 1885.

Inutile de te dire que je me porte bien à présent, quoique un peu maigre, comme tu peux le voir sur ma photographie ci-joint.



La lettre dont j'extrais les lignes ci-dessous, datée de Toulon 21 Août 1885, est du frère du Capitaine Roget, Charles, également Capitaine, au 69^e de Ligne à Nancy. Elle est adressée à sa femme Isabelle.

Je crois bon d'en transcrire ici la première partie dans laquelle le Capitaine Charles Roget donne des renseignements très détaillés sur la maladie qui emporta son frère.

Ces lignes serviront d'épilogue aux pages si pleines de jeunesse et de vie que je viens de faire revivre sous les yeux de mes lecteurs.



Toulon, 21 Août 1885.

Ma bonne vieille,

Je suis arrivé à Toulon hier matin, et dans l'après-midi j'ai été voir Jules. La dépêche que je t'ai adressée définit très exactement sa situation. Je l'ai trouvé couché, en train de lire *le Musée des Familles*. Il est abominablement maigri et excessivement faible, ne se nourrit que de limonade et de lait ; le matin il se lève pendant une paire d'heures et se recouche vers midi. Les sœurs de l'hôpital le soignent fort bien. J'ai causé avec celle qui est spécialement

chargée de lui, une bonne vieille figure joyeuse ; il l'a enjolée, elle fait toutes ses fantaisies. Elle est désolée parce qu'il refuse de manger toutes les petites friandises qu'elle lui apporte. En somme je l'ai trouvé très gai et bavardant comme toujours, toujours la même figure, avec cette différence qu'il porte toute sa barbe, et qu'il revient avec une paire de moustaches qui lui va jusqu'aux oreilles.

Voilà pour l'aspect général, tu vois donc qu'il est satisfaisant ; quant à sa maladie, c'est le résultat d'un accident fort grave, qui lui est arrivé à bord pendant la traversée.

Lorsqu'il a quitté Haï-phong, il avait les fièvres avec une légère irritation du foie. Cette irritation a déterminé un engorgement à la suite duquel le foie ne fonctionnant plus, la bile n'a pu pénétrer dans l'estomac et par conséquent la digestion n'a pu se faire. Alors les aliments n'ont plus pu suivre leur voie ordinaire, se sont arrêtés dans les intestins en formant une boule. Cet accident, qu'on appelle l'occlusion des intestins, est extrêmement grave, il a duré trois jours, on ne passe généralement pas le cinquième. On lui a fait prendre des remèdes épouvantables, de l'huile de croton, on lui a introduit des syphons ; rien n'y faisait ; enfin on s'est décidé pour le moyen qu'on emploie dans les cas extrêmes, on l'a débarrassé avec des sondes ; heureusement l'opération a réussi et on l'a sauvé. Le malheureux me disait qu'il souffrait tellement qu'il se mettait à quatre pattes et hurlait comme une bête sauvage.

De tout cela il est résulté une grande irritation dont il se remet actuellement. J'ai causé hier au médecin qui le traite, et lui ai demandé si je pouvais l'emmener, il m'a répondu qu'il ne courait aucun danger, mais qu'il était préférable qu'il restât encore quelque temps ici, que le voyage était trop long, et que la trépidation du chemin de fer, en faisant balloter les organes malades, pourrait augmenter l'irritation ; il est tout à fait comme une femme qui vient de faire ses couches.

Hier je suis resté trois heures auprès de lui, il n'avait pas l'ombre de fièvre, et ma longue visite ne l'a nullement fatigué. Je compte bien le ramener, et le médecin m'a formellement promis qu'au premier cholérique qu'on expédierait à St Mandrier je l'emmènerais.

.

Je t'embrasse

C. ROGET.



Planche XXXIII. — Le Capitaine Petitjean-Roget et un Tirailleur annamite lors de son premier séjour au Tonkin (Photographie aimablement communiquée par Mme Chariot.)

SOMMAIRE

Communications faites par les Membres de la Société.

Pages

Lettres du Capitaine d'Infanterie de Marine. J. PETIT-JEAN-ROGET. Cochinchine — Annam — Tonkin (1880-1885) par H. COSSERAT	2 4 7
---	-------

A V I S

L'Association des Amis du Vieux Hué, fondée en Novembre 1913, sous le haut patronage de M. le Gouverneur Général de l'Indochine et de S. M. l'Empereur d'Annam, compte environ 500 membres, dont 350 Européens, répandus dans toute l'Indochine, en Extrême-Orient et en Europe, et 150 Indigènes, grands mandarins de la Cour et des provinces, commerçants, industriels ou riches propriétaires.

Pour être reçu membre adhérent de la Société, adresser une demande à *M. le Président des Amis du Vieux Hué, à Hué (Annam)*, en lui désignant le nom de deux parrains pris parmi les membres de l'Association. La cotisation est de 12 \$ d'Indochine par an ; elle donne droit au service du Bulletin, et, lorsqu'il y a lieu, à des réductions pour l'achat des autres publications de la Société. On peut aussi simplement s'abonner au Bulletin, au même prix et à la même adresse.

Le **Bulletin des Amis du Vieux Hué**, tiré à 650 exemplaires, forme (fin 1924) 12 volumes in-8 ; d'environ 4.900 pages en tout, illustrés de 860 planches hors texte, et de 580 gravures dans le texte, en noir et en couleur, avec couvertures artistiques. — Il paraît tous les trois mois, par fascicules de 80 à 120 pages. — Les années 1914-1919 sont totalement épuisées. Les membres de l'Association qui voudraient se défaire de leur collection sont priés de faire des propositions à *M. le Président des Amis du Vieux Hué, à Hué (Annam)*, soit qu'il s'agisse d'années séparées, soit même de fascicules détachés.

Pour éviter les nombreuses pertes de fascicules qu'on nous a signalées, désormais, les envois faits par la poste seront recommandés. Mais les membres de la Société qui partent en congé pour France sont priés instamment de donner leur adresse exacte au Président de la Société, soit avant leur départ de la Colonie, ou en arrivant en France, soit à leur retour en Indochine.

Menu d'accès

- Accès par Volume.
- Accès par l'Index Analytique des Matières.
- Accès par l'Index des noms d'auteurs.
- Recherche par mots-clefs.

RETOUR PAGE
D'ACCUEIL

